

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XII. No 13.
Montreal, 25 Aout 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Propriétaires.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

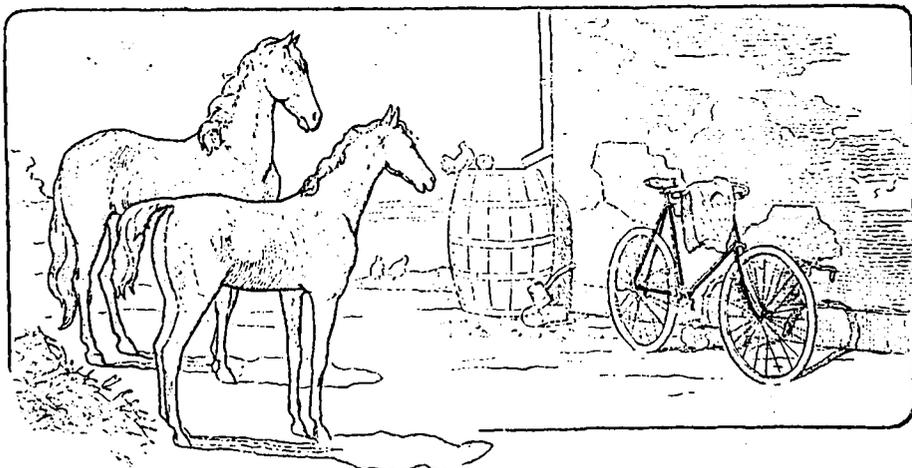
La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de Journaux Illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 25 AOUT 1900

VOITURE INQUIETANTE



La mère. — Qu'est-ce qui te rend si pensif ?

Le fils. — Je me demandais si je pourrais apprendre à mener une de ces machines là.

CAUSERIE

On connaît plus ou moins exactement le chiffre de la population de la Chine. Mais quel est celui de son armée? La plupart des experts militaires d'Europe s'occupent de répondre à cette question devenue d'une si grande actualité. En 1898 les agents russes estimaient que la Chine pouvait mettre en ligne, advenant une guerre, 1,752,000 hommes. C'est un total vraiment fantastique. D'autre part, un voyageur français donne un tableau beaucoup moins terrifiant.

L'armée chinoise, dit-il, n'a pas d'organisation centrale. Il y a seulement, dans chaque province, un certain nombre d'hommes à la disposition du vice-roi, qui appartiennent à l'une des quatre classes suivantes: hommes des 24 Bannières, soldats de l'Étendard vert, Braves, troupes locales.

Les hommes des 24 Bannières sont en majorité les descendants de l'armée manchou qui assit sur le trône la dynastie présente, il y a environ 250 ans. Répartis en garnisons dans toutes les villes, ils ont coutume d'y résider, sans se marier en dehors de leur clan. Armée déchuë et sans discipline.

Les soldats de l'Étendard vert sont les descendants de ceux qui, battus par les hommes des 24 Bannières, furent alors réduits au rôle de garde nationale. Aussi incapables que les précédents, mais beaucoup plus nombreux.

Les Braves sont un héritage de la grande insurrection. Gordon avait, pour vaincre les Taipings, formée une armée de volontaires, surnommée la "Toujours victorieuse," qui continua de se recruter, mais cessa d'être payée. Elle subsiste encore aujourd'hui, en vertu de la force acquise. On les recrute comme s'il s'agissait chaque année de vaincre les Taipings. Mais on ne leur donne guère d'armes et pas d'argent. Aussi les Braves ne sont-ils guère qu'une grande cohue.

Enfin les troupes locales ramassées par les gouverneurs pour servir de gendarmerie ou de police, armées d'épieux, de mousquets ou d'arcs, n'en imposent guère qu'aux enfants.

"Les seules troupes qui aient quelque valeur sont les troupes manchoues ou gardes impériales spécialement destinées à protéger la dynastie;

les irréguliers de la même origine et enfin les Chien-Chun ou troupes disciplinées à l'européenne, qui sont de création récente et ne comptent que 10,000 hommes. Ceux-ci ont des fusils modernes munis de baïonnettes.

"Après la guerre sino-japonaise, trente-cinq instructeurs allemands ont été chargés d'en faire une véritable armée. Ces soldats sont très impopulaires. Mais ce ne sont pas de mauvais soldats.

"Les meilleurs hommes de la Bannière du Tchi-li, triés, enrôlés et spécialement commis à la défense de la dynastie, sont répartis en plusieurs camps, autour de Pékin, et forment une grande garde impériale. Leurs généraux sont d'ignorants bravaches. Les irréguliers manchoues ou troupes du Kan-Sou, aussi campés autour de Pékin, sont au nombre de 20,000. Les armées à demeure autour de Pékin, comptent environ 70,000 hommes en y comprenant les irréguliers. Qu'on y ajoute les 10,000 hommes de troupes disciplinées à l'européenne, et voilà 80,000 soldats qui se battront.

Ils se battent déjà. Il n'y a guère de raison de douter que c'est l'armée de Pékin, avec peut-être les Chien-Chun, qui a attaqué Tien-Tsin. Dans le reste de la Chine, il y a 125,000 Braves et environ 500,000 soldats de l'Étendard vert."

MISTIGRIS.

SON VERDICT

Elle. — Pourquoi dis-tu que Mme Philidor est une excellente musicienne ? Elle ne sait qu'un morceau.

Lui. — C'est la raison.

TOTO CONSOLATEUR

Lili est au pain sec.

—T'as raison de pleurer, va, lui dit son petit frère, comme ça, au moins, ton pain, il n's'ra plus sec !

ENTRE MAMANS

Mme X. — Le jeune Laflemme est loin d'être aussi savant que je le pensais.

Mme XXX. — C'est excusable chez lui ; il y a déjà deux ans qu'il est sorti du collège.

PERSPICACITE MARITALE

Elle. — Je savais bien que j'avais oublié d'acheter quelque chose

Lui. — C'est ce que je pensais

Elle. — Qu'est ce qui te le faisait penser ?

Lui. — Parce qu'il nous restait de l'argent.

RIEN QUE CELA

Le commis. — Quel genre de tapis voulez-vous enfin ? Je vous les ai tous fait voir ici.

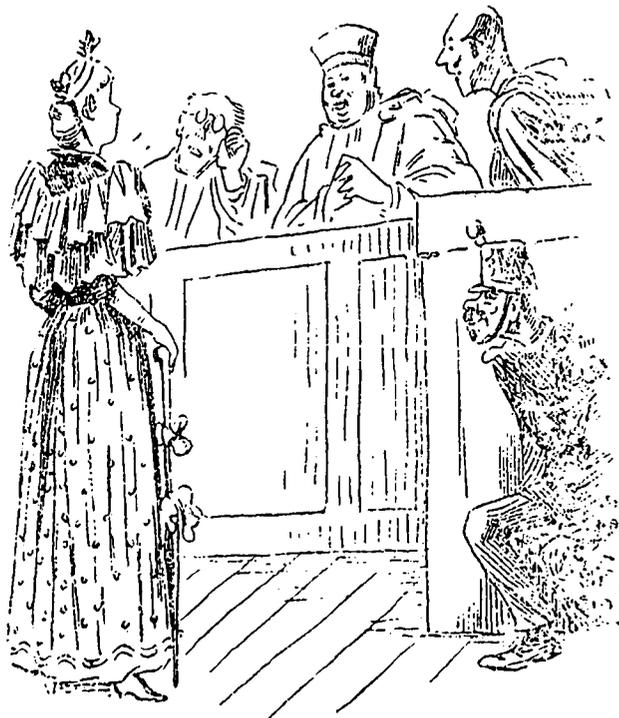
M. Lasce. — Oui, mais je n'en veux qu'un petit morceau pour me faire une paire de pantoufles.

UN VENDREDI

Madame. — Fraîche, votre carpe, monsieur ?

La vendeuse. — Pisqu'à se trémousse ! Faudrait p'têt'core qu'a braille papa et maman, pour l'même prix !

AU TRIBUNAL



— Êtes-vous mineure, Mademoiselle ?

— Oh ! non, M'sieur... j'suis femme de chambre.

BIEN D'ARRANGEMENT



—Vous me demandez vingt sous parce que, dites-vous, vous êtes aveugle ; mais vous êtes tout simplement borgne !
—Alors, ma bonne dame, ne me donnez que dix sous.

PREMIERS REGRETS

CHANSONNETTE

Je suis maintenant demoiselle
Car hier ont sonné mes quinze ans,
C'est une existence nouvelle
Qui me donne bien des tourments.
"De tes jouets perds l'habitude,
M'a bien dit hier soir grand'maman ;
"La jeune fille dans l'étude
"Doit trouver un amusement !

Ma poupée aux riches toilettes
Hélas ! je ne la verrai plus.
Adieu, succulentes dînettes,
Tous les plaisirs que j'ai connus !
J'apprends avec la couturière
A coudre robes et jupons,
Et de Rose, la cuisinière,
Je dois écouter les leçons !

Quand chantaient dans l'herbe fleurie
Les sauterelles, les grillons,
Je bondissais dans la prairie
Chassant les joyeux papillons.
Puis c'était un plaisir unique
De cueillir roses et bluets.
Maintenant de la botanique
Faut que j'apprenne les secrets !

Lorsque maman reçoit le monde
Près d'elle je reste au salon,
Car il faut que je me morfonde
Selon l'usage et le bon ton.
Et si près de là j'entends rire
Et s'amuser d'autres enfants,
Alors l'ennui me force à dire :
"Ah ! quel chagrin d'avoir quinze ans !"

REFRAIN

Comme le temps passe vite
Et je le dis entre nous :
"Je regrette mes joujoux
Et voudrais être encor petite !"
Oui je le dis entre nous :
"Je regrette mes joujoux
Et voudrais être encor petite !"

MOSAÏQUE

Les bijoux ont fasciné les humains, dès que l'or, l'argent, les pierres éclatantes ont été connus ; tout de suite, ils ont aimé à se parer de ce qui brille et miroite, ils ont pris un plaisir d'enfant à se couvrir de chaînes, de colliers, de bagues de bracelets ; ils aiment ce surcroît de parure, et le goût des bijoux durera autant qu'eux,

Autant que possible, ne portez jamais de bijoux faux ; les dépenses faites pour renouveler souvent ces bijoux qui s'altèrent, qui sentent le clinquant, suffiraient à payer un unique bijou, vrai celui-là, auquel vous tiendriez et que vous aurez plaisir à porter toujours.

Les objets d'or ou d'argent sont garantis par un poinçon, qui n'y est apposé qu'après un essai préalable qui permet de déterminer exactement la nature de l'objet et la valeur de leur titre.

Les objets de grandes dimensions sont poinçonnés :

Pour l'or : d'une tête de médecin grec.
Pour l'argent : d'une tête de Minerve.

Pour les objets plus petits, dont on détermine la nature de la matière, simplement au *touché*, les poinçons sont :

Pour l'or : tête d'aigle ou de cheval.
Pour l'argent ; tête de sanglier ou un crabe.

Les chaînes en or ont un poinçon spécial qui est une tête de rhinocéros. Sur les objets d'or ou d'argent venus de l'étranger, sur tous ceux qui sont de fabrication ancienne et ceux qui n'ont pas le titre légal, on met comme poinçon un charançon.

Outre ces poinçons de l'État, il y a le poinçon propre du fabricant ; c'est le seul qui se trouve sur un grand nombre d'objets anciens, qui n'ont point passé dans les ventes publiques, les Monts de piété, et qui n'ont point reçu le poinçon du contrôle de l'État ; car, autrefois, chaque fabricant avait son poinçon qui suffisait seul à garantir la valeur de l'objet, mais alors les fabricants étaient à la fois rares et très connus, les objets d'or et d'argent, très peu répandus.

Le poinçon du fabricant est un losange dans lequel est placé son initiale ou un signe spécial qu'il a choisi.

Pour reconnaître si un objet est en or quand il n'est pas poinçonné ou quand on soupçonne que les poinçons ont pu être fabriqués en faux, voici un procédé simple, si l'on n'a pas de pierre de touche (ce qui est le meilleur moyen et le plus sûr).

On frotte l'objet contre un silex ou une pierre à fusil de façon à y laisser une trace métallique bien apparente.

On approche alors de cette trace métallique une allumette soufrée enflammée et le plus près possible ; la trace disparaît alors si l'objet n'est pas en or ; si, au contraire, il est en or, la trace subsiste.

On peut aussi prendre avec une petite baguette de verre une goutte d'acide azotique (eau forte) et la déposer sur l'objet à éprouver. S'il est en or, il ne s'altère pas ; s'il est en cuivre il s'irise à la surface de teintes vertes et bleues, et cette irisation dépend de la proportion de cuivre qu'il contient.

Les bijoux d'or et d'argent qui sont démodés, usés, cassés, bosselés, doivent être conservés ; on les revend à un bijoutier, au poids, ou on les échange.

Les objets et bijoux d'or et de doublé se nettoient avec du rouge d'Angleterre sec ; on frotte avec une peau de chamois ; puis on enlève l'excès de rouge avec une autre peau de chamois propre.

S'il y a des ciselures, le rouge y pénètre et n'en sort que difficilement ; alors on lave avec un dégraissant comme la "Neufalino", puis on essuie et on polit avec la peau de daim.

Les objets d'argent se nettoient très bien dans une mousseline de savon, obtenue en battant de l'eau de savon ; on les y laisse séjourner plus ou moins suivant l'état des objets, on essuie et on frotte avec la peau de daim.

Le blanc d'Espagne ne s'emploie que pour les objets sans ciselures, ni rainures. On le pulvérise dans de l'eau-de-vie, ou simplement de l'eau ; mais l'alcool dissout bien les matières grasses.

* * *

On pouvait déjà exciter la stupéfaction de ses amis peu au courant des nouveautés du jour, en leur offrant une feuille de papier pour se savonner les mains : car on a inventé du savon qui se présente sous forme de feuilles, et qui rend parfaitement les services accoutumés. Voici maintenant qu'on a réussi à produire et à présenter de la poudre de riz sous la même forme. Nous n'avons pas malheureusement la connaissance du procédé qui permet d'agglomérer et de comprimer de la poudre de riz sous cet état, mais le fait est que les feuillets des carnets de poudre laissent sur la figure une couche régulière et uniforme, qui en rend l'emploi particulièrement précieux.

OMNIBUS.

UN MOYEN

Le père.—Une noce comme tu en veux coûterait au moins \$200.

La fille.—Alors, que faire ?

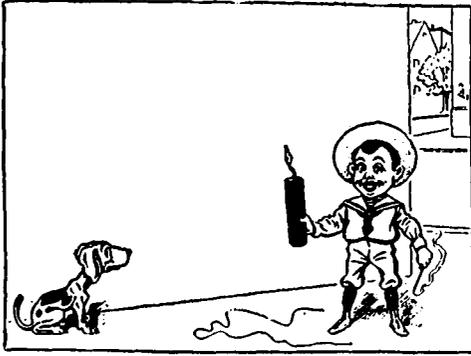
Le père.—Je te conseille tout simplement de te marier sans mon consentement.

DANS UN AUTRE MILIEU



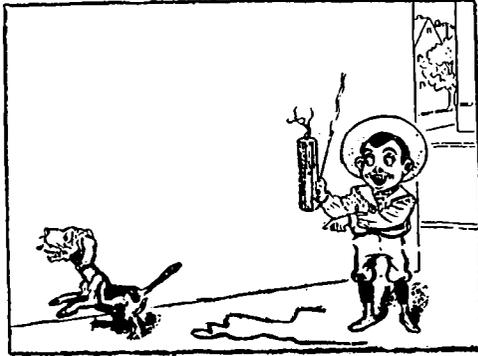
—Où as-tu pris ce joli... jone ?
—Je viens de me fiancer.

UN BON PARTI



I

Toto. — C'est le seul pétard que j'ai pu avoir cette année. Il faut donc que j'en tire un bon parti...



II

...Tiens voici un chien et un bout de corde qui peuvent me servir...

SONNET MÉLANCOLIQUE

*Je vis des souvenirs dont mon âme est très pleine,
J'aime. Car je revois mes anciennes amours
Et son dernier baiser — adieu pour toujours —
Me fait fermer les yeux, sous sa fraîcheur lointaine.*

*... Je rêvais ignoré : je mourrai sans haine,
Très indulgent pour ceux que la vie a blessés,
Humble consolateur des athlètes lassés
Qu'aux détours du chemin, le Hasard amène...*

*Ces lointains souvenirs riculent, dans mes vieux jours,
Mettre leur doux sourire en des pensées si lourdes
Que la tête s'incline et que le corps se penche :*

*Et j'aurai, dans mon cœur des échos de baisers,
Des herbes et des fleurs, des printemps dispersés,
Et les ans, sur mon front, mettront leur neige blanche.*

GEORGE MONTAIGU.

AU COMICE

La commune de Moutardeville s'est payé le luxe d'un comice agricole et a invité le gouvernement à s'y faire représenter : le ministre des postes et télégraphes a été délégué pour l'inaugurer.

A son arrivée, le préfet, le maire, le conseil municipal, les pompiers, l'instituteur, le brigadier de gendarmerie, l'attendent ; deux petites filles vêtues de blanc, ceintes d'une écharpe tricolore, viennent lui débiter un compliment : ce sont les fillettes de l'adjoint Courtepatte.

Elles s'avancent en rougissant, un doigt dans le nez.

— Allons, dit l'adjoint, commencez.

— J'ose pas, dit l'aînée en se tortillant.

— Ne vous troublez pas mon enfant, dit le ministre d'un ton paternel. Après bien des hésitations, les petites balbutient à l'ambon.

M'sieu l'ministre, en ce jour de fête,
Nous venons vous féliciter :
Pour vous fêter, chacun s'apprête,
Les cœurs en chœur vont palpiter.
Toute la ville est pavoisée,
Jeunes et vieux sont très heureux :
Unis dans la même pensée,
Ils vous offrent leurs meilleurs vœux.

— Très bien mes enfants, dit le ministre, c'est charmant !

Il embrasse les fillettes et remet un louis à l'aînée.

La plus jeune tend la main, monsieur le ministre y va de son deuxième louis.

— Ravissant ! Ravissant ! Comment t'appelles-tu, mignonne ?

— Zénaïde Courtepatte.

— Le joli nom ! s'écrie le ministre.

Tout le cortège, ministre en tête, se dirige vers la place du village où l'on a réuni sous une tente les légumes les plus variés, des fruits et quelques instruments aratoires.

Le ministre regarde tous les produits et adresse un mot aimable à chaque exposant.

En passant devant les carottes apportées par le brigadier de gendarmerie, il s'écrie :

— Tous mes compliments : le soldat laboureur, alors !

En présence des carottes poussées dans la couche de la receveuse des postes, il a un mot d'encouragement.

— Continuez, madame, continuez.

Il s'extasie devant les oignons de la femme de l'instituteur.

Un charcutier a exposé des pieds de cochon.

— C'est à vous ces pieds ? demande le ministre.

— Oui, monsieur le ministre.

— C'est merveilleux ! s'écrie le ministre, vous avez transporté Sainte-Menehould à Moutardeville !

Il tombe en pâmoison devant les tomates et reste en admiration devant les choux ; après, on fait défiler devant lui toutes les bêtes du pays.

Il félicite leurs propriétaires.

Un dîner par souscription, à deux francs par tête, vin compris, attend monsieur le ministre.

Il est servi dans la salle d'école. A l'instant où le ministre va se mettre à table, deux petites filles accourent, porteuses d'un bouquet de marguerites.

— Je les reconnais, dit le ministre, ce sont mes charmantes amies, les demoiselles...

— Courtepatte, lui souffle le maire.

— Oui, oui, Courtepatte, c'est ce que je voulais dire. Merci, mes enfants, pour votre beau bouquet.

Il remet vingt francs aux fillettes qui se retirent en sautillant.

On se met à table.

Monsieur le ministre occupe la place d'honneur ; à sa droite, le maire ; à sa gauche, l'adjoint Courtepatte : en face, le préfet.

Tout en mangeant, le ministre rumine le discours qu'il va prononcer, chef d'œuvre d'éloquence qu'il a élaboré en chemin de fer. Au dessert, le maire se lève, sort un papier crasseux de sa poche et lit péniblement un discours que lui a préparé l'instituteur.

Il demande un canal, un bataillon d'infanterie, un tramway à vapeur, une école et une pompe à incendie.

Le ministre se lève :

— Messieurs, dit-il, je demande toute votre indulgence, je suis un peu enrôlé, car voici le vingt-troisième discours programme que je prononce depuis un mois.

D'abord, je veux vous remercier de votre chaleureux accueil : ce qui m'a surtout frappé, c'est la bonne tenue des pompiers, j'adresse mes sincères félicitations à leur brave capitaine, le capitaine Laridolle.

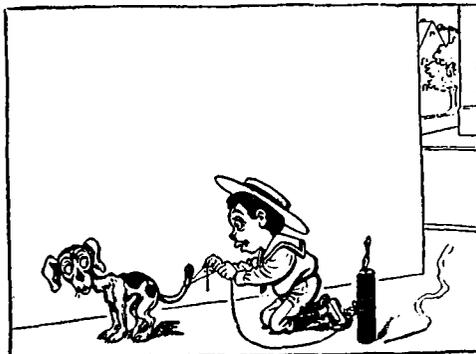
Je suis heureux et fier d'inaugurer la fête de l'agriculture, de me trouver au milieu d'une population si sympathique, car je sais, messieurs, que le gouvernement peut compter sur les cultivateurs de ce pays, comme les cultivateurs peuvent compter sur lui. En présence des résultats obtenus, je n'hésite pas à dire que le comice agricole de Moutardeville donne la preuve la plus réconfortante que l'on arrive à tout avec de la persévérance. Cet exemple mérite d'être encouragé comme il mérite d'être suivi par toutes les communes ; je ne saurais trop louer monsieur le maire et les organisateurs du comice, qui ont fait montre de la plus dévouée et de la plus intelligente initiative.

Messieurs, nous sommes dans un siècle de progrès et de science générale et l'agriculture doit suivre le mouvement ; tous les efforts du gouvernement tendent vers ce but : l'aut de l'engrais ! voilà quel doit être le cri de tous les agriculteurs. Le gouvernement l'a compris ; il a nommé une commission composée de savants, d'agents voyers, d'arpenteurs de maréchaux, qui étudie la qualité des engrais et vous indiquera ceux qui conviennent le mieux pour la culture de ces beaux melons dont vous êtes si fiers à bon droit.

J'entrevois, messieurs, dans un rêve brillant, le village futur où, grâce au développement de l'instruction et de la science, le cultivateur ne paiera plus d'impôt, sera bien nourri, gras à lard, conseiller municipal, et s'attachera de plus en plus au sol non par la routine, mais par la solidarité. Grâce à la connaissance approfondie des engrais, il fera produire à la terre de France, à cette brave terre démocratique, son maximum de richesse et de bonheur, et donnera lui-même aux autres nations le plus noble exemple de progrès, de liberté, d'égalité et de fraternité, pour la plus grande gloire de la patrie et du gouvernement ! (Bravos nombreux.)

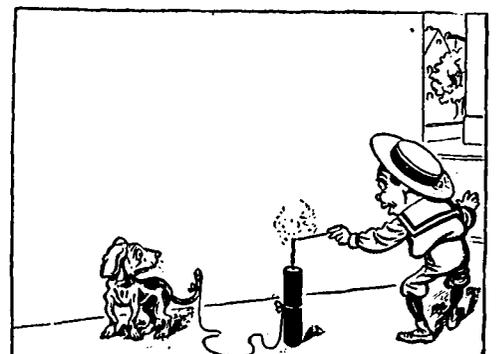
— Je m'occuperai, messieurs, des justes revendications émises par votre honorable maire. Je verrai le ministre de la guerre pour qu'il vous donne un bataillon d'infanterie, que dis-je, un bataillon, un régiment ! Cette demande vous honore et montre votre patriotisme. Souvent, nos braves soldats occupent des garnisons malsaines où l'eau est contaminée ; ici, rien à craindre, vous n'avez pas d'eau.

UN BON PARTI — (Suite)



III

... Il suffit d'opérer de cette simple manière...



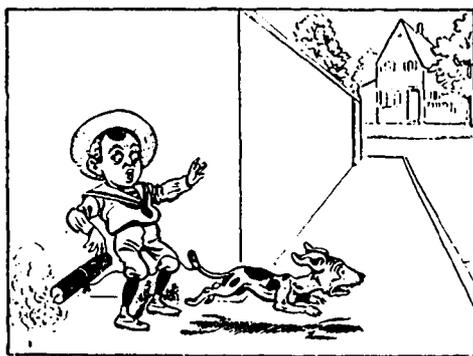
IV

... Puis d'allumer l'unique pétard. Allons, Médor, reste en place...

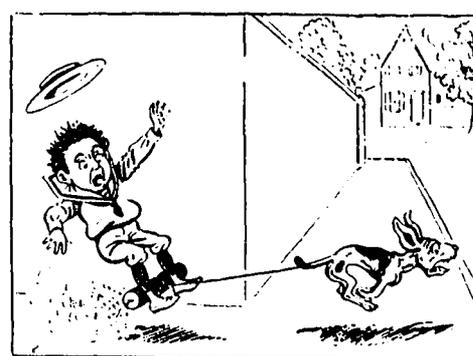
UN BON PARTI — (Suite)



V
... Mais, en fait-il un branle-bas...



VI
... Allons, Médor, me prends-tu pour un pont? Où est le pétard?...



VII
... Ah! bien... en voilà uno qui...

Vous désirez un canal, quoi de plus juste? Je mets le mien à votre disposition pour le faire obtenir.

Quant au tramway à vapeur, quoi de plus raisonnable? Oui, il vous faut un tramway à vapeur; je dis plus, à Moutardeville, il faut un tramway électrique.

Applaudissements.

—Une nouvelle école est indispensable ainsi qu'une pompe. Soyez certains, messieurs, que le gouvernement fera l'impossible pour satisfaire les légitimes *désiderata* des sympathiques habitants de Moutardeville.

Des bravos partent de tous les points de la salle.

L'heure du départ approche, le ministre se dirige vers la gare: il pousse un soupir de soulagement en apercevant la locomotive.

Il n'est pas encore quitte.

Les deux petites filles, toujours en blanc, accourent. Elles apportent un panier rempli de poires tapées.

Cette fois, elles ne sont plus timides, elles sont familières.

—Ah! s'écrie le ministre qui fait la grimace, voilà les ravissantes demoiselles Petitepatte.

—Courtepatte, rectifie le maire.

—Oui, Courtepatte; sont-elles gentilles!

Elles tendent leurs joues barbouillées de confiture sur lesquelles le ministre dépose un baiser.

Il remet une pièce de dix francs à l'aînée.

Elle tend toujours la main.

—Q'attends-tu, mignonno?

—J'attends l'autre, dit-elle.

—Ah! très joli, très joli, dit le ministre qui lui donne sa dernière pièce de vingt francs.

On porte les poires tapées dans le wagon.

Tout le monde le tapé d'ailleurs, on ne l'a fait venir que pour cela: le maire, de l'ordre du Mérite agricole; l'instituteur, des palmes académiques; un autre, d'une promesse de faire envoyer dans ses foyers son fils qui est soldat, etc., etc.

En somme, bonne journée pour le gouvernement et surtout pour les Courtepatte.

Enfin, le ministre monte dans le train, accompagné de son secrétaire.

—Ah! les animaux! s'écrie-t-il dès que le train est en marche.

—Il y a de fort belles vaches, remarque respectueusement le secrétaire.

—Eh! qui vous parle du bétail! grommelle le ministre en s'enfonçant dans son coin.

EUGÈNE FOURRIER.

JUSQU'AU BOUT

X.—Alexandre est le garçon le plus déterminé que je connaisse. Chaque fois qu'il entreprend quelque chose, il va jusqu'au bout.

XXX.—En es-tu aussi certain que cela?

X.—Juge toi-même. L'autre jour, il décida de fuir avec Mlle Hauton. Le père de la demoiselle ayant découvert et ruiné le complot, Alex a fui tout seul.

SA VENGEANCE

Mme A.—Ma voisine s'est acheté un chapeau exactement semblable au mien.

Mme B.—Vous avez dû ressentir un ennui terrible.

Mme A.—Oh! non, je me suis contenté de donner le mien à ma cuisinière.

COMME BIEN D'AUTRES AUSSI

La mère.—Ton mari est-il aimable?

La fille.—Il est comme papa, c'est-à-dire qu'il est le plus aimable des hommes quand on le laisse faire à sa guise.

CE SERAIT PLUS DANGEREUX

Le politicien.—Cet animal de Lafrime ne cesse de porter contre moi toutes sortes d'accusations!

Sa femme.—Pourquoi ne le sommes-tu pas de les prouver?

Le politicien.—Je ne suis pas si bête que cela.

LINGUISTIQUE

Une jeune anglaise de Montréal qui a étudié la langue française pendant trois mois avant d'aller à Paris, est de retour parmi nous et assure que les Français ne comprennent pas leur propre langue.

Le père (du haut de l'escalier à 11:30 p.m.)—Dis donc, Jenny, ne penses-tu pas qu'il soit temps de se coucher.

Jenny (au salon avec son ami).—Certainement, aussi je me demande pourquoi vous êtes encore debout.

MOT DE LILI

Lili venue à la ville pour la première fois et qui n'a jamais vu d'arrosoir municipal s'écrie tout-à-coup:

—Regarde donc, grand'mère, ce que le monsieur là-bas a mis derrière sa voiture pour empêcher les petits enfants de grimper dessus!

A L'EXAMEN

L'examinateur.—Qu'entend-on par population flottante?

Le candidat.—Les marins.

Elle.—Suis-je la première femme que vous aimez?

Lui.—Oui. Et suis-je le premier homme que vous aimez?

Elle.—Monsieur, vous m'insultez!

DU SANG-FROID

Le volé.—Que faites-vous dans mes magasins à cette heure?

Le voleur.—Ah! c'est vous le patron? Echanté de faire votre connaissance, je venais justement me proposer comme gardien de nuit.

LES TARTARINS

—Parfaitement, monsieur, je me suis trouvé en présence d'un tigre de l'espèce la plus dangereuse?

—Vraiment? je ne pensais pas qu'il existât des jardins zoologiques ouverts la nuit...

SUFFISANT

Bob.—Quel âge a Mlle Latoune?

Maud.—Elle est assez vieille pour que les gens polis commencent à comprendre qu'il est nécessaire de la complimenter sur son air jeune.

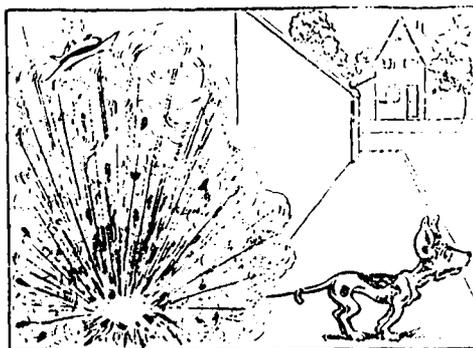
DIPLOMATIE

Gatien.—Ma femme et moi avons décidé que le bébé ressemble beaucoup à son oncle Fabien.

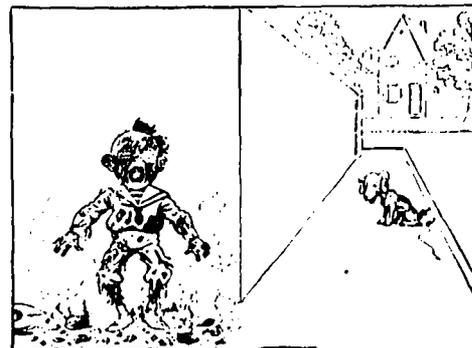
Damien.—Mais Fabien est laid à faire peur.

Gatien.—Possible, mais il vaut \$30,000 et il est célibataire.

UN BON PARTI — (Suite et fin)



VIII
.....



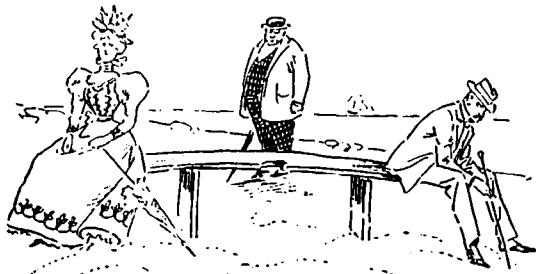
IX
Médor. Je pourrais parier que ce jeune homme ne recommencera pas ce sport d'ici à quelque temps.

CHRONIQUE

Le nombre des théâtres, petits et grands, augmente considérablement à Montréal. Dans la partie est il n'y en aura pas moins de trois.

Les autorités de la ville se sont naturellement inquiétées de la façon dont on les construisait, de leur solidité, des chances d'évacuation rapide en cas de panique, d'incendie, etc. L'un de ces établissements a été condamné au cours de la construction. Il a été remis sur une base plus proportionnée à la pression immense qu'exerce une foule réunie dans une enceinte, surtout quand elle trépigne, joue des pieds et des mains.

UN MAL POUR UN BIEN



I

théâtres étaient destinés à périr dans un incendie. Il est assez malaisé de dresser une statistique de ces calamités. Au Canada les cas ont été assez rares, mais il y en a eu deux ou trois de très désastreux pour la vie humaine. Pour l'étranger,

on est mieux documenté. Un ingénieur allemand, M. Folsch, a publié en 1892 une étude sur les divers incendies qu'il avait pu retrouver dans les documents historiques, depuis le milieu environ du dix-huitième siècle ; il était arrivé au chiffre coquet de 523 ! et il ne comprenait que les théâtres complètement détruits ! De 1777 à 1877, il avait pu compter 416 salles qui avaient été réduites en cendres, dont 31 rien qu'à Londres, 29 à Paris, 26 à New-York, 21 à San-Francisco, 17 à Philadelphie, 11 à Boston, etc.. Ce même auteur avait recherché l'âge qu'avaient 252 de ces théâtres, au moment où s'était produite la catastrophe qui devait les détruire : 5 d'entre eux avaient eu la malchance de brûler avant même que d'être ouverts au public, ce qui du moins offrait cet avantage que le feu ne pouvait faire que peu de victimes ; 70 autres avaient disparu alors qu'ils étaient ouverts seulement depuis 5 années, 38 avaient brûlé au bout de 6 à 10 ans, 45 au bout de 11 à 20 ans, 28 au bout de 21 à 30 ans. On en comptait 8 qui avaient plus de 81 ans, et 3 seulement avaient dépassé le siècle ! On avait pu également calculer, grâce à ces données, l'âge moyen qu'atteignaient ces salles de spectacle, et l'on avait trouvé un peu plus de 22 ans : encore, à ne considérer que les théâtres des Etats-Unis, la moyenne s'abaissait elle énormément jusqu'à une douzaine d'années.

Autrefois, il brûlait 20 théâtres par an ; aujourd'hui ce nombre a sensiblement déchu.

Cependant les statistiques qu'a pu dresser le Dr Choquet sont peu tranquilisantes, car d'après lui, et rien que depuis le commencement de ce siècle, le nombre des théâtres incendiés (toujours ceux qui ont été détruits complètement) s'est élevé à 536, et celui des victimes, blessés ou morts, à près de 5,000.

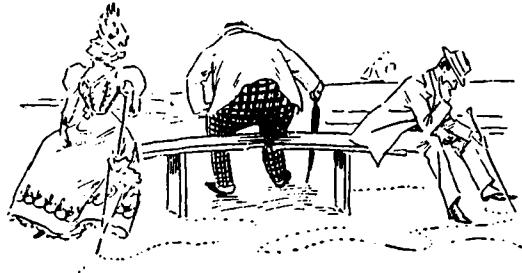
Nous n'avons guère besoin de rappeler les sinistres de ce genre qui ont fait le plus de victimes dans ces 20 dernières années, car tout le monde en a entendu parler : par exemple, l'incendie du théâtre de Nice, celui du Ring Theater à Vienne, ou encore le trop célèbre incendie de l'Opéra-Comique de Paris, et celui du théâtre de Porto.

Et nous ne parlons pas des catastrophes survenues dans les pays avec lesquels nous n'avons guère de relations, comme l'incendie qui détruisit un théâtre à Canton, et où on affirme que plus de 1600 personnes perdirent la vie. Du moins, pour tranquiliser ceux qui fréquentent volontiers les salles de spectacle, nous pouvons faire remarquer avec les auteurs que nous avons cités, qu'en réalité la plupart des incendies se produisent, non pas pendant les représentations, car à ce moment on prend des précautions particulières, mais avant la représentation, et surtout quelques heures après la fin du spectacle.

Evidemment, dit M. Bellet, dans une étude sur le sujet, des améliorations ont été apportées aux dispositions intérieures des salles de spectacle (bien qu'en réalité on tienne assez mal la main à l'observation des règlements) ; il est certain qu'on a débarrassé les passages d'une partie seule-

Le danger d'incendie a été l'objet d'une assez grande préoccupation, il y a quelques mois. On a même laissé entendre qu'il serait défendu de fumer dans les cafés-concerts. C'était un peu excessifs, aussi n'a-t-il pas été donné de suite à cette menace.

On a dit d'une façon humoristique, mais qui, hélas ! n'est pas trop éloignée de la vérité, que les



II

ment, des obstacles qui les encombraient. D'autre part on a monté des rideaux métalliques entre la scène et la salle, afin d'empêcher le feu, qui commence généralement sur la scène, de gagner la partie du théâtre où s'entassent les spectateurs ; enfin on a multiplié les bouches d'eau, et on a installé ce qu'on nomme le grand secours, c'est-à-dire une énorme pomme d'arrosoir placée immédiatement au-dessus des décors qui encombrant la scène, et y forment un amas prodigieux de matériaux essentiellement combustibles.

Toutefois, pour des raisons multiples, dont la principale est le manque de sang-froid, le plus souvent, en cas de feu, on oublie, comme cela s'est produit au Théâtre-Français de Paris, de descendre le rideau de fer ; on ne fait que bien partiellement fonctionner le fameux "grand secours", et le feu peut se propager librement sur toutes les matières inflammables qui servent à la décoration, et souvent même à la construction de la salle et de la scène. Si alors la panique se met parmi le public, et comment ne s'y mettrait-elle pas ? c'est une catastrophe épouvantable, ce sont des bousculades et des écrasements par les portes toujours trop étroites, et la plupart des gens n'atteignent qu'avec peine les escaliers, si larges qu'ils soient. La solution qui semble donc s'imposer, c'est l'incombustibilisation des décors et de tous les ornements, l'emploi des matériaux incombustibles ou ignifugés pour la construction des moindres parties de ces bâtiments, où s'entassent tant d'existences. Pour les matériaux proprement dits de construction, on en possède maintenant qui répondent parfaitement à ce desideratum, on les met couramment en œuvre dans les immenses maisons à vingt étages que l'on édifie dans les grandes villes américaines. Quant aux procédés d'incombustibilisation, ils sont réellement effectifs : sans doute ont-ils une légère influence sur la coloration des décors, mais ce sont là des considérations tout à fait secondaires, quand il s'agit d'éviter le renouvellement de sinistres épouvantables qui ont coûté tant d'existences.

KODAK.

L'INVERSE

Première voisine.—Avez-vous traité votre nouvelle servante comme un membre de votre famille ?

Deuxième voisine.—Pas tout à fait, mais elle nous a traités comme si nous étions de la sienne.

SON "CARACTÈRE"

A la veille de marier sa fille, M. X... interroge sur son compte l'oncle du fiancé.

Après avoir dit le plus grand bien de son neveu, l'oncle ajoute :

—Pourtant, je ne vous cacherai pas qu'il a un défaut.

—Lequel ?

—Il ne sait pas jouer.

—Eh bien ! Tant mieux.

—Oui... mais c'est qu'il joue tout de même !

HÉLAS !

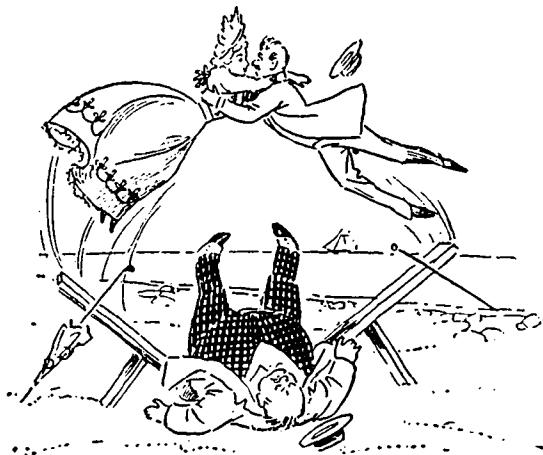
Biff.—Ainsi Nicomède a loué votre maison à \$25.00 par mois. Il paie trop cher.

Tiff.—Hélas ! vous ne le connaissez pas.

AUTRE TEMPS, AUTRE...

Le père.—Ne trouves-tu pas que dix-huit ans c'est trop jeune pour se marier ?

La mère.—Je le crois, mais je me rappelle un temps où ce n'était pas ton opinion ni la mienne.



III

LE SEXE FORT

Monsieur (la quantité négligeable du ménage).—Brigitte, ma femme sort-elle ?

Brigitte.—Oui, monsieur.

Monsieur.—Savez-vous si je sors avec elle ?

ANXIÉTÉ

Le tramp.—Madame, votre chien vient justement de me mordre au mollet.

Vieille dame.—Oh !... j'espère au moins que vous prenez votre bain régulièrement ?

SON DÉSIR

Berthe.—Je désirerais beaucoup que l'on fût riche ?

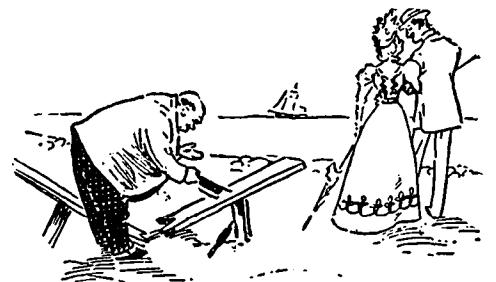
Le père.—Riche combien ?

Berthe.—Assez pour pouvoir froisser les gens et passer tout de même pour des gens aimables.

LES RÊVES

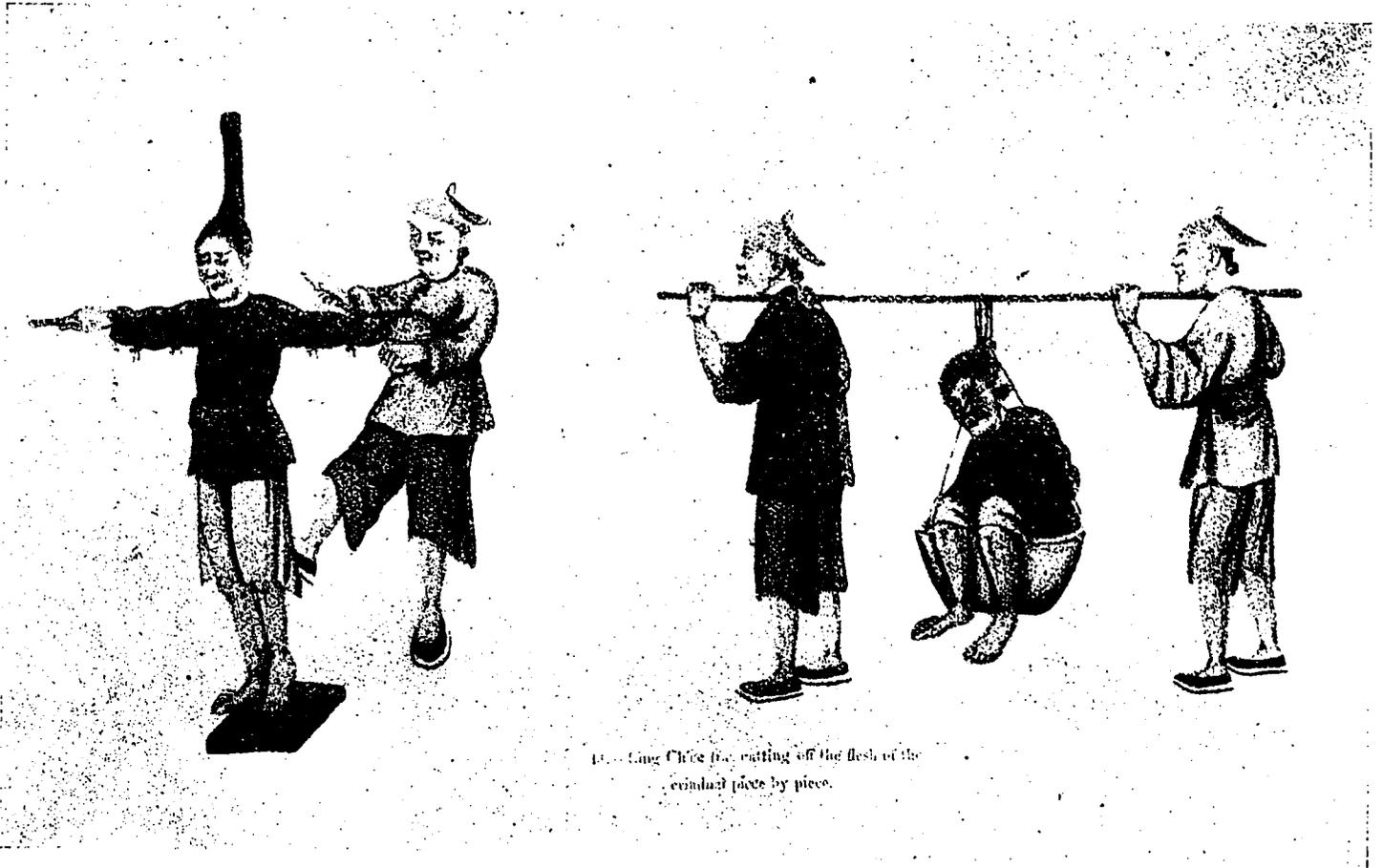
Hogan.—Crois-tu aux rêves ?

Duggan.—Beaucoup. La nuit dernière j'ai rêvé que j'étais éveillé, et ce matin, j'ai constaté que c'était vrai.



IV

LA CRISE EN CHINE



Le Ling Ch'ée fa, cutting off the flesh of the criminal piece by piece.

LA TORTURE CHEZ LES CHINOIS.



UNE RUE DE PÉKIN.



UN PIED DE CHINOISE.

Le Suicide chez les Chinois

Le suicide est extrêmement fréquent en Chine. Egoïste, fataliste, ne craignant pas la mort, le Chinois n'hésite pas à sortir de la vie par le chemin le plus court, non seulement dès que celle-ci lui devient à charge, mais encore dès qu'il croit avoir un avantage à se donner la mort.

En effet, outre les causes multiples de suicide qu'il partage avec les autres hommes, le Chinois en a encore une qui lui est propre, et qui n'est pas la moins originale.

Un proverbe Chinois dit : *La vie se paie par la vie*, aussi est-ce toujours une très mauvaise affaire que d'être cause directe ou indirecte d'un suicide.

Le Chinois se suicide donc par vengeance, pour se donner la satisfaction d'amour-propre de savoir qu'il pourra nuire à tel de ses ennemis.

C'est ainsi qu'un mendiant éconduit par un commerçant vient se pendre devant sa porte ; qu'un plaideur malheureux se coupe la gorge devant la maison de son adversaire, convaincu que son suicide amènera la revin-

sion de son procès et partant la ruine de son rival.

Bien entendu, le Chinois qui veut se venger prend toutes ses précautions pour que sa mort porte les fruits désirés ; et il a soin de glisser dans son gilet ou dans sa sandale une sorte de réquisitoire dans lequel il explique les causes qui l'ont poussé au suicide et dénonce à la justice la personne cause occasionnelle de sa mort.

Parfois le Céleste écrit ce réquisitoire au pinceau, sur sa peau, sachant que personne n'osera y toucher, car un préjugé chinois prétend qu'il est impossible de faire disparaître les caractères tracés sur l'épiderme d'un mort. On comprend que le suicide, par vengeance, très redouté, puisse servir de moyen de chantage. Tel Céleste criblé de dettes laisse entendre à ses créanciers que s'ils continuent à le traquer, il ira se pendre devant leur porte, et ceux-ci de rester tranquilles.

De même il arrive qu'un individu pour lequel un de ses compatriotes s'est tué, se suicide à son tour pour éviter la ruine des siens. Ces suicides par ricochets sont bien connus.

A force de tournées, le pochard finit par s'étourdir.

DEUX VERSIONS



Madame. — Je pensais au temps de nos amours... ces jours heureux !
Monsieur. — J'y pensais aussi... jours de malheur s'il en fut.

VERTU FÉMININE

Quand bien même une femme aurait réussi à orner son âme des plus belles vertus quand bien même sa charité serait inépuisable, son humilité absolue, son dévouement sans limite, il lui resterait encore quelque chose à acquérir ; quand bien même son esprit serait juste, sage, profond, alerte, ses connaissances étendues, ses goûts artistiques développés, il lui manquerait une qualité essentielle : la beauté et le charme.

Vous allez certes vous récrier, mes fidèles adeptes, qui venez chaque semaine chercher, dans mes causeries, une morale austère et des encouragements au stoïcisme :

« Quoi ! exiger de nous la beauté, est-ce possible ? elle nous est donnée ou refusée gratuitement, nous ne pouvons rien faire pour l'obtenir ; et d'ailleurs est-ce une vertu ? »

Où, c'est une vertu, dans le sens où je vais vous l'indiquer, et cette vertu spéciale peut s'acquérir en partie.

Je me rappelle fort bien qu'au début de mes études philosophiques j'étais franchement scandalisée par les cours dans lesquels on nous entretenait de nos devoirs envers notre corps : je trouvais inutile et inférieur de nous encourager à soigner notre personne, à entretenir la souplesse de nos membres, la grâce de notre visage, et il me semblait que la véritable vertu devait mépriser totalement ce culte du *moi* physique.

Vous en êtes peut-être encore à ce point, vous que j'étonne par le sujet de cette causerie ? Je vais alors vous indiquer le chemin que j'ai fait depuis.

En étudiant le rôle de la femme dans l'humanité, on se rend vite compte qu'il doit être fait de grâce douce, de charme pénétrant ; son influence bien-faisante sur son mari, sur ses enfants, sur son entourage, ne s'exerce-t-elle pas avec une toute-puissance plus complète, si à l'autorité de sa perfection morale elle ajoute l'harmonie de sa perfection physique ? Si, évidemment.

La femme doit être lo repos des yeux comme celui du cœur, elle doit plaire sans cosse, être gracieuse sans répit.

Cette obligation, d'ailleurs, n'exclut aucune des autres, et je pourrais presque dire que la femme doit avoir toutes les qualités de l'homme avec la beauté en plus.

Je ne parle point ici d'un profil régulier, d'une taille de déesse, d'un pied mignon, ceci ne peut s'acquérir et par suite n'est point obligatoire. Mais que de qualités la nature nous a données et que nous ne savons ni utiliser, ni mettre en valeur !

Tenez, à l'instant même où vous me lisez, êtes-vous réellement la femme soucieuse de sa beauté, qui a pensé à relever sa personne de tout ce qu'il lui est permis de faire ? Je vois votre coiffure négligée et peu seyante, de longues mèches qui pendent dans votre cou ; je vois votre col élargi au lieu d'être maintenu par un ruban qui éclairerait votre teint : vos sourcils sont froncés, votre dos courbé ; vous êtes assise sur une chaise en une

attitude lourde et sans grâce, les plis de votre robe retombent mal, vos ongles sont noirs, mal taillés, vos pieds nerveusement repliés sous vous, les coins de votre bouche retombent maussades...

Je m'arrête, il me suffit que vous vous reconnaissiez dans ce portrait peu flatteur.

Tout à l'heure vous allez vous lever d'un mouvement brusque, vous frapperez une porte sans douceur, vous aurez des gestes anguleux, des tressaillements nerveux dans le visage, etc.

Eh bien, ne sont-ce pas là des choses faciles à éviter ? Avec un peu d'attention et d'étude ne pourriez-vous pas arriver à l'harmonie de l'attitude et du geste, à la jolieesse du visage, à la grâce de l'ensemble, en un mot à ce charme exquis qui fait la femme ?

Et vous dire comment, ce n'est pas mon affaire !

D'ailleurs, chacune trouvera en elle, bien vite, le guide de légitime coquetterie, qui la dirigera dans ce sens.

Mon rôle à moi est simplement de vous montrer comment on peut, on doit se livrer à ce travail d'embellissement de soi-même, vers un but moral, qui est de remplir entièrement le rôle féminin qui vous est dévolu. Certes, il ne faut donner à cette étude que le temps qui lui convient, mais il ne faut pas la négliger *sous prétexte de vertu*.

Mon exhortation conduira les âmes trop austères au chemin plus gracieux, où elles deviendront souples et *plus femme* ; elle relèvera les préoccupations vaniteuses des plus coquettes et sanctifiera en quelque sorte leurs efforts, en leur donnant un objet plus moral : être belle, pour être plus agréable.

Mais toutes, n'oubliez pas l'idéale beauté définie par les anciens : *Mens sana, in corpore sano*, c'est-à-dire : une âme saine, dans un corps sain.

M. R.

LE BESOIN

L'ami. — Les médecins ne m'ont pas l'air de pouvoir faire grand'chose pour toi.

Le dyspeptique. — Je crois, ma foi, qu'il me faut un amendement constitutionnel.

CHEZ LE BARBIER

Le barbier (après l'opération). — Un peu de bayrhum !
Le client. — Si c'est la même chose pour vous, je prendrai un peu de lager. Il fait si chaud.

LA FRANCHISE MÊME

Le père. — Vous voulez épouser ma fille ? Avouez que vous avez un toupet...

Le prétendant (intimidé). — Je l'avoue.

Le père. — Et je crois que vous avez oublié que je suis le papa.

Le prétendant. — J'avoue que j'ai essayé de l'oublier.

AU GUICHET

Jeune garçon (cigare au bec). — Un billet d'enfant, s'il vous plaît.

Le vendeur (se disposant à lui donner son billet). — N'as-tu pas honte, à ton âge, de fumer ?

Jeune garçon (piqué). — A mon âge... à mon âge... Sachez que j'aurai bientôt quinze ans.

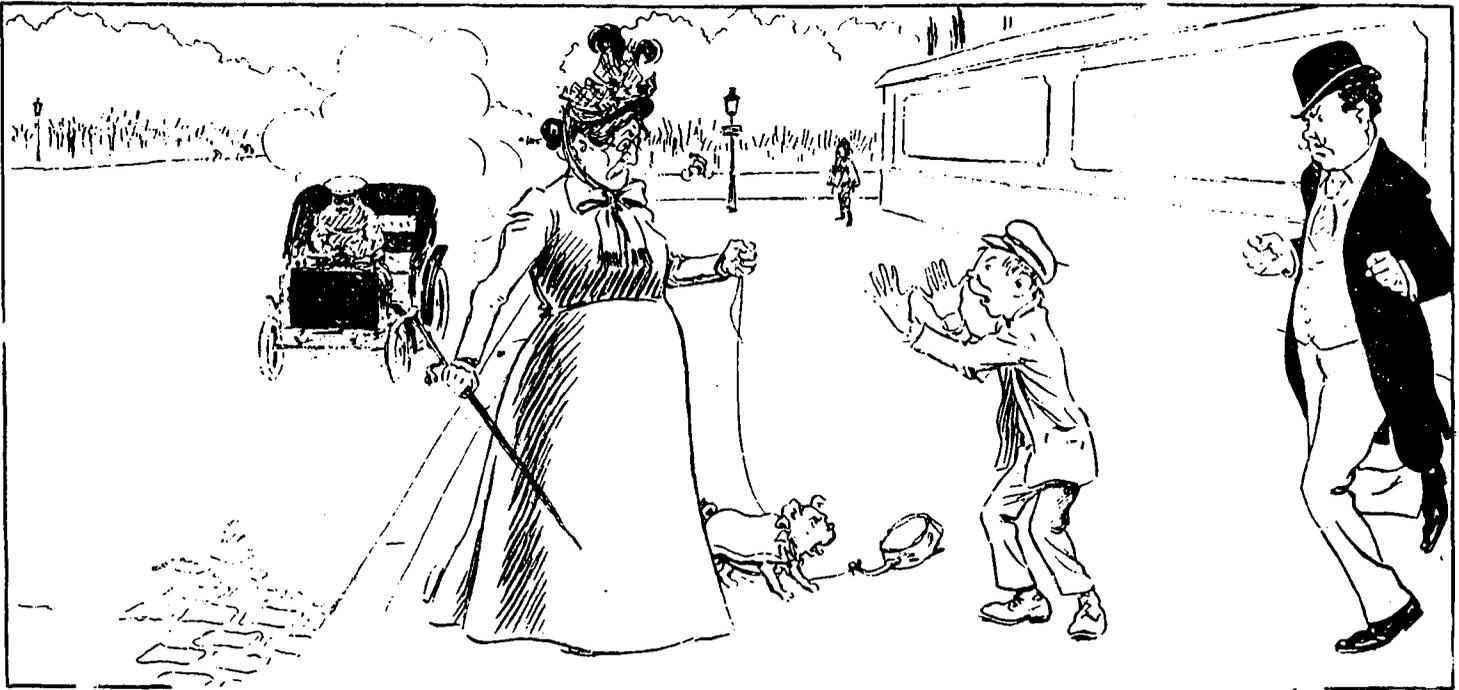
Le vendeur. — Dans ce cas-là, mon grand monsieur, vous aurez à payer plein prix.

ENCOURAGEMENT



Le gamin. — Pas mal pour un premier essai de summersault !

POUR VENGER SA BELLE-MÈRE



I

(Suite à la page 10.)

LA LAIDE

*Très fière d'un regard, heureuse d'un sourire,
Pauvre mentante d'amour,
Le cœur plein de tendresse, en vain elle soupire,
Supplie et la nuit et le jour.*

*Elle est laide!... Et pourtant combien son âme est belle!
Cette âme est l'écrin parfumé
Garlant pieusement, ainsi qu'une chapelle,
Mille trésors pour l'être aimé!*

*Mais hélas! la laideur, de son sçeau redoutable,
Marqua ce front sans agrément.
Tandis que la Beauté, cette fille du Diable,
Partout triomphe insolemment!*

*Injuste qui refuse à cette créature
Sa petite part de bonheur.
Et qui, pour réparer l'erreur de la Nature,
Ne s'attache pas à ce cœur!*

V. ROGER-LEGRASSAGNE.

LE BILLET BLEU

Malgré tout son courage, le jeune peintre César Carcillac se trouvait à bout de ressources : trois termes arriérés, un congé par huissier, du papier timbré de toute provenance pleuvant sur lui, le déficit, la débâcle, et rien qu'un petit billet de cent francs, un billet tout neuf, mais unique et honteux de sa solitude, dans un portefeuille autrefois gonflé. Comment répondre à tant d'échéances diverses avec cet unique billet bleu ? Fuir, voilà tout.

César mit sur ses épaules son *barda*, c'est-à-dire le fournement du peintre voyageur : le chevalet, la boîte, le pliant, une toile, des petits panneaux, une chemise et une paire de chaussettes ; sa toilette était encore présentable, et n'indiquait point trop sa détresse. Alors, avec ce fond de bohémien, que la prospérité momentanée n'avait que fort peu entamé, il jeta à son atelier un *au revoir* laconique, inscrivit à la craie sur la porte : *Fermé pour cause de promenade*, ajoutant à cette formule l'indication : *la clef est sous le paillason* ; puis, il partit à l'aventure.

Où aller ? Bast ! Le soleil ruisselait entre les arbres du boulevard de Clichy, une brise aimable secouait comme des encensoirs les marronniers en fleurs, et le parc Monceau ressemblait à un énorme bouquet. Mais où aller ? Il ne s'agit point seulement de décampar, il faut recampar ensuite.

Machinalement, César, suivant l'avenue de Villiers, se dirigea vers les fortifications.

Il y avait, dans le parc de Neuilly, une maisonnette, où s'était écoulée l'enfance heureuse de César, lorsque sa mère, bonne, douce, charmante, l'excitait à travailler ferme, pour devenir célèbre, illustre.

Tout en descendant le boulevard Bineau, il se revoyait enfant, courant de-ci de-là par ces grandes avenues, plus tard prenant ses premiers croquis, plus tard encore exécutant son premier tableau : la *Marchande de gaufres*. Il s'attendrissait, mais de cet attendrissement surgissait peu à peu une grande colère contre l'oncle Tourtin, le grippe-sou Tourtin, l'harpagon de la famille, espèce de paysan ratatiné, racorni, qui ne croyait qu'aux écus et aux pistoles. Est-ce que ce parent sans entrailles n'avait pas à ce point abusé de la candeur de sa sœur, la mère de César, pour lui prêter, en un moment où elle se trouvait gênée, un peu d'argent à un taux fabuleux ? Est-ce que, grâce à des hypothèques successives, il n'était pas devenu propriétaire de la petite maison du boulevard de la Saussaie ? Est-ce que, à l'époque où mourut la brave créature, cet oncle n'avait pas exigé que lui,

César, s'il voulait plus longtemps demeurer là, il renoncât à la peinture, pour laquelle sa mère avait consenti tant de sacrifices ? Est-ce qu'il n'avait pas imposé qu'il prit un métier lucratif : usurier peut-être, alors ? Et Carcillac s'indignait.

Pourtant, il se dirigeait machinalement, comme poussé, vers cet unique asile, dont jadis il avait été banni.

Seulement, il s'agissait d'aborder adroitement le vieillard. — Oh ! il pouvait compter maintenant soixante ans, peut-être plus ; il devait être un peu fatigué, ramolli ; néanmoins, César le redoutait. Plus il approchait, plus son cœur défaillait. Quelle raison donner à sa visite ? Comment expliquer une demande d'hospitalité ? Après tout, il ne s'agissait que de demeurer là une quinzaine de jours, un mois au plus pour laisser passer l'orage. César regarda son billet bleu. Cela momentanément pouvait lui suffire ; mais après ? mieux valait le garder pour le moment où le retour serait possible vers Paris.

Tout à coup il lui vint, de ce billet bleu neuf, une idée saugrenue.

— Oh ! fit-il en souriant, oh ! c'est cela, avoir l'hospitalité du cher oncle, et me venger, en lui jouant un bon tour de rapin. Ça me va.

Puis se ravisant :

— Sera-t-il assez niais pour cela ? Peut-être ; eh bien ! s'il me mot à la porte, au bout de huit jours, tant pis ! Allons !

Gaillard, il se dirigea vers la petite maison, jadis la sienne. Un vieux, très vieux et courbé, l'œil atone, qui fumait assis sur un banc dans le jardin, lui cria d'une voix fêlée :

— Qu'é qu'vous voulez, vous ?

— C'est moi, mon cher oncle, c'est moi, César Carcillac, articula le peintre d'une voix mielleuse.

— Ah ? ah ! et tu demandes l'aumône, p't-ê-ton ?

César refréna un mouvement, et prenant une attitude grave, répondit :

— Non, mon oncle, non. J'ai au contraire trouvé un métier merveilleux, capable d'enrichir moi et mes associés, dans une proportion...

— Enrichir ! s'exclama le vieux, et son œil atone eut un petit pétilllement de pierre à fusil sur laquelle on bat le briquet. Enrichir ! et comment ?

Ouvrez d'abord, je parlerai ensuite.

Quand ils furent assis dans le jardinet, l'oncle reprit :

— Qué qu'ça peut bon êt' ton métier ?

César haussa les épaules :

— Un secret, un secret. D'ailleurs, si je suis venu vous trouver, ajouta-t-il avec sécheresse, c'est que je ne puis me fier qu'à un parent : et que, d'autre part, je redoute tellement qu'on ne devine la chose, qu'il me faut une maison isolée, comme celle-ci, cachée des curieux par des arbres, sise sur une avenue à près déserte.

— Tu voudrais p't être m'assassiner ! dit le vieillard sur un ton plaisant.

César se leva :

— Je m'en vais, mon oncle ; je préfère aller chercher un accueil plus aimable chez des étrangers.

— Assieds-toi donc, garçon, assieds-toi, ne t'fâche point, là. Voyons ! dis-mè quel est c'métier ?

— Rien du tout, articula César ; dans quinze jours, je vous montrerai le résultat, pas avant.

— Et nous partageons les bénéfices ?

— Soit.

— Eh bien ! tope, mon neveu.

* * *

Le vieil avare n'avait pas de domestique : il installa lui-même son neveu dans une chambre au-dessus de la sienne. Dès qu'il fut seul, César prit, dans son *barda*, un marteau et une plaque de cuivre, et se mit à frapper de toutes ses forces : le métal gémissait sous les coups, grinçait,



II

et rendait parfois des sons de gong-gong ; parfois pour accentuer le tapage, le peintre frappait violemment le parquet, ou secouait les quatre pieds de la table. En bas, l'oncle écoutait le vacarme disant :

— Y besogne dur, mais qué qu'ça peut ben êt' ?

Cela dura jusqu'au soir ; par intervalles seulement, César s'arrêtait pour fumer une ou deux cigarettes, et le vieux pensait :

— Le v'là qui se repose.

On apporta le soir un vague diner d'une gargote voisine. César, qui descendait s'épongeant le front réclama :

— Il faut mieux me nourrir que cela, mon oncle.

— Mais c'est-y bê sûr que nous en gagnerons de c't'argent ? Les affaires n'vont point à c't'heure. J'ne suis point si riche que ça.

— Ne craignez rien, répliqua César, et allez à la cave quérir vos meilleurs vin : il me faut des forces. C'est d'un dur !

Après le repas. César monta dans sa chambre, et continua sa folle musique jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. L'oncle Tourtin dormit très mal :

— Y besogne vraiment, le neveu, vraiment beaucoup.

Le lendemain, il hasarda quelques questions, auxquelles César dédaigna de répondre, se contentant de faire : Chut ! mystérieusement. Il réclama du vin, du cognac, du tabac, et toujours l'oncle céda, disant :

— Faudra-t-y que nous en gagnions de c't'or !!!

Les jours se succédaient, le charivari augmentait d'intensité, se prolongeant parfois jusqu'à l'aube : le vieillard en était harassé de fatigue, dormant à peine, inquiet d'ailleurs de voir son neveu dépeupler sa cave, et accroître en de terribles proportions la note du gargotier. Mais, subjugué quand même par les mots : fortune, millions, trésors, diamants !!! que César avait toujours à la bouche, il se contenait.

Cela dura huit jours. Le neuvième, en déjeunant, l'oncle dit au neveu :

— Jo n'poux pas durer, je suis quasi-mort.

— Et moi donc, mon oncle, répondit César.

— Enfin, c'est-y près de l'aboutissement, c't'affaire ?

César regarda son oncle ; le vieux était en effet brisé de fatigue, et son cerveau, déjà très affaibli, ne pouvait pas supporter plus longtemps cette attente inquiète.

— Jo suis vengé, pensa le neveu, et j'ai gagné mes jours d'exil nécessaires ; jo me retirerai à Montrouge, dans quelque atelier d'ami.

Alors, croyant mettre fin à cette gaminerie d'écolier, par une grosse malice, il alla fermer la porte, et revenant vers Tourtin, il lui dit à voix basse :

— J'ai réussi.

— Mais à quoi donc ?

César, tirant de son portefeuille le billet de 100 francs tout neuf, le montra au vieillard.

— Eh bien ! quoi donc ? fit l'autre interloqué.

— Jo fabrique ça, répondit le neveu.

— Tu ... tu ... Ah !!!

Et le vieux demeura immobile, comme hypnotisé.

Le jeune homme s'attendait à de l'indignation, positivement ; il comptait sur quelque tirade de morale, espérant répondre :

— Mon oncle, jo me suis un peu moqué de vous, c'est toute ma vengeance.

Quel ne fut pas son étonnement, lorsque Tourtin, après un silence lui dit à voix basse, d'un ton anxieux, mais très intéressé ;

— Pour lors, garçon, tu sais fabriquer des billets ... des billets bleus ?

César, se laissant aller, fit signe "oui" de la tête.

— Vraiment, neveu ! et ... et ... ils pourraient passer ?

César fit deux fois signe "oui, oui".

— Donne voir ça, dit le vieux avec une avidité non dissimulée.

— Allons toujours, pensa César.

Et avec d'infinies précautions, comme un larron, il monta dans sa chambre, aplatit un peu son billet entre deux feuilles humides, ce qui lui donna une apparence encore plus neuve, descendit et tendit au vieillard ce spécimen :

— Voilà ! dit-il d'un ton cafard emprunté aux faux monnayeurs de l'Ambigu.

L'oncle Tourtin coucha le billet sur la table, l'examina longuement, le palpa, le tourna, le retourna, puis pratiqua sur un coin une légère déchirure, afin de le reconnaître sûrement.

— C'est qu'il a l'air quasi bon, grommelait-il.

Et César faisait toujours signe de la tête "oui". Cela commençait à l'amuser. Quelle vengeance : son oncle devenu son complice, dans une imaginaire entreprise de fausse monnaie !

Tourtin se leva lourdement.

— Eh ! part à deux, lui dit César.

— Motus ! fit l'autre, motus ! je vais réfléchir.

Et de fait, enfermé chez lui à triple tour, le vieux compara minutieusement le faux billet avec d'autres, des vieux et des neufs, qu'il tenait entassés. Ce fut une longue étude. Il trouva que les billets ne se ressemblaient point, tout en se ressemblant, et qu'il faudrait être un fameux malin pour dénicher le mauvais au milieu des bons. Peu après, en redingote, en lévite, comme il disait, coiffé de son chaprau de forme démodée, il s'éloigna dans l'avenue.

— Irait-il me dénoncer ? songea César. Ce serait infiniment drôle !

Oh ! point du tout ! Le vieillard s'en allait, brandinant de la tête, et songeant au meilleur moyen de caser ce *faïot*.

* * *

On le vit errer, dans Neuilly, de la boutique du boulanger à la porte de la fruitière, du marchand de vin du coin au magasin de l'ébéniste, hésitant, timoré, avec des gestes brusques de résolution, parfois, mettant presque la main sur le bec de cane de la porte, et s'éloignant piteusement. Non pas le remords, mais une crainte le retenait de ne pas bien s'expliquer au cas où il serait pincé. Il vaguait depuis longtemps ici, ne sachant comment faire, lorsqu'une idée germa dans sa cervelle épaisse : on rend l'argent des faux billets à la Banque !

Il croyait plus à cela qu'à Dieu ou au diable.

Un tramway passait, il y monta.

Au guichet de la Banque, résolu enfin à tout brusquer :

— V'là deux billets à changer, m'sieur l'employé, dit-il ; il y en a p't-êt ben un qui ne vaudrait rien.

L'employé tourna et retourna plus longuement le billet de Carcillac qui avait été lavé, pressé ; ces opérations marquaient.

L'oncle Tourtin ne vivait plus, suivant les gestes de l'employé ; enfin celui-ci aligna dix louis sur la plaquette de cuivre.

— Voilà, fit-il.

— Alors, ça va ? dit Tourtin.

— Au suivant, se contenta de répondre l'employé, en haussant les épaules.

Le soir, tout en dinant, l'oncle dit au neveu :

— Comment qu'tu t'y prends donc, pour que tes billets passent si ben ?

— Je les fais bons, répliqua César, imperturbable.

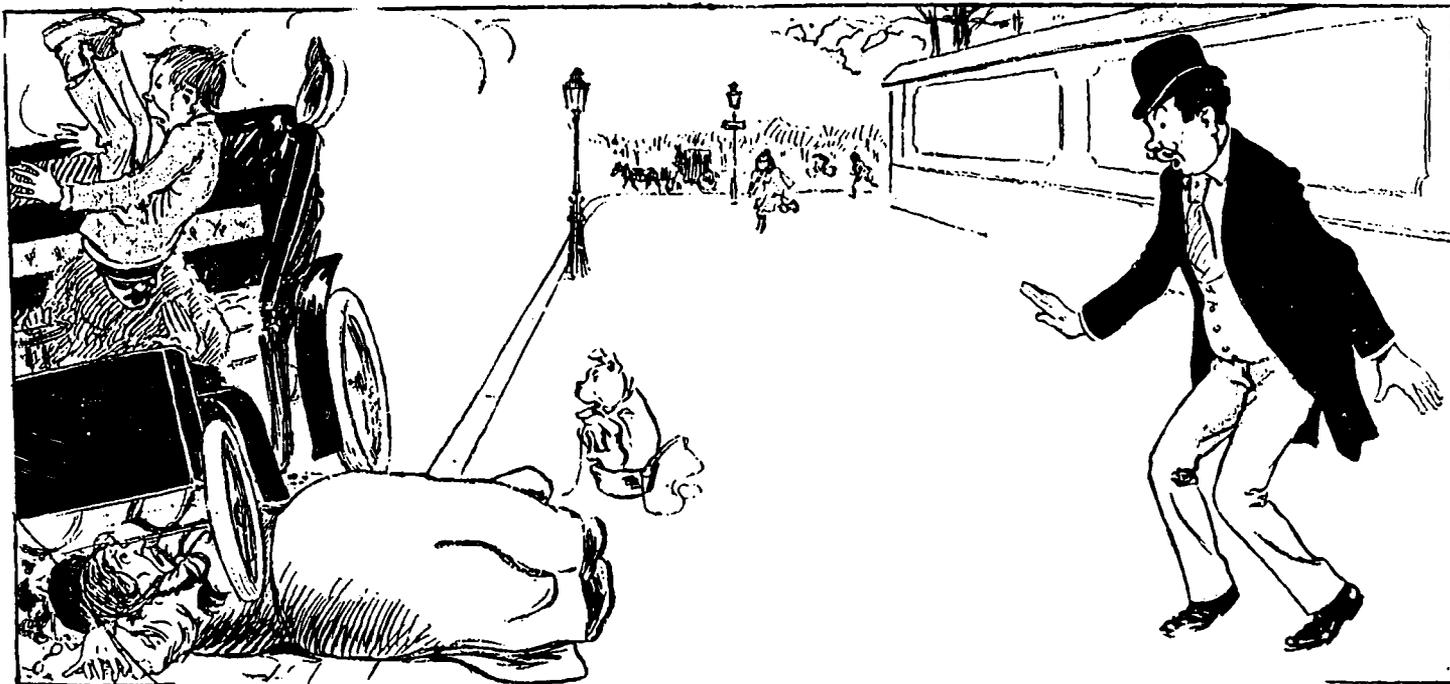
— En combien d'jours ?

— Huit.

— C'est beaucoup ; ça n'fait que 50 francs la semaine. Qu'é qu'tu penserais, si je t'proposais d'en fabriquer de 1,000 francs ? hé, là ! garçon, 500 francs chacun !

César prit un air grave et demanda à réfléchir. Il se versait, et versait

POUR VENGER SA BELLE-MÈRE — (Suite et fin)



III

à son oncle de larges rasades ; le vieux laissait faire, tout à la joie :

—A la vôtre, mon oncle !
—A la tienne, neveu.

Le cognac sorvi, ils se mirent à boire les coudes sur la table, songeant. Enfin, lorsque Carcillac eut bien constaté qu'il avait à peu près grisé son oncle, il lui dit :

—Si je fabrique des 100 francs seulement, c'est que je n'ai pas de modèle pour les 1,000.

Le vieux, d'une voix pâteuse, répliqua qu'il en prêterait au besoin.

César, qui gardait tout son sang-froid, demeurait stupéfait devant l'insouciance de son cher oncle. Résolu à pousser l'aventure, il ajouta :

—Mais, pour graver la plaque, il me faut quatre modèles : un en haut, un bas, et deux par côtés ; c'est le seul moyen de faire de l'ouvrage distingué, et de ne pas se tromper ; car, vous savez, on se fait pincer pour un rien.

—Alors, y t'en faut quat' ? dit l'oncle.

Il resta, appesanti, la tête dans ses mains : quat' billets ! César lui versa encore un verre.

—Allons, dit le p-intre, à notre fortune, à notre million !

—C'est-y bé sûr, au moins ?

—Au million ! au million ! vive la Banque ! Elle sautera, mon oncle ! seulement, dépêchons-nous avant tout. Voyons, où sont ces billets ?

L'oncle, absolument gris, se leva tant bien que mal, s'en alla dans sa chambre, puis revint en serrant sur son cœur quatre billets de 1,000 francs ; il en fit, un par un, passer trois à son neveu :

—Tu pourrais-t-y point faire avec ça ?

—Non, cria César avec une grande autorité, non de non, non.

—Et bè, le v'là !

Et le vieux retomba sur sa chaise ; il prit son verre dans main vacillante, et but en disant :

—Au million ! au... million.

Sa tête se courba sur la table, et tout à coup s'abattit dans un sommeil léthargique.

—Parbleu ! dit César, voilà quatre billets de mille qui semble être le produit d'une fourberie de Scapin, et qui ne sont, au fond, qu'une restitution.

Et, sur le bord de la table, il libella un reçu ; puis, sans bruit, remettant son *barda* sur ces épaules, il sortit, laissant Tourtin cuver son vin en rêvant de fausse monnaie et de milliards.

Le lendemain, dégrisé, le vicillard n'osa pas porter plainte ; il se sentait complice de son gremlin de neveu.

Telle fut la vengeance que César Carcillac tira de son oncle Tourtin.

PAS LUI

La scène se passe en chemin de fer. Une vieille dame a une terrible peur des accidents. Son vis-à-vis ost d'un calme admirable.

—Mon cher monsieur, dit-elle, vous ne craignez donc pas les déraillements, les collisions, les... .

—Non, madame, reprend l'autre d'une fine moue, on m'a prêté que je mourrais sur l'échafaud.

PAUVRE HOMME

Le docteur.—Avez vous eu soin de donner à votre mari la potion que j'ai prescrite pour le faire dormir ?

La femme.—Oui, monsieur le docteur, une cuillerée toutes les deux heures, mais le pauvre homme ça m'ennuyait de le réveiller, chaque fois, pour la lui faire prendre !

LILI

Le père.—J'apprends que tu as fait la mauvaise aujourd'hui ?

Lili.—Maman est affreusement sévère. Si j'avais su qu'elle avait été maîtresse d'école, je t'aurais conseillé de ne pas l'épouser.

UN ITEM

Extrait d'un compte de médecin-vétérinaire :
Pour avoir guéri votre cheval qui est mort hier \$5.20

QUEL DOMMAGE !

Madame.—As-tu mal aux dents ?

Monsieur.—Pas du tout.

Madame.—Quelle contrariété ! Je viens d'acheter pour un rien un nouveau remède contre le mal de dent et j'aurais voulu le faire essayer de suite.

UNE CONFIDENCE

Le garçon.—Papa, qu'est-ce qu'un célibataire ?

Le père.—C'est un être enviable ; seulement, ne le dis pas à ta mère.

MYSTÈRE

Clara.—J'en suis toujours à me demander comment ce secret a pu percer... .

Emma.—Moi également. Je suis bien sûre que tous ceux à qui je l'ai dit m'ont promis de le garder.

À LA RECHERCHE

Tom.—Je vais à la Mailbaie faire visite à ma fiancée ?

Paul.—Qui est-elle ?

Tom.—Comment puis-je le savoir avant d'y être ?

GAFFOMANIE

Mlle Vieuxtemps.—Une femme à l'âge qu'elle paraît.

M. Luron.—Oh ! pas dans votre cas, c'est sûr.

UNE AUTRE VERSION

Le poète.—Soyez donc assez aimable de lire ces vers et de me dire s'ils peuvent être publiés dans votre journal

Le rédacteur (après lecture).—Hum ! ces vers me paraissent contenir plus de vérité que de poésie.

Le poète (reprenant son manuscrit).—Dans ce cas, ils ne sont pas faits pour votre journal.

LETTRE D'UN ÉTUDIANT À SON PÈRE



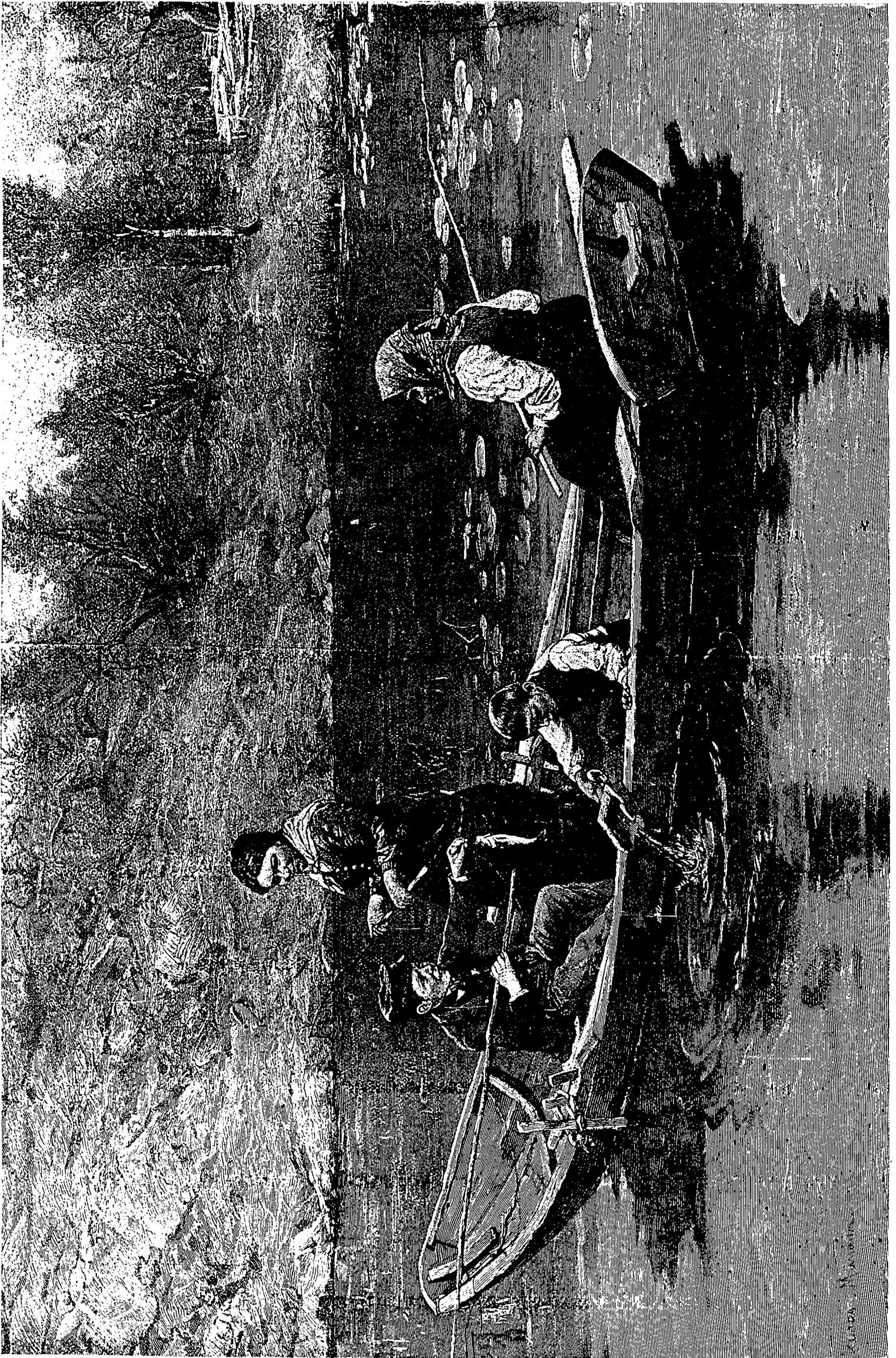
—Cher père, lorsque je rentre du restaurant, je me jette sur mes livres de sciences.

\$\$\$ à \$\$\$\$\$\$

Tout garçon ou fillette peut facilement gagner de \$3.00 à \$5.00 chaque semaine en vendant nos marchandises. On en a besoin dans chaque maison, magasin et manufacture

ECHANTILLONS valant \$5.00 envoyés GRATUITEMENT à tous ceux qui en feront la demande cette semaine

BOWELL & BURY, 85 RUE ST JACQUES, MONTREAL.



SUR LE LAC.

HISTOIRE DE FOU

Ceci nous fut conté l'autre jour, chez l'aimable M. Alijon, à la fin du déjeuner.

Par suite de je ne sais quelles circonstances, nous avons parlé de la folie et des fous, et notre hôte nous avait dit :

— J'en sais une bonne histoire de fou, je vous la conterai au dessert ».

Il commença ainsi :

« J'étais alors étudiant en pharmacie à Bordeaux, interne à l'hôpital Saint-Antoine, et tout spécialement chargé du service des aliénés.

Mon chef de service était un homme charmant qui me prit en affection, et avec lequel je devins promptement assez intime.

Un jour, le docteur Grélié, c'était son nom, me fit la proposition suivante :

— Je suis chargé d'aller à Ville-d'Avray pour chercher un fou. On me donne cent francs pour mon déplacement et l'on me paye mon voyage en première classe.

Deux gardiens de l'hospice m'accompagneront pour surveiller le fou pendant le trajet, surveillance qui sera facile, sans aucun doute. Notre malade est un étudiant en droit qui a perdu la raison, momentanément j'espère, par suite d'abus de boissons alcooliques et d'excès de toute sortes. Sa famille l'envoie ici pour quelques mois.

« Or, actuellement, ce déplacement me dérange beaucoup, et je voudrais l'éviter à tout prix.

« Vous êtes grand, vous avez l'air sérieux, — on vous prendrait facilement pour le médecin annoncé. — Allez à Ville-d'Avray en mon nom et à ma place, je vous abandonne mon indemnité. Cela vous va-t-il ? »

Je vous laisse à penser si ça m'allait !

J'avais vingt-deux ans, je ne connaissais pas Paris. C'était un voyage splendide qu'on m'offrait. J'accepte avec joie.

J'obtins une permission de dix jours et, après avoir recommandé aux deux gardiens désignés, de se trouver à Ville-d'Avray à la date que je leur fixai, je partis pour huit jours, à Paris.

On m'avait payé mon voyage en première classe ; en homme pratique, je pris des troisièmes : j'économisai ainsi une trentaine de francs, et je me trouvai à la tête de cent trente francs. Cela me faisait un peu plus de quinze francs à dépenser par jour.

Vous dire l'emploi de mon temps pendant cette semaine, serait superflu ! Je fis des dépenses extraordinaires, extravagantes ; je déployai un luxe qui m'éblouit, je commis des folies qui ne laisseront stupéfait.

Enfin le huitième jour arriva, ainsi que les deux gardiens que je trouvais à la gare de Ville-d'Avray à l'heure dite.

Nous allâmes tous les trois à l'adresse du malade.

Je me présentai gravement et déclinai mon nom et mes titres. On me conduisit près d'un jeune homme de vingt-quatre ans environ, qui me salua très gentiment, me dit qu'il m'attendait, et me pria de l'excuser un instant.

Pendant son absence, j'appris de sa famille que le malade, revenu à Ville-d'Avray depuis trois semaines, avait recouvré toute sa raison, et qu'on le faisait interner pendant quelques mois, à seule fin de le mettre dans l'impossibilité de continuer à mener une vie de Polichinelle.

Mon fou revint bientôt porteur d'une valise et me prenant par le bras :

« Je suis à vous, mon cher docteur, partons. »

Nous nous rendons à la gare. Les casquettes galonnées et le costume sévère des deux gardiens attirent l'attention de tous les employés. Je prie un contrôleur de mettre une pancarte réservée sur notre compartiment, lui disant que j'emmenais un fou.

La curiosité de tous est alors excitée au plus haut point. C'est un défilé

continuel d'employés qui passent et repassent devant la portière, en jetant dans le wagon des regards inquisiteurs.

Les plus hardis pénètrent sous toutes sortes de prétextes. On nous demande nos billets trois ou quatre fois de suite. Un employé vient essayer les poignées de la portière : un autre entre pour s'assurer du bon état de la « sonnette d'alarme ».

Mon compagnon s'aperçut vite de ce manège.

« En voilà des imbéciles, dit-il, si vous le voulez nous allons jouer un bon tour au premier qui viendra nous ennuyer. Précipitez-vous sur lui en jetant un cri, personne n'osera plus s'approcher.

J'acceptai en riant. Au même instant, un employé se présentait de nouveau. D'un bond, je fus près de lui, et pendant que je saisisais solidement la main qu'il avait posée sur la portière, je poussais un cri terrible, en faisant mine de le dévorer. Il recula épouvanté et quelques instants après, un monsieur très galonné se présentait à la portière, et pria le fou d'avoir à me faire maintenir par les gardiens.

Cet incident nous divertit beaucoup.

C'était, du reste, un charmant compagnon quo ce fou raisonnable. Il nous amusa pendant tout le parcours par ses chants et ses plaisanteries.

Il avait aussi un porte-monnaie bien garni. A chaque buffet il envoyait un gardien chercher du vin bouché et des gâteaux. Pendant les douze heures du trajet je crois que nous avons constamment bu et ri : buvant quand nous étions las de rire, riant dès que nos bouteilles étaient vides.

Puis, mes idées ne tardèrent pas à s'embrouiller légèrement. Dans un coin du wagon les deux gardiens, abominablement gris, roulaient comme des toupies d'Allemagne. Quant à mon étudiant il était toujours très gai, et ne présentait pas le plus petit symptôme d'ivresse.

A l'arrivée à Bordeaux, ce fut lui qui, très complaisamment me donna le bras pour m'aider à descendre du wagon et me conduire dans la cour d'arrivée. Il héla un fiacre dans lequel je m'installai.

Les deux gardiens nous suivirent à grand-peine en titubant. Le fou donna au cocher l'adresse de l'hospice et, ma foi, ce fut lui qui sonna à la porte de sa prison future. Il dit son nom et poussa la bonté jusqu'à

donner cinq frs. au concierge pour acheter le silence de ce dernier, et éviter tout scandale ; on put donc l'enfermer avec une facilité extrême.

Grâce à l'heure matinale de notre arrivée, personne ne sut rien de l'histoire.

Le lendemain, le fou vint tout joyeux prendre de mes nouvelles, dès mon arrivée à l'hospice.

Au bout de deux mois, grâce à la surveillance sévère qui l'empêchait d'absorber des boissons par trop alcooliques, il se portait à merveille et quitte la maison de santé.

J'ai eu depuis de ses nouvelles. Il boit bien encore parfois, mais j'ai su, avec plaisir, qu'il n'était jamais complètement ivre que trois jours par se-

maine, le resto du temps, il jouit de la plénitude de ses facultés intellectuelles !

MARC LANGLAIS.

UNE IDÉE ADMIRABLE



I
Premier coq. — Tiens, le travail de ces artistes me donne une idée. Allons dans le champ de blé d'inde.



II
Premier coq. — Tenez bon, les amis ! Je vous laisserai avoir votre tour tantôt. C'est singulier que je n'aie pas pensé à cela auparavant.

LA RESSEMBLANCE

Madame. — Est-ce mon père qui a porté lui-même cette lettre ?

Justine. — Ça doit être lui : c'est un vieux laid, qui ressemble un peu à Madame !

ATTRAPÉ

Le mari grignotant les biscuits faits par sa femme. Si j'étais une autruche je...

Elle. — Je pourrais me procurer quelques plumes pour ce vieux chapeau que je porte depuis trois ans.

LES RESSOURCES DE TOTO

La mère. — Toto, je crois que tu fais pleurer Bébé.

Toto. — Non, m'man. Je mets ma main sur sa bouche pour l'en empêcher.

BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage n'est associé à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

POUR TOUX ET RHUMES

Le Menthol Oough Syrup, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

CONTRE LA DYSPEPSIE

L'Elixir Digestif de Brault. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 8 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caïre, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5.00. Directions sur chaque bouteille.

POUR LES FEMMES PALES

Les Pilules Fortifiantes, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendront l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

LA CONSOMPTION

Menthol Lung Regulator. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Poumons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

DOULEURS DE REINS ET DU DOS

L'Emplâtre du Dr Pico. Préparée seulement pour les maladies des femmes. Peut être employée avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

MAUX DE TÊTE

Les Pilules O. T. O., Headache Pills. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO., Montreal, P.Q.

Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

Dépôt Général pour la Puissance: **JOSEPH CONTANT**, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.

ON NE PEUT PLUS

—Qu'elle chante bien, Mme X...
Oh!
—A-t-elle la voix fraîche!
Si fraîche que son mari est toujours enrhumé.

On s'irrite moins en raison de l'offense reçue qu'en raison de l'idée que l'on s'est formée de soi.

La première nécessité pour les peuples comme pour les hommes, est de mourir.

DÉPÔT ET DÉPÔT

J'ai déposé trois fois une invention nouvelle et je n'ai jamais réussi.
—En bien, moi, j'ai déposé trois fois mon bilan et mes affaires vont à merveille.

LE RHUMATISME

La Rhumatine lectrique de Rho. — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'à aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticolis, les Entorses, les Poulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

LE PLUS PUISSANT TONIQUE

Huile de Foie de Morue Composée de Boire. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer, de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

Les Dragées Purgatives, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

INDISPENSABLE AUX ENFANTS

Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent

Il existe en Ecosse, non loin de Glasgow, une ville de sept mille habitants, South-Gowan, qui devrait être prise pour modèle sur toute la terre. Depuis une dizaine d'année la population entière s'est constituée en société antialcoolique. Elle interdit absolument que le moindre cabaret ou café s'établisse sur son territoire, et qu'on vende la moindre quantité d'alcool dans les auberges, hôtels, épiceries, etc. Le terrible breuvage n'est plus achetable que chez les pharmaciens, à très faibles doses, dans des cas très rares, et sur ordonnance bien précise du médecin.

Il manquerait quelque chose à la charité pour être une religion, si elle n'avait pas ses martyrs.

Jeunes Epouses Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyez sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer le frais de port.
The Regent Pharmacal Co., B. P. 1009, Montréal.

Phosphatine de Wood.
Le Grand Remède Anglais
Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyez sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un rous plaisir, six paquets. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.
The Wood Company, Windsor, Ont.
B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

—Garçon, comment se fait-il que mon pantalon ait disparu de ma cabine?
—Ahurissement du garçon. Il cherche inutilement, puis:
—Monsieur est-il bien sûr d'être venu avec?

Il y a des temps où il y a beaucoup moins de courage à attaquer le pouvoir qu'à le défendre.

AUX POITRINAIRES
Le Baume Rhumal soulage les poitrinaires et les guérit.

UNE MALICE DE TOTO



—Comme tu as grandi, Toto, tu es presque aussi grand que mon parapluie.
Toto. — Quel âge a-t-il ton parapluie?

—Ah! mon baromètre! Quelle sensitive! Figure-toi, mon bon, qu'il marque pluie, sitôt que mon gosse se met à pleurer.

—Té! moi j'ai plus fort, mon cer! Quand le vent souffle, la girouette de mon mas, elle grince avec l'accent, bagasse!

—Je vous prie de m'excuser, mon ami, mais le devoir...
—Oh! je vous en prie, monsieur, pas de paroles inutiles, coupez court!

Préparation merveilleuse!
La Pommade Anti-Dartreuse et Anti-Herpétique d'Esmonin
Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Teigne, Pelade, Cancer, Diphtérie, Croup, Esquinancie, Erysipèle, Scarlatine, Rougeole, Petite Vérole, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fourchettes, Brûlures, Coupures, Meurtrissures, Engelures, Cors aux pieds.
Vrai Médicament de Famille.
50c la boîte, 10c extra par la poste.
CL. ESMONIN, 31 Sth Main St., Fall-River, Mass.

GRATIS.

Nous donnons cette merveilleuse caméra à air aux personnes qui envoient à 10 cents chacun, seulement 25 douzaines de plus boutons ornés de photographies, entre autres celle de sa Santé le pape Léon XIII, et celle de Sir Wilfrid Laurier. Ces magnifiques boutons sont ornés de véritables photographies sur un film et sont des plus artistiques. La caméra est de la plus haute qualité et est portée avec soin. C'est exactement ce qu'il faut pour le petit gibier et les excursions à la cible. Envoyez-nous vos envois, quand vous les aurez reçus, envoyez-nous l'argent et nous vous expédions la caméra, tous frais payés. Au Supply Co., Boite 125 Toronto.

Poils Follets
Enlevés instantanément par le
BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE
C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.
PRIX: \$2.00 LA BOUTEILLE.
En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail.
Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.
10 Minutes Avant Toutes communications strictement confidentielles. 10 Minutes Après
Mme GEO. TUCKER, DERMATOLOGISTE PRATIQUE.
Entrée Privée. 437 RUE CRAIG, Montréal.

Vieux Chapeaux de Paille remis a neuf

Ce fameux "Maypole Polish" Anglais pour les Chapeaux de Paille ne coûte que 10 cts, et il ne faut que dix minutes de votre temps pour changer un vieux chapeau de paille en un neuf.

Il est d'un emploi rapide, sûr et facile. Les résultats vous surprendront. Les meilleurs marchands de partout le vendent, mais si vous ne pouvez vous le procurer, envoyez l'argent directement aux agents canadiens, spécifiant la couleur que vous désirez.

ARTHUR P. TIPPET & Co.,

AGENTS

8 Place Royale, 23 rue Scott.
MONTREAL. TORONTO.

Louis IV soumit un jour à Boileau une pièce de vers de sa fabrication et lui demanda son avis.

— Ah ! s'écria Boileau, en feignant de s'extasier. Rien n'est impossible à Votre Majesté. Elle a voulu faire de mauvais vers et Elle a réussi.

L'HUMIDITÉ

L'humidité est une cause de beaucoup d'enrouements guéris rapidement par le *Baume Rhumal*. 101

DEBARRASSEZ VOS LITS DES PUNAISES,

En employant le

POISON LIQUIDE DE LYONS.

Une application les détruit, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout.

JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Bleury

UN VERTUEUX COCHER

Un cocher trouve dans sa voiture un magnifique lièvre, il s'empresse de le porter chez le commissaire de police.

— Très bien, lui dit le commissaire. Revenez dans un an et un jour ; si le lièvre n'a pas été réclamé, il vous appartient, mon brave homme.

"International Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laissez Montréal tous les jours à 9 00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour ; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche ; le dimanche, laissez à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

Cook's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sur, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte ; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte ; No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 2c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Les Nos. 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

R. E. McGALEK, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

BILLARDS THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.

Les manufactures les plus en vue de Tables de Billard et de "Pool", de matériel et de fournitures de toute sorte. Nos prix sont toujours raisonnables. Importateurs du véritable drap "Ivan Simons". La célèbre bande rapide "Mantel", la plus faible et celle qui est préférée par les experts et les joueurs de profession est sur toutes les tables.

Fourniture du jeu de quille, etc. Tables neuves ou de seconde main, grandeur au choix ou régulière, à des conditions raisonnables. Pour catalogue et liste de prix, écrivez à

THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.

88, Rue King ouest, Toronto.

Plus on est en fonds, plus on rit.

FLATTERIE DE BONNE VENDEUSE



La grosse dame. — Alors vous croyez que vos corsets "Taille de guêpe" pour tout m'aller ?

La vendeuse. — Oh ! certainement, à plus forte raison, madame puisque nous en vendons même à des dames fortes.

On vient d'inaugurer à Chicago un nouveau système pour le nettoyage des rues par un éléphant... artificiel. L'animal est simplement une automobile dont les roues sont dissimulées dans les quatre pattes, et l'on a trouvé moyen de le faire circuler, à l'aide de l'électricité, sans bruit ni trépidation. Dans le petit pavillon installé sur l'échine, deux hommes sont assis. L'un est le mécanicien conducteur, l'autre est chargé de balayer avec la trompe. Quand il aperçoit une pierre, du papier, du crottin, etc., il dirige la trompe vers l'immondice, qui est aspirée par de puissants soufflets et entraînée dans un ample réservoir que dissimule le corps de l'éléphant. Quand celui-ci est plein, on va au dépotoir et on ouvre le ventre de l'animal, qui se vide instantanément. Le "balayage" peut se faire ainsi en plein jour, et sans poussières malsaines et désagréables.

Si vous aimez la Propreté...

dans votre manger, vous devriez examiner le soda à pâte ordinaire que l'on achète et le comparer avec le Soda

Dwight's Cow Brand

que l'on vend en papeterie. Neut sommes certains que vous n'en accepterez jamais d'autre, après cet essai.

Lait de recette française sur demande.



JOHN DWIGHT & CIE

84 Rue Yonge, TORONTO

CAGNEZ... (text partially obscured)

Des Prix Pour Ecouler

Ont été marqués sur toute la balance de nos beaux Meubles de pelouses et de véranda. Prix qui sont beaucoup au-dessous du prix coûtant et qui paraissent absurdes pour de si élégants meubles.

Quels que soient les meubles dont vous ayez besoin, ne manquez pas de venir voir nos qualités et prix avant d'acheter ailleurs.

Renaud, King & Patterson,

652 RUE CRAIG.

2442 RUE STE-CATHERINE.

LOGIQUE DE POCHARD

— Un cru, c'est du vin ; une crue, c'est de l'eau. Donc, l'eau est le féminin du vin. Donc, quand un bistrot mouille sa marchandise, il unit l'eau au vin. Eh bien, alors ! pourquoi dit-on qu'il les baptise, au lieu de dire qu'il les marie !

**

Un solliciteur obstiné disait à un ami :

— Je réussirai, cette fois, à décrocher le ruban du Mérite agricole.

— Allons donc ! J'en doute.

— Si, si, à force de les tanner tous.

— Ah ! tu m'en diras tant !

GRATIS Ce splendide buste en bronze d'un homme qui vendrait à bas prix... (text partially obscured)



10c

402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI, 35 rue St-Jacques, Montréal.

MODES PARISIENNES

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)



ROBE POUR FILLETTE DE HUIT A NEUF ANS EN SERGE ROUGE PIVOINE. Jupe demi longue plissée tout le tour, montée sur un fond de jupe. Corsage blouse plissé monté sur un petit empiècement carré recouvert de guipure éerue. Col droit garni de guipure. Ceinture ronde en ruban. Manches à plis en long garnies de guipure.

La Mode ci-dessus est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.

No 940.—Ce reefer est simple et confortable tout en habillant fort gentiment. Il est entièrement en flanelle ; les couleurs rouge, blanche et bleue étant les plus populaires pour enfants. Le rouge plaît toujours et change le moins. Le blanc a le grand défaut d'être salissant. Qu'on choisisse dans tous les cas une flanelle qui se lave bien. La dentelle et les piqures au moulin sont les seuls ornements employés. Le dos du reefer est sans couture et le devant croise. La manche est à poignet relevé. Un large collet arrondi terminé par un autre plus petit complète ce reefer.

1 verge, 54 pouces de largeur, suffiront pour enfant de 8 ans.

No 940 est coupé en dimensions pour enfants de 4 à 10 ans.

No 926.—Corsage pour dames.

No 940.—Reefer pour enfants.



NO. 940 CHILD'S REEFER.



NO. 926 LADIES' WAIST.

No 926.—Les pongés en bleu pâle sont conseillés pour ce corsage qui est de style anglais. Il est du genre blouse et le yoke est une combinaison de l'ancienne façon avec les goûts modernes : ornements ou dentelles et plissages. Ce corsage est sur doublure ajustée. Le plastron qui est flottant ferme à l'épaulé par un collet monté qui s'attache en arrière. Ce corsage est de confection facile ; il faut surtout avoir soin de bien ménager l'ampleur générale qui ne doit être ni trop prononcée ni trop retenue.

1 verge $\frac{1}{2}$, 44 pouces de largeur, plus 1 verge pour le yoke et le collet suffiront pour une personne de taille moyenne.

No 926 est coupé en dimensions de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 4 centins chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

NÉCESSITÉ FAIT LOI

L'aveugle.— Belle dame, pitié pour un aveugle !

Elle.— Comment savez-vous, aveugle, qu'une dame passe ?

L'aveugle.— A la légèreté de votre allure !

Elle.— Voici une pièce d'argent, mais dites-moi, comment savez-vous que je suis belle !

L'aveugle.— Oh madame ! Si vous saviez comme j'ai besoin de cet argent, vous excuseriez mon petit mensonge

VERITÉ

L'homme le plus rude peut acquérir un certain montant de poli du circur de bottes

PAS CLAIR

On lit les journaux après le souper.

Mme Apic (d'un ton ribaud).— Je voudrais bien voir que qu'un m'en-lever...

Monsieur (avec un sou-pir).— Moi, aussi.

AU RÉGIME

Emma.— Est ce vrai que tu as refusé Toby ?

Irène.— Oui.

Emma.— Mais pourquoi ?

Irène.— Il était devenu trop gras. Quand le charin l'aura fat maigrir, je lui ac-corderai ma main.

LE MOTIVE

Jack.— Ainsi le vieux Ser-renoigne demande le divor-ce... Quel motif donne-t'il ?

Tom.— Raison d'économie.

UN PRÉVENTIF

L'aveugle.— Il vous a appe-lé prévaricateur !

L'accusé.— Oui, monsieur.

L'aveugle.— Et c'est pour cela que vous l'avez frappé !

L'accusé.— Non, c'est par-ce que je ne savais pas ce qu'il allait ajouter.



Fig. 1.—Onduler les cheveux, diviser les cotés et les relever sur la fondation.

LEÇON DE COIFFURE — MODES PARISIENNES



Fig. 2.— Relever les cheveux de la nu-que et ajouter une branche de cheveux, avec laquelle on fera un simple nœud.



Fig. 3.— Disposer le tout comme le mo-dèle l'indique, en conservant les pointes pour le sommet de la Coiffure.

Cures Weak Men Free

L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edifice Hill, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.

"Cher Monsieur.—Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté."

"Cher Monsieur.—Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'embouppant d'autrefois."

"Cher Monsieur.—Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigé. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré: dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

Une Recette par Semaine

POUR ÉLOIGNER LES MITES

Voici une petite recette d'une application facile et qui pourra peut-être rendre quelques services, en ce moment de l'année surtout, aux personnes qui ne la connaîtraient pas.

L'encre d'imprimerie éloigne les mites aussi bien que le camphre ou le papier goudronné. On peut, par suite, envelopper dans de vieux journaux les vêtements d'hiver pendant la belle saison. Les mites n'y toucheront pas.

En avançant dans la vie, on prend de l'équité de cet avenir dont on approche.

LE SEUL MOYEN

Combattre la toux avec le *Baume Rhumal* est le seul moyen de guérir rapidement les affections de la gorge et de la poitrine qui provoquent la toux.

Le Devoir d'une Mère

Est de s'instruire sur toutes les maladies particulières à son sexe, afin de les prévenir ou de les guérir au plus tôt. Elle doit connaître la conformation et le fonctionnement des organes délicats afin d'être en mesure d'instruire ses filles sur ce sujet important. Ces connaissances peuvent être obtenues en étudiant le dernier livre de Mad. Julia C. Richard,

"LE GUIDE DE LA FEMME."

Il traite de toutes les maladies des femmes et donne les moyens de les prévenir et de les guérir. Une copie sera envoyée gratis sur réception de 10 cts. pour couvrir les frais de poste.

MAD. JULIA C. RICHARD,

BOITE 996,
MONTREAL.



HISTOIRE DE PENDUS

Un homme et sa femme s'étant querellés, dans le parc du duc de Dorset, à Knowles, ces malheureux, ivres tous les deux, firent succéder les coups aux injures; la femme fut si maltraitée que, quand la colère du mari fut passée, la voyant par terre sans mouvement, il se livra au désespoir et se pendit à une branche d'arbre avec une corde qui lui servait de ceinture. La femme revenant à elle et voyant son mari pendu se releva le mieux qu'elle put, et, se traînant sur les mains et les genoux aux pieds de cet époux chéri, elle les lui tira de toutes les forces qui les restaient. en lui disant tendrement: "Oui, mon ami, ton attente sera remplie." Mais elle tira si fort que la corde se rompit et que le pendu tomba par terre. Il n'y fut pas un quart d'heure qu'il reprit connaissance à son tour. Sa femme lui ayant avoué le service qu'elle aurait désiré lui rendre, il devint de nouveau furieux et se jeta sur elle une seconde fois, en lui passant au cou la corde qui lui avait servi; il la pendit ensuite au même arbre et le fit si bien qu'elle y est restée!

* *

Des curieux ont remarqué dans les prétendus *Mémoires de Louis XVIII*, dus à la plume féconde de Madame L. M. L., la prédiction qui fut faite à Mademoiselle de la Vallière par un cabaliste célèbre.

Il lui annonça qu'un siècle après la construction de Versailles, les Tuileries redeviendraient la demeure habituelle des rois de France.

Surprise, elle lui demanda:

"Retourneront-ils à Versailles?"

—Non, répondit l'astrologue, le peuple ne le voudra pas."

Louis XIV, à qui la favorite rapporta cette prédiction, l'écouta en silence, et fort au-dessus de ces faiblesses, le monarque lui en donna cette explication:

"Mes successeurs seront bien chers à la nation, puisqu'elle ne consentira plus à les perdre de vue; c'est un bonheur que je leur envie."

Les Journées d'Octobre, ajoute le narrateur, ont justifié la prédiction tout autrement; mais les curieux ont dû remarquer aussi que la révélation ne leur en a été faite que plus de quarante ans après ces événements.

* *

Un solliciteur vingt fois éconduit happe le surintendant Fouquet au passage.

—Rien que deux mots, Monseigneur.

—Deux, soit! pas un de plus.

—Froid. Faim!

—Fou! Pain! riposte Fouquet, qui lui signe séance tenante le brevet d'une pension.

* *

PENSÉES ET MAXIMES

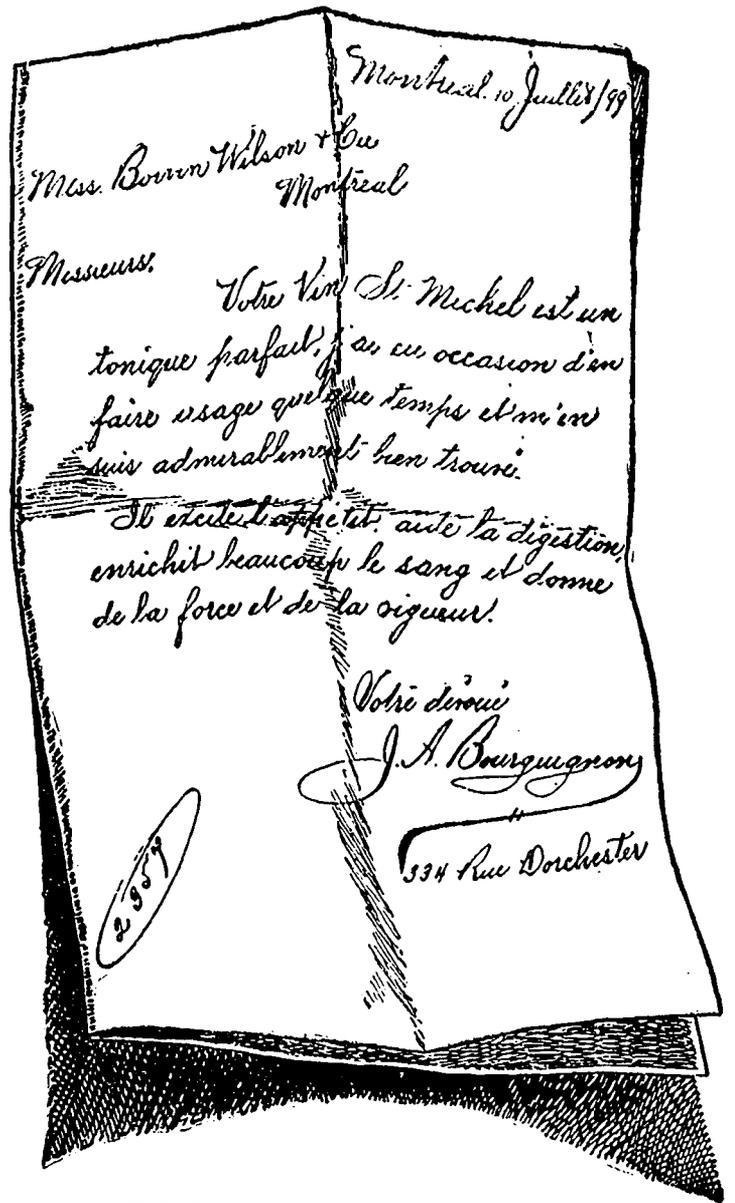
Avec les gens de bonne foi, la parole suffit; avec les gens de mauvaise foi, le serment est inutile.

Pas de meilleur guide que la conscience, malheureusement c'est celui qu'on consulte le moins.

Qui sait se taire, évite la guerre.

Vous Trouverez

Ce que vous cherchez depuis longtemps: un remède infallible contre la Toux, la Consommation, la Dyspepsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Rognons, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 13 du SAMEDI de cette semaine.



Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818

—C'est égal, patron, vous avez tort de griser vos clients tant que ça.

—Bêta! ils sont bien plus faciles à rouler lorsqu'ils sont ronds.

EMBROUILLAMINÉ

Le petit Bob, futur philosophe, lisant le journal de son papa, tombe sur le récit d'un incendie de théâtre et fait une réflexion qui ne manque pas de logique.

—Comme c'est drôle, dit-il. Tantôt on parle de l'incendie du théâtre, et tantôt du théâtre de l'incendie.

On n'est plus d'accord sur rien.

NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

Le Chic, la Variété, le Bon Marché

Voilà certes ce que recherchent ceux qui tiennent à être habillés selon la saison et à renouveler leur toilette comme la nature fait de la sienne. . . .

Pour arriver à toujours être bien mis et à ne pas trop gréver sa bourse, il faut de toute

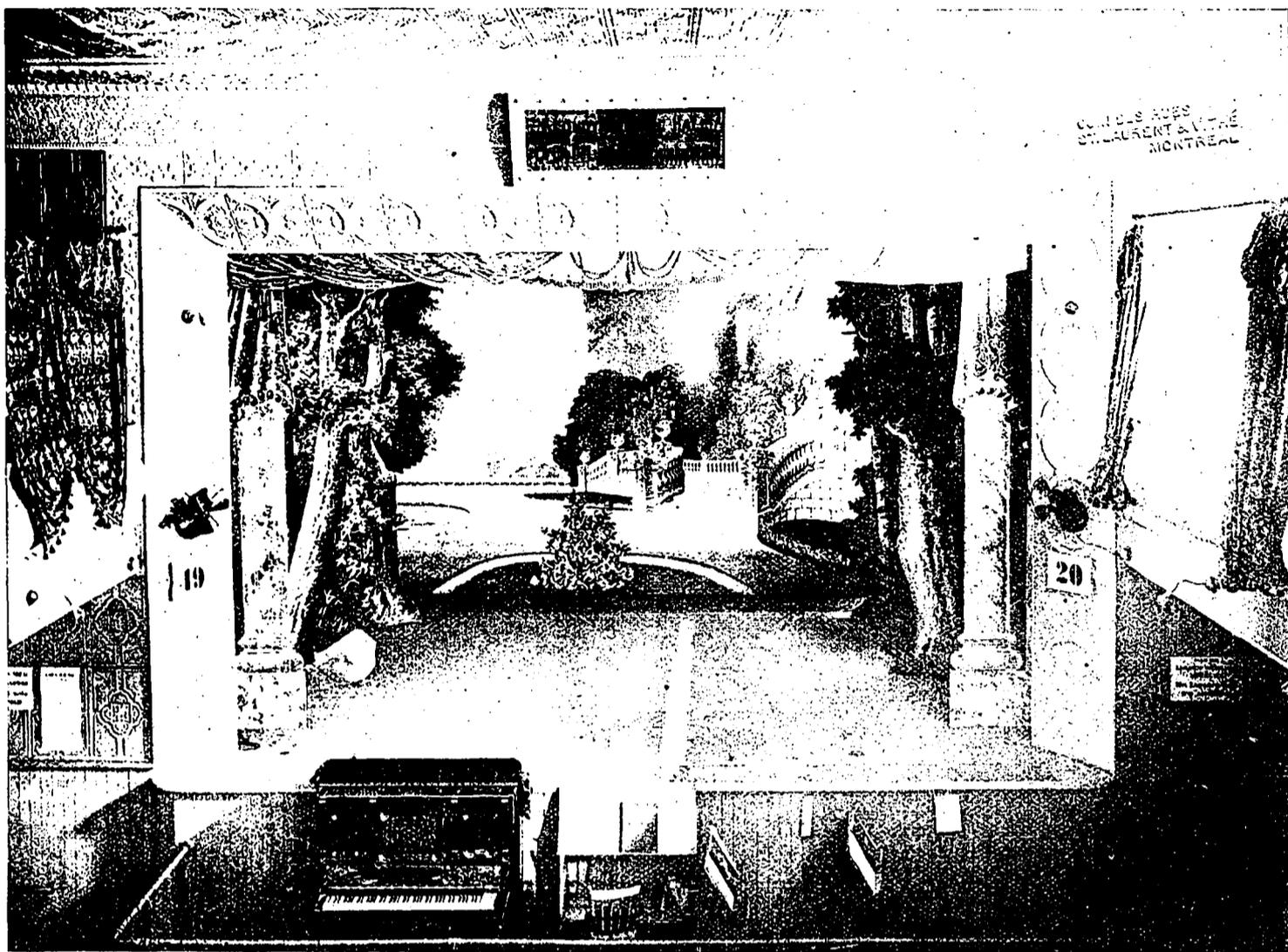
nécessité se faire habiller chez un tailleur qui peut, à la fois, vous donner la plus grande valeur pour votre argent. Et puis, on aime à ce qu'un habillement soi fait avec la plus grande rapidité: c'est dans la nature humaine.

N. Léveillé, 138½ RUE SAINT-LAURENT,

A acquis et conservé la renommée sous le rapport de la Variété dans les étoffes qu'il a en mains, du Chic dans la confection et du Bon Marché. Une visite, et vous ne voudrez plus d'autres tailleurs. . . .

Habillements faits à 24 heures d'avis.

Tel. des Marchands 102.



VUE DE LA SCÈNE.



LES PRINCIPAUX ARTISTES.

AU PALAIS

A l'audience, un juge a dit à son confrère
Qu'il occit d'un seul coup deux chevreuils en passant,
Or rien n'est moins exact que toute cette affaire :
Le juge ment sur les bancs.

KLONDYKE MUSIC HALL

Encore une autre semaine de franc succès vient de s'écouler et une autre commence avec un programme de première succulence. C'est une agglomération de ce qu'il y a de plus égayant ou émouvant, selon le cas. Le SAMEDI est heureux de faire connaître cette semaine, par deux de ses gravures, le groupe sympathique des artistes du Klondyke Music Hall et la superbe scène de ce café-concert.

DANS L'INCERTITUDE

Clara.—Le jeune monsieur qui demeure au-dessus de chez vous paraît t'aimer.

Bella.—Nous sommes même fiancés. Je me demande cependant s'il ne m'aime que pour moi. . .

Clara.—Pourquoi en serait-il autrement ?

Bella.—Il doit six mois de loyer à ma mère.

PARC SOHMER

La direction nous offre cette semaine un admirable mélange de genres musicaux. Il y en a pour toutes les oreilles et pour tous les goûts. La partie des jeux a également été l'objet d'une sollicitude spéciale.

HUM !

Mlle Vieuxtemps.—C'est comme je vous le dis : votre ami Latulippe a essayé de m'embrasser hier soir.

Le gaffeur.—Je suppose qu'il était encore ivre.

BAIN DE L'ILE

Le nombre des membres du club de natation a atteint ces jours-ci un chiffre enviable. Ce qui n'ajoute pas peu à l'attrait du bain, c'est qu'on est toujours certain de s'y trouver en excellente compagnie.

CONFIDENCES

Elle.—C'est plus fort que moi, il faut que je te dise ce que je vais t'acheter pour ta fête ?

Lui.—Qu'est-ce ?

Elle.—Un porte-carte en argent, une autre lampe de salon et un nouveau service à diner. Et toi, que m'achèteras-tu pour ma fête ?

Lui.—J'ai dans l'idée de t'acheter une nouvelle savonnette à barbe.

PLUS EXPLICITE

Le juge.—Quelle est votre profession ?

Le témoin.—Artiste en cheveux.

Le juge.—Parlez plus clairement : barbier ou faiseur de brosses ?

FRANCHISE

La femme.—Pourquoi ne te maries-tu pas ? Est-ce parce que tu n'as pas les moyens ?

La frime.—C'est parce que le père de la jeune fille ne les a pas.

**Aux Gens d'Affaires et
Aux Messieurs du Clergé**

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos

MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquetons les meubles gratis aux acheteurs en dehors de la ville. Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

NOUVEL ETABLISSEMENT

F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,
PRÈS DE LA RUE MONTCALM, MONTRÉAL.

Je suis malheureusement né : les blessures qu'on me fait ne se ferment jamais.

Qui ne prévoit rien est souvent dupe, qui prévoit trop est toujours malheureux.

L'enfant disparaît, et l'homme se montre avec ses joies qui passent et ses chagrins qui restent.

C'est une aveugle témérité que de s'en fier au hasard du soin de son avenir.

TEL. BELL 1387

ROYAL SILVER PLATE CO.

Presque tout le monde possède de vieux morceaux d'argenterie, de vieilles reliques, que l'on tient à garder. Nous les réparons et argentons comme neufs à des prix modérés.

40 COTE ST-LAMBERT, - MONTREAL.

CHAUSSURES D'ECOLE !

Chaussures telles qu'il les faut pour Garçons et Fillettes allant à l'École. Fortes et durables, de belle apparence et confortables. Les meilleures qualités aux prix les plus bas. Quand vous aurez à acheter des Chaussures pour Enfants d'École, avant de faire votre choix, examinez ce que nous avons.

RONAYNE BROS.,
207 RUE NOTRE-DAME, (Coin Square Chabolliez) MONTREAL.

A cette Saison de l'Année,
Plusieurs Personnes Souffrent du Cholera.

Pour se guérir elles prennent plusieurs différents remèdes, surtout ceux qui tendent à enrayer la diarrhée ordinaire.

En agissant ainsi elles perdent de vue le fait qu'elles n'ont pas éliminé des intestins les poisons qui ont causé la maladie.

Abbey's Effervescent Salt,

pris dès les premières phases de n'importe quelle maladie d'estomac et des intestins, les débarrasse de ces substances empoisonnées et empêche et guérit toutes telles irrégularités. Pris comme médicament ou comme breuvage, Abbey's Effervescent Salt, est meilleur et plus hygiénique que n'importe quelle eau minérale et coûte moins cher.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation sans égale peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. En vente chez tous les pharmaciens à 25c et 60c la bouteille.

Theatre National Français
Coin rues Ste-Catherine et Beaudry.

COMMENCANT LE 19 AOUT 1900
DIMANCHE
ET TOUTE LA SEMAINE SUIVANTE

FAUST

Avec la mise en scène complète, décors et costumes nouveaux.

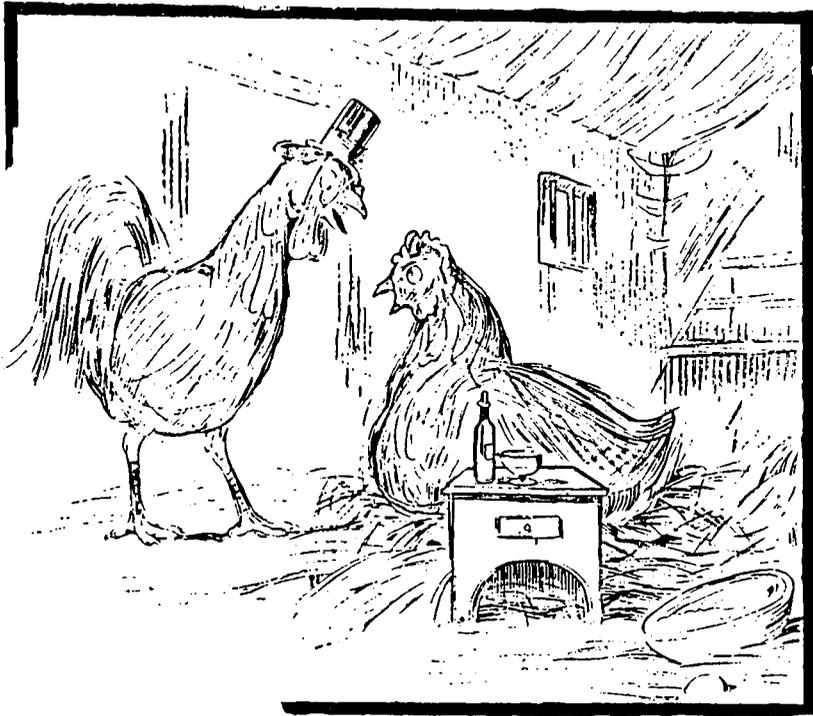
Mlle Clara D'Artigny
Dans le rôle de MARGUERITE.

Représentations tous les soirs.
Matinées : Dimanche, Mardi, Jeudi et Samedi à 2 heures.

ADMISSION :
Soir . . . 10c, 20c et 30c.
Matinée . . . 10c et 20c.

LA PREMIÈRE PHASE
Vous avez déjà eu un duel ?
Oui, presque. . . j'ai déjà reçu des gifles.

CONSULTATION



Mme Lapoule.—Je ne me sens pas très bien, docteur, je crois que je couvo quelque chose.

SINE NOMINE

Le jeune lieutenant marche à la mort certaine.
Il a vu, sans pâlir, pâlir son capitaine,
Quand celui-ci, pondreux et blessé : " Nous fuyons ;
Vous, prenez vingt soldats, retournez en arrière ;
Et faites-vous tuer dans cette fonderie
Pour couvrir le départ des derniers bataillons."

Il va du même pas qu'aux matins de revue,
Quand les Parisiens le suivaient dans la rue ;
Mais sous le képi rouge au mûce galon d'or,
Il contemple d'un oeil plein de graves pensées
Les collines d'azur, à l'horizon dressées,
Qu'à peine verra-t-il quelques heures encor.

Puis, baissant la paupière au-dedans de lui-même,
Avec les yeux de l'âme il revoit ce qu'il aime :
Sa mère en chereux blancs que tuera la douleur ;
Sa sœur, près d'une amie, à genoux dans l'église,
Si jeunes, toutes deux... si chères ! Tout se brise,
C'en est fait, et le père est tranché dans sa fleur.

Vu ! la part sur la terre est toute dépensée.
Porte jeunesse, amour, force, avenir, pensée,
Où le devoir le veut, en pâture au canon.
De rien de consolant la vertu n'est ternie :
Car nul n'assistera ta sanglante agonie,
Et ceux pour qui tu meurs ne sauront pas ton nom.

FREDERIC PLESSIS.

CAUSETTE ENFANTINE

ROULIS ET TANGAGE

Dimanche dernier, je surveillais, silencieusement, mes ruches d'abeilles en pleine activité. Situées au fond de mon jardin, elles tournent le dos à une tonnelle feuillue qui appartient à la propriété de tante Catherine. M'arrivant, pardessus la haie, de la petite chambre verte, j'entendais le dialogue suivant :

—Dis, Jacques, donne m'en une aussi !

—Attends que je vois si j'en ai assez. Ah ! oui, j'ai un autre cahier de papier et ma blague est pleine. Je vais t'en faire une, pareille à celle de Toto : bien grosse.

—Dépêche-toi, hein ! que j'aie le temps de la fumer avant qu'Émérance ne vienne cueillir ses épinards ; elle ira le dire à tante Catherine, et bonsoir la cigarette !

—Là, ça y est. Tenez-vous prêts les deux, je vais vous passer une allumette. . . Bien, maintenant aspirez. . . plus fort. . . ah ! mais, n'avez pas la fumée. . . Bon, Henri laisse éteindre. Es-tu bête ! Viens que je te la rallume. . .

J'avais compris dès la première minute : j'assistais — par l'ouïe — à une leçon de *funerie* ! Ce grand propre-à-rien de Jacques initiait mes deux malheureux petits-neveux à l'inutile et nuisible sport tabagique. . . Je songeai que, au temps où j'étais marin, j'avais, des années durant, donné dans ce travers-là, et que j'avais eu même un certain mal à m'en déshabituer ; que, peut-être, je n'y serais pas arrivé, sans une bonne laryngite qui m'avait bien forcé à jeter pipe et cigare. . . Et la bonne boutade d'Alphonse Karr me revint en mémoire : " Si un marchand écrivait au-dessus de sa boutique : *Ici l'on vend des coups de biton et des coups de pieds*, croyez-vous qu'il se trouverait des gens assez niais pour aller en acheter ! Bien plus niais, pourtant, sont ceux qui donnent de l'argent pour avoir une drogue qui les abrutit et les empoisonne, après

qu'ils ont passé par la plus écœurante des initiations ! " — Ah ? oui, écœurante en effet. C'est le souvenir de l'inglorieux début qui m'empêcha de tourner la clef de la poterne et d'aller méduser le trio conspirateur. . . *conspirateur*, plutôt. Peut-être, pensai-je, l'immanquable roulis compliqué de tangage qui allait se produire suffirait-il à les dégoûter à jamais !

. . . Comme je revenais, le long de ma treille, je vis Toto, d'une pâleur spectrale, appuyé contre un arbre. . . et Henry flageolant sur ses jambes. Jacques avait filé, " à l'anglaise."

—Tiens, mes lascars, vous avez donc essayé un gros temps, en pleine mer ? C'est Toto qui prépare son *Borda* ? . . .

Ils me regardaient hébétés, mourants. J'allai de suite trouver tante Catherine, pour amortir la secousse et commander la tisane urgente. . . Puis, advinrent des choses peu esthétiques : passons de l'eau de Cologne là-dessus. Et quand, enfin, mes deux individus, soulagés, furent étendus mollement — à l'abri de tout roulis et tangage — dans leurs lits, je vins m'asseoir entre les deux couchettes, et je tins à peu près ce langage :

—Voyez-vous, mes petits, si quelqu'un peut parler du tabac en connaissance de cause, c'est bien votre oncle, qui a été un fiéffé fumeur de bouffardez. Oui, quand j'entrai dans la Marine, tout jeune et quelque peu timide, je voulus faire l'homme et je fumai ; si j'ai persisté, c'est sans y trouver aucun plaisir, pendant longtemps, et uniquement par amour-propre bête ; et petit à petit je devins le fumeur invétéré qui dépense jusqu'à vingt sous par jour en moyenne. . . Vingt sous usés en fumée, alors qu'il y a de pauvres gens manquant de pain ! . . . Certains fumeurs dépensent beaucoup plus, ceux qui consomment des cigares de quinze et vingt sous. Tant d'argent pour se faire du mal, s'affaiblir, avoir, comme moi, des troubles de la vue (dès 35 ans, je fus de ce chef obligé de porter lunettes), une altération souvent désastreuse de la mémoire, de toutes les facultés ! Il y a des gens qui ont, ou croient avoir des motifs spéciaux pour user du tabac comme d'un médicament : n'en parlons pas, c'est trop exceptionnel. D'ailleurs, ceux-là, pour la plupart, pâtissent pour n'avoir pas su arranger leur vie pour prendre un exercice suffisant : vous ne risquez pas d'en arriver là, vous qui avez bon pied, bon oeil. . . Et maintenant, les plus excusables de tous, de pauvres gens qui travaillent dans les miasmes, ceux aussi qui ont des logements humides, malsains et se nourrissent mal. . .

Toto soupira, et Henry me pressa bien fort la main.

—Ecoutez, repris-je, je ne veux pas profiter de votre abattement actuel pour vous arracher une promesse : mais. . . vous me feriez un grand plaisir si, après avoir bien réfléchi, vous me donniez votre parole de ne plus jamais fumer. Moi, vieux Mathurin, je trouve très crâne, pour des blancs-becs surtout, de ne pas emboîter le pas derrière le char de la Bêtise humaine ; et je vous verrais du coup grandis de plusieurs centimètres !

ONCLE NAVIER.

???

Le malade.—Je voudrais que vous m'opérez, monsieur le professeur, mais 100 dollars c'est trop pour moi, je ne les ai pas.

Le chirurgien.—Faites-vous opérer par un autre médecin, qui vous fera cela meilleur marché. Est-il indispensable que ce soit moi qui vous opère ?

Le malade.—Mais, monsieur, vous avez la main si sûre. . .

Le chirurgien.—Comment voulez-vous que j'aie la main sûre, alors que je tremble pour mon argent !

UNE BRUTE

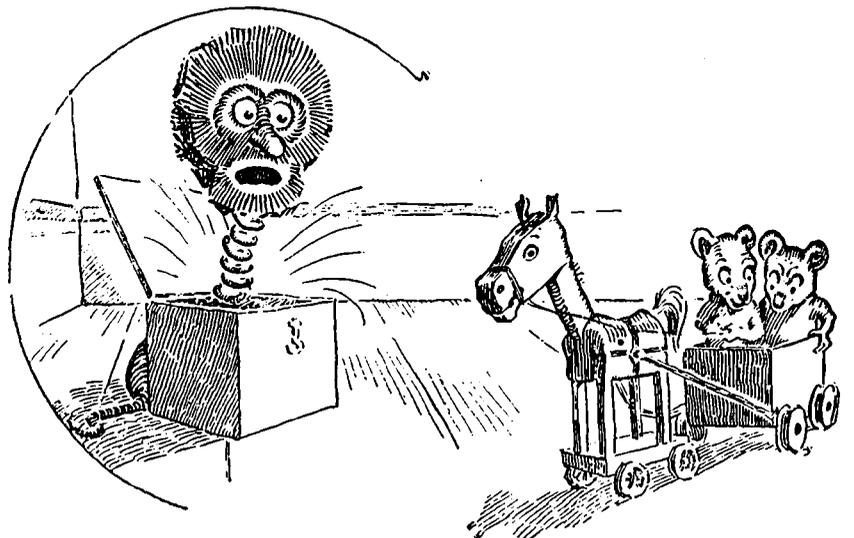
Mme Y.—Ma fille a une forte oreille pour la musique.

Mme Z.—Ce ne serait encore qu'un demi-mal si elle ne s'imaginait pas qu'elle a de la voix.

TERME PROPRE

Le plaideur.—Comment ! toute la propriété a été mangée par les frais ?
L'avocat.—Pardon, pas mangée mais absorbée

CHOSE SURE



—Ne crains rien, chère, mon cheval ne s'emportera pas.

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin
 déclassent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.
J. A. GODIN, Fabricant
 678 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
 TEL. BELL EAST 1114

... DE ...
Montréal à Paris

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)

LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. E. Costin, est précisément celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargnera beaucoup d'ennuis et de dépenses.

Prix : 25 cts

En vente au BUREAU DU "SAMEDI"
 35 rue St-Jacques

PENDANT L'EXPOSITION

M. Protocole (d'une voix triste).— Sire! ce petit tas de cendres est tout ce qui nous reste du célèbre homme blanc que vous pouviez voir il y a quelques jours encore plein de vie et santé...

Le Roi Antropophage.— Je comprend votre tristesse... Si c'était chez moi que ça s'était passé, il y a bien longtemps que j'aurais fait pendre le cuisinier qui a abimé un aussi beau morceau de viande.

Trois Ans... en Canada.

Roman Canadien
 Illustré.

Prix 25 cts réduit à **10 cts.**

EN VENTE AU
 Bureau du "SAMEDI"
 35 RUE ST-JACQUES.

— Est-ce curieux! quand des Anglais sont tués au Transvaal, ça ne me fait pas de peine; quand ils sont tués en Chine, ça me fait beaucoup de chagrin.

 Au restaurant:
 Garçon, vos radis sont bien petits, mais votre beurre n'est pas frais.
 — Il est pourtant de ce matin même.
 (Avec aplomb): C'est du beurre un peu fort pour son âge.



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

POUSSÉ AU PIED DU MUR



Elle. — Ainsi vous pensez que les femmes ne peuvent tenir un secret?
 Lui. — Je le pense.
 Elle. — Avez-vous jamais demandé son âge à quelqu'une d'elles?



La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.
 Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante et acceptée par toutes les assurances.
100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.
 Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Éclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, et à l'huile de charbon.
 L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.



A VENDRE PAR
The Modern Light
 2116 Ste-Catherine,
 MONTREAL.
 Agents demandés

112 RUE VITRE
 Coin St-Laurent

J. S. Dumas
PHOTOGRAPHE
 MONTREAL

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
 Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.
 EN VENTE: Nouvelle collection de beaux volumes illustrés, à 50 cts le volume. *L'Otage*, de René Malzerol.
 PROCHAINEMENT: *L'Aiglon*, le chef-d'œuvre d'Edmond Rostand.
 Commandes remplies à 3 semaines d'avis.

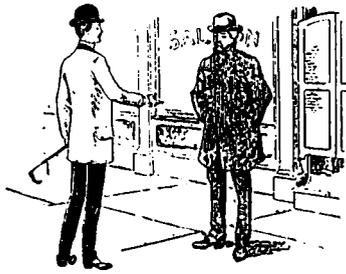
LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Ourling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.



Romeo et Juliette
 LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigaro l'Étiquette HADD & PELLETIER
Extra Bon:
LE 'LIBERTY' La Crème... des Cigares à **10c.**



Pourquoi ne cessez-vous pas de boire ?

Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R., 5 mai 1900.

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.

MONSIEUR, — Ayant suivi le traitement au "Gold Cure et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc. — S....

Pour plus amples informations, s'adresser à

J. B. LALIME,

Gérant de la Dixon Cure Co.

572 Rue Saint-Denis, Montréal.

— OU AU —

Dr MACHAY, Belmont Retreat, QUEBEC.

Toute communication strictement confidentielle.

Un invalide privé d'une jambe demande à un pharmacien un remède pour les vers.

— Des vers ! Vous avez des vers à votre âge ? ricane l'autre gouaillour.

— Mais oui ; dans ma jambe de bois.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Places d'Été

Taux pour Touristes à partir de Montréal :

PORTLAND ET RETOUR \$10.50
OLD ORCHARD ET RETOUR \$11.00

SERVICE de MONTREAL, PORTLAND et OLD ORCHARD

Quitte Montreal..... à 8.00 a. m. et 8.45 p. m.
Arrive à Portland..... à 5.45 p. m. et 6.40 a. m.
Arrive à Old Orchard..... à 6.46 p. m. et 7.38 a. m.
Quitte Old Orchard..... à 7.45 a. m. et 8.00 p. m.
Quitte Portland..... à 8.15 a. m. et 8.30 a. m.
Arrive à Montreal..... à 6.50 p. m. et 7.20 a. m.

* Tous les jours. Tous les autres convois circulent tous les jours, excepté le dimanche.

Service de Convois Amélioré entre MONTREAL & OTTAWA

Dép. de Montréal	17.45 a. m.	Arr. Ottawa	11.30 a. m.
"	11.00 a. m.	"	11.25 p. m.
"	14.10 p. m.	"	17.35 p. m.
"	17.50 p. m.	"	10.15 p. m.
"	8.50 p. m.	"	8.10 p. m.
" d'Ottawa	16.10 a. m.	Montréal	19.50 a. m.
"	10.00 a. m.	"	11.30 a. m.
"	14.20 p. m.	"	16.40 p. m.
"	17.09 p. m.	"	10.10 p. m.
"	8.00 a. m.	"	11.00 a. m.

† Tous les jours excepté le dimanche. ‡ Le dimanche seulement.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

The Ottawa River Navigation Co.

Ligne de Vapeurs pour la Malle Royale

.. MONTREAL ET OTTAWA ..

Excursion à CARILLON

Par le vapeur-palais "SOVEREIGN," \$1 00, tous les jours (dimanche excepté). Prenez le train de 8 h a. m. du Grand Tronc pour Lachine.

DESCENTE DES RAPIDES. — Prenez le train de 5 heures p. m. pour Lachine. Voyage aller et retour, 50 cts.

Un jour Dupuytren, en arrivant à l'Hôtel-Dieu, apprend, par un infirmier, qu'un malade dont il s'occupait avait rendu... trois corbeaux.

Le grand chirurgien, qui ne croyait pas au merveilleux, demande à l'infirmier s'il a assisté à cette opération peu banale...

L'autre répond que non... mais il est sûr du fait, il le tient d'un garçon de salle...

Ce dernier confirme le cas... mais son camarade a un peu exagéré... Le malade n'a rendu que deux corbeaux ; la preuve, c'est que ça lui a été raconté par le lampiste.

Cet employé, interrogé à son tour, est absolument certain de la réalité du corbeau... car pour être exact, il affirme que le malade n'en a rendu qu'un ; il le tient du veilleur de nuit.

Le père de la chirurgie moderne fait comparaître le veilleur qui était auprès du malade quand celui-ci a rendu... quelque chose de noir comme un corbeau.

Son récit, en passant par plusieurs bouches, s'était singulièrement enrichi... et bizarrement déformé.

Et dire que c'est ainsi, bien souvent, que l'on écrit l'histoire !..

* *

La maman de Lily l'interroge sur l'histoire sainte :

— Te souviens-tu pourquoi Dieu chassa Adam et Eve du Paradis ?... N'était-il pas question d'une pomme ?

— Ah ! oui, le bon Dieu les a chassés parce qu'ils ont mangé la pomme avant le dessert.

* *

Une jolie anecdote, dont l'authenticité est affirmée dans les milieux "expositionnels" les mieux informés.

La scène se passe (ou plutôt s'est passée) au palais impérial, à Berlin. Dans le cabinet du souverain un groupe de jeune hommes vient d'être introduit. Guillaume II les examine, paraît satisfait de leur bonne tenue puis, brusquement :

— Vous allez partir pour Paris, leur dit-il. La plupart d'entre vous sont d'anciens sous-officiers. Il faut que vous continuiez à donner le bon exemple, et que votre tenue, pendant six mois, soit irréprochable. Je vous demande de me promettre tous que vous ne vous enivrez jamais, que vous serez polis et disciplinés, et montrerez ce que sont de bons ouvriers allemands...

Tous s'inclinèrent, en signe d'obéissance ; et quelques jours après, ils partaient pour Paris.

Et cette troupe était tout simplement celle des garçons du restaurant allemand, dont les promeneurs de la rue des Nations ont pu en effet apprécier la correction parfaite.

Guillaume II n'est décidément pas un souverain ordinaire !

* *

Un joli mot d'Henri Monnier. Dinant au restaurant, il aperçoit un cheveu sur l'omelette qu'on vient de lui servir. Aussitôt, rappelant le garçon, il lui tend gracieusement le plat en disant :

— Mon ami, j'aime les omelettes chauves.

GAGNEZ

Cette magnifique horloge de mantau de cheminée, en vendant seulement que vingt magnifiques plaques de fantaisie à 15c. chacune. Ecrivez-nous et nous vous enverrons les épingles, lorsque vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons franco par la poste, cette magnifique horloge en bronze doré, 25 x 3 heures, pourvue de mouvements Américains de qualité supérieure, parfaitement garantie. C'est un ornement très attrayant et des plus utiles.

GEM FEN CO., Boite 15 Toronto, Can.

Le Chiffre Effrayant de la Mortalité chez les Enfants EN BAS AGE

Pendant les Chaleurs

Est dû à une alimentation défectueuse. Les enfants élevés à

LA PEPTONINE

résistent facilement aux maladies de l'Été.

On la vend dans les Pharmacies et Epiceries à 25c la Grande Boîte.

Gros : F. COURSOL, 382 Avenue de l'Hotel-de-Ville, Montréal.

Crillon en prenait à son aise avec Henri IV et l'accablait de sollicitations.

— Sire, lui dit-il un jour d'un ton arrogant, trois mots : Argent ou congé !

— Quatre mots, répliqua le roi sur le même ton : Ni l'un, ni l'autre.

* * *

L'occasion n'a qu'un toupet de cheveux ; le derrière de sa tête est chauve

DIMANCHE D'ALLÉGRESSE

M. XXX a rejoint madame à la campagne :

— Mon ami, quand vous n'y êtes pas, ce que je m'ennuie !

— Ah ! Et quand j'y suis ?

— Ce que tu m'embêtes !

* * *

Petit polisson deviendra grand, pourvu que Dieu lui prête vie.

BONNE AUBAINE

DEVENEZ PROPRIETAIRE

Chance sans égale pour celui qui n'est pas doué de la fortune. Secouez le joug accablant du loyer. La succession VIAU a décidé d'aider à bâtir, qui-conque aura acheté un LOT à

VIAUVILLE

Où Trouvez-vous une pareille Chance ? -- A Viauville seulement

CONSIDÉRANT le bas prix des lots—

CONSIDÉRANT l'avantage de pouvoir bâtir avec des avances qui vous seront faites à bas intérêts—

CONSIDÉRANT la longueur du temps qui vous sera alloué pour remettre ce prêt—

CONSIDÉRANT l'augmentation journalière que subissent ces lots dans leur valeur—

CONSIDÉRANT qu'en très peu de temps vous avez un bénéfice à réaliser en vendant—

CONSIDÉRANT mille autres raisons trop longues à donner ici, mais que vous apprécierez vous-mêmes en venant visiter—

Vous vous haterez, car il sera trop tard peut-être dans un mois ; rencontrez-nous sur le terrain ou au bureau en ville, pour recevoir toutes les informations.

Le prix des lots varie de 12 cts à 18 cts le pied, 5 p. c. comptant, balance en 8 années, à 4 p. c. d'intérêt. Venez jouir de l'air frais et entendre de bonne musique qui se donne tous les soirs.

EDOUARD GOHIER

Gérant pour la vente des TERRAINS de la succession VIAU.

BUREAU CENTRAL : Bâtisse New York Life. -Tel. Bell Main 1409.

GOUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

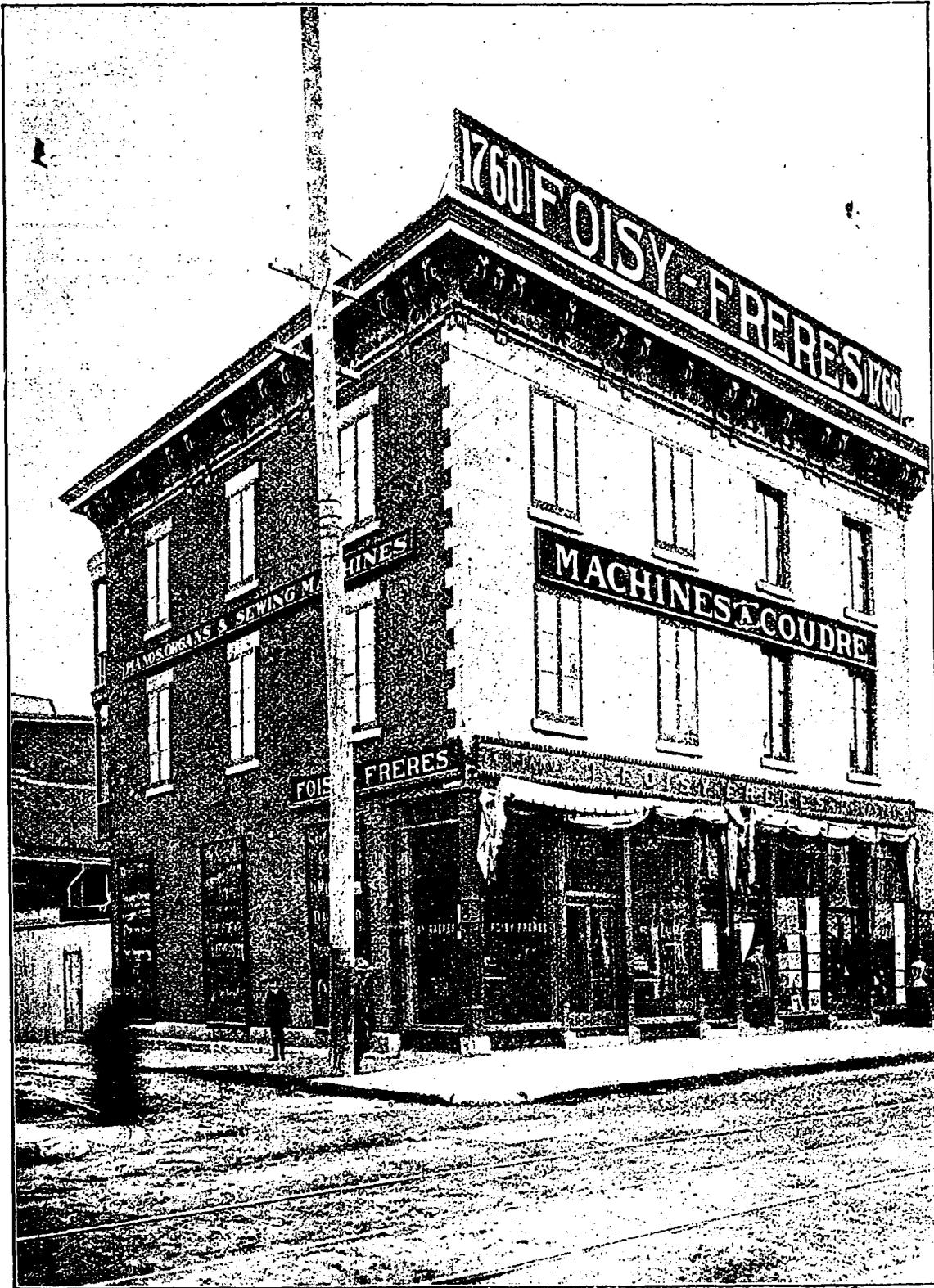
GI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prêt à sortir très facilement.

Pour détails voir page 16.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 246

Photo de M. J. A. Dumas, 112 rue Vitré, coin St-Laurent.



Ont trouvé la solution juste : Mmes E Benoit, L A Boisseau, L Dagenais, H Glenn, H Ledoux, J C Paquin, Provencher, Mmes L M Archambault, P Champagne, M Frigon, M Gibault, C Hudon, A Lenage, A Laporte, D Plante, E St-Amour, A St-Denis, A Vallée, A Walsh, MM G Bariteau, J Bertrand, R A Boisvert, E Boursier, J W Charbonneau, N Chayer, G Crovier, W Daoust, J H Demers, A Dubreuil, R Dufresne, A Dumont, H A Gauthier, U Granger, A Gratton, J T Jetté, H O Labbé, V Laporte, A LeBel, P Leclerc, R Lefebvre, P Lemieux, A Léonard, G Lotarte, L A Olivier, A Ouimet, A Pageau, A Plouf, E Poissant, J Ramalho, A Théoret, J E Tessier, E Trahan, J A Vallières (Montréal, Q), P Manny (Beauharnois, Q), Mlle A Côté (Blc, Q), Mmo H Giroux (Chambly Bassin, Q), E Béliele (Coaticook, Q), L Lafrance (Danville, Q), M Lévesque (DeLorimier, Q), Mmo H Lacas, M P Meale (Joliette, Q), Mlle L Baron (Iberville, Q), T Dallaire (Lachute Mills, Q), A D'Amour (Labelle, Q), Mlle M Armand (L'Épiphanie, Q), Mmo E Roy (Lévis, Q), F D'Haens (Longue-Pointe, Q), M A Paradis (Matane, Q), M L Toussaint (Nicolet, Q), Mlle A Valliquette, M J H Baron (Ottawa, Ont), Mlle Blanche Hurlbut (Pleasantville, Q), Mmes E DeBlois, J W Pelletier, L Robitaille, Mlle B Arel, A Duquet, B Laperrière, A Malone, MM H Dugal, T Hibaudeau, G E Vincent (Québec, Q), Mns E C Cabana, Mlle M L Couture (Shorebrook, Q), J Héroux (Sorel, Q), J N Walker (Ste-Cunégonde, Q), Mlle B Massé (St-Céaire, Q), E A Houle (St-Célestin, Q), Mlle B Cantin (St-Henri de Montréal, Q), Mmo P Bouchard, Mlle W Lapiere, MM C E

(St-Hyacinthe, Q), Mlle I Beaudry (St-Jacques l'Achigan, Q), L A Caron (St-Julie, Q), Mlle C Chouinard, M E Valade (St-Laurent, Q), J P Cantin (St-Malo, Q), Mlle B Vézina (St-Michel de Bellechasse, Q), Mlle E Gosselin (St-Odilon, Q), Mlle D Giguère, E Dugal (St-Roch de Québec, Q), Mlle I Bélanger, M Couturo, D Topping, (St-Romuald, Q), Mmes C Blouin, P-Cloutier, M J Joly (St-Sauveur de Québec, Q), Mlle M L Lacoursière (St-Tite, Q), Mlle R A Guillemette (Trois-Rivières, Q), Mlle D Godin (Ville St-Paul, près Montréal, Q), Mlle J Lalanne (Arabe, Louisiane), Mmo G Chouinard (Augusta, Me), J Leclerc (Berlin Mills, N H), E A Fortin (Biddeford, Me), A Gagnon, D Gossolin, A J Hamel, A Paquin (Fall River, Mass), Mmes L Bourque, H Parent, Mlle A Bérard, G Maigret, MM J B Boutin, H Boutin, A Hamel (Holyoke, Mass), Mmo A Fournier, MM A Perreault, N Provencher, P Laroque (Lowiston, Me), Mlle A Drapreau, A Paquet, MM G Chevalier, G E Coman, J Lambert, J A Rainville, Wilson (Lowell, Mass), Dupuis & Fontaine, A Cloutier (Manchester, N H), Mlle L Boutet (Manville, R D), Mlle L Brodeur (Marlboro, Mass.), J Ouellette (Moosup, Conn), Mlle C Bourgeois, M J N Brunelle (Nashua, N H), J Z Allard dit Longpré, I Riendeau (New Bedford, Mass), Mmo G Wrangler, Mlle V Morés, M A W White (Nouvelle-Orléans, La), Mmo J Popin (Somersworth, N H), Mlle L Mandeville (Spencer, Mass), Mmo D Bernier (Madenville, Conn), Mlle B Vallière (Warran, R D), Mlle E Poissant (Winooki, Vt), Mmo A Chonette, Mlle M Leclerc, (Woonsocket, R I).

LISTE SUPPLEMENTAIRE

Mmes E Chalfoux, A Demers, O Dorval, A Turcotte, Mlle R Brassard, A Chamberland, R Dubois, R H MM I J Bélanger, S Broseau, J Chalfoux, C Cholette, O Cholette, L Dufresne, L Gravel, P O Richard, H Tessier (Montréal, Q), Mmo N Campeau (Buckingham, Q), Mmo V Kloux, M A Côté (Danville, Q), M A Duford (East-Sherbrooke, Q), Mlle R Champigny (Parham, Q), Mlle M Mailoux (Métroloville, Q), Mlle R B Foisy, M T Fortier (Ottawa, Q), Mlle M Paré (Rivière des Prairies, Q), Mlle A Nadeau (Stanford, Q), Mlle C Bériault (Ste-Anne de Bellevue, Q), Mlle O Comeau (St-Blaise, St-Jean, Q), Mlle C Massé (St-Césaire, Q), Mmo J Beaupré, Mlle (St-Hyacinthe, Q), Mlle M Béland (St-Julie de Somerset, Q), M E Poirier (Terrebonne, Q), M E Filiatrault (Vernor, Q), M J B Angers (Adams, Mass), M A Lefebvre (Auburn, Me), M E Roy (Berlin Mills, N H), MM C Rinfret, N Piché (Colton, N Y), M E Dégagné, E Langlois (Fall River, Mass), Mlle L Migneron (Hills, Mass), Mlle B Bourbonnais, P Bourbonnais (Holyoke, Mass), Mmo S R Paré, M H Lemay (Lawrence, Mass), M D Poirier (Lawiston, Me), M A St-Jean (Lowell, Mass), Mlle C Danco-e (Manchester, N H), M J Raymond (Nashua, N H), Mlle S Puyau, P Pellovo, MM A Mary, E Marandet (Nouvelle-Orléans, La), E Donovan (Worcester, Mass).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : M R Lefebvre, 109 St-Christophe (Montréal).

Mme E DeBlois, 50 St-Charles (Québec), Mme G Chouinard (Augusta, Me), Mlle L Mandeville (Spencer, Mass), Mlle M Leclerc (Woonsocket, R I).
Le tirage a été fait devant M R Dufresne, 32 rue St-Hubert.
Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

GRATIS
Nous offrons gratuitement cette bonne montre-plume en métal avec mouvement Américain et à remontoir aux personnes qui vendent seulement deux douzaines de paquets de délicieux parfum de rose, de violette et d'héliotrope à 10 cents le paquet. Envoyez et nous vous expédierons par la poste la montre-plume quand vous l'aurez vendue, envoyez nous l'équivalent de nos deux douzaines, franco par la poste la montre-plume. Home Specialty Co. Boite 1-8, Toronto, Canada.

Calino montre sa nouvelle basse-cour à un ami.
— Je la vois carrée, objecte celui-ci ; vous m'aviez dit pourtant qu'elle était octogone ?
— Elle est octogone tout de même, dit le bon gâteux, puisque j'y fait élever huit paons.

Hamacs
10 p. c. de Réduction d'ici à la fin du mois, quoiqu'ils fussent avant les meilleurs marchés de la ville.
L. J. A. SURVEYER
6 Rue St-Laurent. Quincailler.

— Dis donc, Gugusse, connais-tu la différence qu'il y a entre un huissier et un champignon ?
— ???
— Eh bien ! il n'y en a pas, puisque tous les deux poussent au frais.

KLONDYKE MUSIC HALL
Coin rues Ste-Catherine et Montcalm.
Ls. POIRÉ, prop. D. BLEAU, gérant
Semaine commençant LUNDI 20 Août '00

PROGRAMME

1	OVERTURE.....	Chanteur comique
2	C. DEVELIER.....	Chant et danses
3	H. DEVERLEY.....	Généraliste
4	CARTAL.....	Chanteur comique
5	A. BRIENNE & LUCIE.....	Chanteuses parisiennes
6	RAY STEWART.....	Musicien excentrique
7	LAZELL.....	Chanteuse
8	BEAU.....	Chanteur comique
9	TREU & LAZELL.....	Chanteurs et danseurs
10	LES THORNES.....	Jongleurs extraordinaires
11	"MONSIEUR MON DOMESTIQUE" Comédie en 1 Acte	

Prochains débuts : LES JOURDAN et RITA DE SANTI LANE.
Représentation tous les jours de 2 h. à 6 h. et de 8 h. à minuit. Changement de programme toutes les semaines.

LIQUEURS ET CIGARES DE CHOIX
ADMISSION - - - 5 Cents.
Siège de loge, 25c ; loge entière, \$1.

— Très mouvementé, hier, le flvo o'clock de la baronne ?
— Ah, bast ! contez moi ça !
— Echange de gilles, ma chère, entre Gontran et le beau Robert.
— Mais alors, au lieu d'un flvo o'clock, c'était un flvo aux claques.

GRATIS Aux personnes qui vendent seulement deux douzaines de paquets de délicieux plumes en verre d'un seul montant avec porte-plume de couleur et pointe d'acier. Envoyez et nous vous expédierons par la poste une plume en verre d'un seul montant avec porte-plume de couleur et pointe d'acier quand vous l'aurez vendue, envoyez nous l'équivalent de nos deux douzaines, franco par la poste. Home Specialty Co. Boite 1-8, Toronto, Canada.

Tributs Mortuaires...



Si vous voulez avoir ce qu'il y a de plus nouveau en fait de tributs mortuaires, allez à...

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES,

No 1756 RUE STE-CATHERINE (près St-Denis).



CAMERA GRATIS Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2 1/2 pouces et n'importe que petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en quelques heures. Le tout comprend 1 camera Yale, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de "hypo" 1 cadre à l'imp. luer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "developper", 1 set de directions, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez le gagner facilement en vendant seulement 15 de plumes en verre à 1 lb. chacune. Elles ont au delà de 5 toises de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite L. 8., Toronto.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la PULSANCOT :

L. A. BERNARD,
1882 rue Ste-Catherine, Montreal
Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien Manchester, N. H.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 248



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : LES ENFANTS AU CHAMP.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", Journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 29 août, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

FEMMES ANXIEUSES

Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre

LIVRE GRATIS

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse.

The Dr. Wilson Med'cal Co., Box 1171, Montreal.

GRATIS Aux personnes qui veulent douze paquets contenant chacun 18 plumes en acier de qualité supérieure à 10c. le paquet. Ecrivez-nous et nous vous enverrons ces plumes par la poste, lorsque vous le serez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons franco par la poste cette superbe épingle à cravate de 11 centins par pièce et un gramme d'une magnifique turquoise. TOLEDO PEN CO., Boite L. 8., Toronto, Can.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'amaigrissement des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente.

Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et à fin de le trouver, nous vous enverrons

GRATIS

Une boîte de Remèdes, valant \$1.00

Envoyez-nous votre nom et adresse, nous vous enverrons par la poste ce remède, lorsque vous le serez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons franco par la poste cette superbe épingle à cravate de 11 centins par pièce et un gramme d'une magnifique turquoise. TOLEDO PEN CO., Boite L. 8., Toronto, Can.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'amaigrissement des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

UN BON PRÉTENTE

—Oh ! regarde Arthur, cette belle parure, j'en suis amoureuse !

—Alors, allons-nous en vite ; je sens que je deviens jaloux.

* *

A nous seuls vulgaires il est permis de parler de nous, parce que personne n'en parlerait.

Polte A. 947, Montreal.

Institut d'Optique

... AMERICAIN ...

1856 Rue Sainte-Catherine, Montreal
(Coin rue Cadieux, 2e Etage à l'est.)

Seule maison à Montréal dans la FABRICATION de VERRES "Cristal de Roches, Diamants combinés", et de toutes couleurs, pour Lunettes et Lorgnons, etc., taillés et ajustés à ordre et sur commande exclusivement, selon la FORCE de la VUE, guérissant les maladies d'Yeux, les inflammations de toutes SORTES, donnant l'ENERGIE et la VIGUEUR aux NERFS OPTIQUES et rendant la VUE FORTE pour bien VOIR de LOIN comme de PRES.

AVIS.—Tous nos merveilleux VERRES Optiques, Ophthalmiques, etc., sont importés des plus célèbres manufactures des Etats-Unis et d'Europe, et confectionnés à l'Institut par nos OPTICIENS SPECIALISTES pour la GUERISON D'YEUX.

Consultations et Examen de la Vue GRATIS.

2dames recevront dans les salons privés les malades.

Toutes PRESCRIPTIONS D'OPTICULISTES seront SOIGNEUSEMENT romplies.

Ouvert de 8 heures a.m. à 8 heures p.m. Le dimanche de 1 hre p.m. à 4 heures p.m.

NOTICE.— Nous sollicitons les CAS difficiles, désespérés et déjà abandonnés des Médecins de venir nous voir et d'essayer nos CELEBRES VERRES d'Optiques, etc.

EN GARDE.— Si vous tenez à vos yeux, n'achetez jamais vos Lunettes ou Lorgnons des Pedlers, car les hôpitaux sont remplis de leurs victimes.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 25 AOUT 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ÉCOSSE

(Suite)

LXV. — VOICI UN FIDÈLE !

Après le départ de Somerset, quand la lourde porte ferrée se fut refermée derrière le dernier rang de ses escaliers, un moment de lugubre silence pesa sur la foule des officiers de tous grades et de tous rangs, sur les agents de toutes catégories accourus devant la porte au donjon afin de quêter un regard du terrible et sombre courtilsan.

Un vent de menace venait de passer sur la citadelle, et ils en étaient tout impressionnés encore.

Puis un murmure confus, un houhala de voix s'éleva des groupes. Chacun ressentait le besoin d'un dérivatif, d'une détente.

Le tourmenteur venait de descendre avec le sinistre assortiment de ses instruments d'horreur.

Après lui les geôliers qui, empressés à dévancer l'ordre du maître, lui avaient prêté leur assistance.

On les entourait, provoquant leurs récits, se demandant quelle accusation particulièrement grave pesait sur le prisonnier un instant auparavant soumis à la question pour justifier la contraction effroyable remarqué sur les traits du premier ministre.

Quelques-uns voyant même dans son farouche et menaçant silence l'appréhension d'une disgrâce, se préparaient à orienter leurs hommages vers le puissant du lendemain.

Le gouverneur s'était retiré directement dans ses appartements.

Un désir de réaction, de changement, d'aération se manifesta parmi ces hommes de geôle et d'ombre éternelle.

Tous ceux que leur service ne retenait pas obligatoirement se dirigèrent vers les guichets de sortie, malgré les murmures du gardien de la porte intérieure dont nous avons observé la sévérité, lors du départ d'Henri de Mercourt en compagnie de Chooner, le vieux geôlier des souterrains.

Les officiers passèrent d'abord sans qu'il osât s'en plaindre, puis des sergents, de bas employés dont il scrutait maintenant les traits avec une vigilance hostile.

Les nouveaux venus, arrivés au dehors, après avoir humé l'air plus vif et plus sain, se répandaient dans diverses directions, se rendant inmanquablement dans les tavernes voisines.

Henri de Mercourt était sorti de l'ombre dès leur apparition.

—Allons, il le faut, murmura-t-il. Il faut blasphémer, mentir à ma haine.

Et se dressant brusquement, agitant son bonnet il cria :

—Vive le lord-chief de justice ! Hurrah pour le lord-chief !

Les officiers s'étaient tournés vers lui :

—Voici un fidèle, dirent-ils.

Dans la bouche de certains cette phrase fut quelque peu ironique.

Un valet des cuisines de la citadelle, qui était sorti aussi et qui passait à côté du gentilhomme, se mit à rire.

—Tu aurais une moins belle voix, l'ami, si tu étais à la place de certain de nos pensionnaires que Son Honneur vient de faire travailler de la belle façon.

Henri de Mercourt jugea nécessaire d'exagérer son rôle.

—Ce doit être un ennemi de la reine, quelque conspirateur écossais ; Son Honneur n'aura jamais été trop inaplacable.

—En effet, observa l'autre, une canaille d'étranger, un de ces Français de malheur qu'on n'a pas su mater autrefois.

Henri de Mercourt frémit.

—Un Français ? ...

—Oui, l'homme qui a été arrêté derrière l'auberge de Norberg Robby avec une cuisse brisée. On lui a chaussé l'autre si étroitement que la chair a giclé entre les vis du brodequin. Et, dame, comme il avait joué de la lame assez proprement, paraît-il, contre messieurs les sbires, on lui a mis certain bracelet autrement fait que celui des dames.

Et avec un gros rire.

—Il tiendra son couteau de la main gauche, désormais... s'il se trouve jamais en état d'en posséder un à l'avenir.

L'émotion coupait la voix de son interlocuteur.

—Eh bien ! ça t'enlève le souffle, on dirait, reprit le valet de service.

Henri de Mercourt planta ses ongles dans la paume de ses mains, afin de dominer le trouble atroce qui l'avait saisi.

—Je pense que... ça doit t'avoir joliment amusé tout ça, trouva-t-il la force de répondre.

—Oh ! je n'ai pas eu cette chance, malheureusement, riposta l'autre avec un regret véritable ; nous sommes trop peu de chose pour qu'on nous admette à ces cérémonies. Mais comme les gradés s'étaient réunis pour saluer Son Honneur, je me suis approché et j'ai entendu le bourreau raconter la petite séance.

C'était donc bien vrai ; aucun doute ne pouvait subsister après ce que cet individu venait de dire !

—Oh ! le lâche ! pensa le gentilhomme. Torturer avec cette férocité un blessé ! Mon pauvre Martial !

Et pourquoi cette horrible persécution ?

Quel secret imaginaire Somerset espérait-il donc entendre révéler par Martial ? ...

—Cet infâme duc a-t-il donc pu supposer qu'il obtiendrait de mon infortuné compagnon des indications lui permettant de s'emparer de moi ?

—N'ayant d'intelligence que pour faire le mal, il n'a pas même songé que, mon compagnon pris, j'avais dû changer entièrement mes batteries.

Mais plaindre Martial, était-ce là tout ?

Henri de Mercourt ne devait-il pas, par-dessus toute chose, songer à l'arracher aux geôles de ces brutes féroces qui ne reculaient pas devant l'horreur des pires supplices, appliqués surtout à un infortuné dans l'état où se trouvait l'écuier breton !

Le châtelain de Kervien, le chevalier breton, en attirant l'attention sur lui, n'avait eu d'autre motif que d'entrer en rapport avec quelqu'un de ceux qui sortaient de la prison.

Il y était arrivé ; dominant la douleur, la révolte de tout son être il devait en profiter.

Il affecta de rire lui aussi.

Un rire derrière lequel grinçait une indignation vengeresse.

—Avec ces jolis procédés, le Français a dû en raconter de belles, dit-il. Rien de tel pour rendre bavards les plus discrets et les plus muets.

Le valet d'office haussa les épaules :

—Il y en a qui sont plus durs qu'on ne croit. Le gremlin s'est mordu la langue, dit-on, plutôt que de répondre, il a craché son sang au visage de lord-chief.

Un frisson d'admiration passa dans les veines du gentilhomme.

—Mais il a payé ça, reprit le valet. Outrager ainsi le lord-chief lui-même ! On a eu recours aux outils d'angoisse. Seulement il n'y a pas résisté.

—Il est mort ! exhala d'une voix étranglée Henri de Mercourt.

—Non, il s'est évanoui. Mais il ne vaut guère mieux, quoi qu'on veuille le guérir afin de recommencer un autre jour.

Un flot de pensées douloureuses, de pensées de haine, d'impossibles représailles tourbillonnait sous le crâne du gentilhomme breton.

Il oubliait le lieu où il était, il oubliait qu'il n'était point seul, qu'il risquait facilement de devenir suspect à l'homme que le calme de la nuit l'avait incité à aborder.

—On dirait que ça t'impressionne, l'ami ? fit observer le valet.

Celui auquel il s'adressait eut un rire violent.

—Moi, fit-il, je ne regrette au contraire rien tant que de n'avoir pas été à côté de lord Somerset durant cette séance ; je voudrais être un de ses serviteurs.

—Pourquoi donc ? fit l'aide de cuisine un peu surpris de rencontrer un homme dont le zèle admiratif dépassait celui même des gens de prison.

Le Français plongea son regard dans le sien.

Une sorte de rugissement sortit de sa poitrine.

—Pour lui planter mon poignard dans le cœur !

Et il s'éloigna brusquement laissant, cloué sur le sol, par la stupeur, son interlocuteur qui regarda un moment sa forme vague se perdre dans la nuit.

—Cet homme est fou furieux à moins que ce ne soit un complice de l'individu torturé, murmura-t-il.

Et réfléchissant :

—Oui, ce doit être cela. C'est un conspirateur français ! J'ai trouvé son accent singulier.

Il pensa à se lancer à sa poursuite.

Mais il réfléchit que l'inconnu devait être armé.

Puis les conspirateurs sont des gens déterminés et le valet n'était rien moins que brave.

Il chercha alors un sbire du regard.

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

Mais, seule, la sentinelle arpentait le terrain devant le pont-levis de la Tour de Londres.

Henri de Mercourt lui-même venait de disparaître à l'angle d'une rue éloignée.

Et ne songeant pas d'abord à le soupçonner, le valet de prison n'avait même pas discerné ses traits.

LXVI. — SANS ABRU

Le chef des sbires, excité par les menaces de Somerset, s'était remis en campagne.

Le favori de la reine lui avait promis de lui faire prendre la place de Mercourt dans un des cachots de la Tour de Londres, s'il ne parvenait pas à capturer ce dernier.

Cet avis était certes de nature à exaspérer son zèle plus encore que la prime de capture qui lui serait allouée en cas de succès.

Aussi à peine le lord-chief de justice eût-il quitté la forteresse qu'il lançait ses plus fins limiers.

Quelques-uns de ceux-ci passèrent même à côté du gentilhomme, tandis qu'il causait avec le valet d'office de la Tour.

Mais comment supposer qu'il reviendrait avec une telle hardiesse sur le lieu de ses exploits où, par deux fois, il avait été sur le point d'être capturé.

Debout devant le premier guichet, leur chef attendait les rapports que ses agents devaient lui adresser de demi-heure en demi-heure dès leur entrée en chasse.

Quelqu'un de ces rapports lui fournirait peut-être des indications sur le fugitif.

Il pourrait alors établir un plan d'opérations, et se lancer lui-même dans l'action.

Tandis qu'il mâchait, inquiet, impatient, le bout de sa moustache, le valet d'office se hâtait de raconter ce qui s'était passé.

Apercevant le policier, il alla obséquieusement à lui, le mit au courant.

Un cri de rage échappa à celui-ci.

Le français avait eu l'audace de venir le narguer à quelques pas à peine de là.

Il était à portée de sa main ; il n'aurait eu qu'à étendre le bras, et il ne l'avait pas su !

— Oh ! je lui mettrai les griffes au collet ! gronda-t-il.

Et au valet :

— Dépeins-le-moi. Ses traits ? Il est venu s'offrir de lui-même. C'est le diable ! Ah ! il n'ira plus bien loin !

Le bas employé dut avouer que, ne croyant pas avoir affaire à un ennemi, à un rebelle, il n'avait pas songé à l'examiner.

— Il faisait trop noir, dit-il. Puis un homme qui venait d'acclamer Son Honneur, qui aurait jamais supposé cela ?

— Dis-tu vrai, au moins ! grinça le policier. Ne me trompes-tu point ? Si tu es d'accord avec lui, prends garde ; il y a plus d'un réduit dans la tour pour les mauvais serviteurs.

— Oh ! oh ! se dit le valet à qui ces paroles remirent en mémoire celles encore plus significatives adressées par Somerset au personnage. Nenseriez-vous détourner sur les autres certains propos que Son Honneur a prononcés pour vous ? N'oubliez pas que je dépends du Gouvernement à qui j'irai raconter, si telle chose vous plaît, l'accueil que l'on fait aux bons et fidèles sujets de Sa Majesté.

Et il franchit le guichet en maugréant contre les gens qui font retomber leur mauvaise humeur sur autrui, au lieu de remplir honnêtement leur office.

Mais le bruit de la réapparition de l'insaisissable conspirateur se répandit rapidement dans l'intérieur de la citadelle.

Le chef des sbires à qui la déposition du valet d'office avait remis plus que jamais en mémoire les menaces du duc de Somerset, envoya un exprès porter en toute hâte la nouvelle au lord-chief.

Il tenait au moins à faire montre de zèle, afin d'amadouer son terrible maître.

En même temps, il annonçait, à l'indigne successeur de lord Mercy, qu'il espérait mettre rapidement la main sur le " criminel ".

Il était parti en même temps avec tout ce qu'il y avait de monde sous la main, dans la direction qu'il lui avait été indiquée.

Mais celui qu'il cherchait devait être loin déjà.

Henri de Mercourt avait regagné le bord de la Tamise.

Le froid miroir de la rivière, le bruit plaintif de l'eau se brisant sur les pierres ou contre les épaves de la rive, la triste solitude de ces lieux, à cette heure de nuit, s'alliaient à l'affliction qui emplissait son être.

Là, s'était-il dit, il serait mieux pour penser, et pour souffrir.

Une ancre gisait à deux pas du flot ; il s'y assit, regardant, d'un œil morne, l'eau grisâtre et fuyante.

Derrière lui était une barque à demi renversée.

Les paroles du bas employé de la prison résonnaient encore à son oreille.

Le gentilhomme connaissait le cachot donné à Martial, il lui semblait assister à l'horrible scène qu'on lui avait dépeinte.

Il s'en voulait à cette heure de n'avoir pas suivi sa première impulsion, lorsqu'il avait quitté les côtes de la Bretagne sans vouloir amener son écuyer.

— Je n'aurais exposé que moi, murmurait-il, tandis qu'un infortuné expie à cette heure la témérité hasardeuse de mon entreprise ! Sa pensée se reporta alors vers le manoir de Kervien.

Il revit Jean Dacier, son vieil et fidèle intendant, qui oubliait les fatigues de l'âge pour se dévouer à ses intérêts.

— Malheureux vieillard, pensa-t-il, qui aurait lieu de jouir de la légitime joie de voir des petite-enfants, les fils de son fils, jouer sur ses genoux, n'aura peut-être pas même la consolation de pouvoir aller pleurer sur la tombe de ce fils.

Le gentilhomme se tourna du côté où s'élevait le palais du chef de la justice.

Et tendant le poing :

— Car cet homme de sang et d'infamie ne lâche pas ceux sur qui a une fois posé son gantelet de fer. Il lui faut des cadavres. Quant à arracher le prisonnier sur qui il se venge, comment l'espérer maintenant ? Comment, en dépit des gardes, des remparts impénétrables et des portes closes, tirer de son cachot, un homme estropié, un homme dont les bracelets d'airain ont broyé le bras. Oh ! me livrer à ce bandit titré et lui dire : lâchez votre victime et prenez ma vie ! Oui, cesser de savoir que d'autres souffrent et cesser de souffrir !

Il secoua lentement la tête.

— Somerset rendre une de ses victimes ? Lâcher l'homme qui lui a craché son mépris au visage ! Autant demander au tigre affamé de renoncer au carnage.

Il sembla à ce moment au gentilhomme qu'il entendait un bruit de pas.

Il prêta l'oreille.

On eût dit la marche étouffée de plusieurs personnes.

Henri de Mercourt fixa avec inquiétude le point d'où semblait provenir ce bruit.

Un grill-room de bas étage, sorte d'auberge à matelots, se trouvait dans les soubassements d'une maison à la façade délabrée.

Il entendit frapper à la porte qui s'ouvrit après quelques pourparlers, vu l'heure tardive.

La lumière venue de dedans éclaira alors vivement trois hommes dont le costume n'était guère celui des clients de la maison.

Le Français étouffa une exclamation de surprise ; dans l'un d'eux, il venait d'apercevoir l'agent aux jambes de chien basset qui, en compagnie de son collègue au corps de squelette, avait tenté de s'emparer de lui.

Les trois hommes entrèrent et la porte se referma.

— Tiens tiens, pensa Henri de Mercourt, je crois que voici une figure de connaissance. Il s'agit de jouer serré !

Un instant s'écoula, puis les trois hommes reparurent.

Ils longeaient les maisons basses et espacées, lorsque l'un d'eux, brusquement, fit un crochet et vint inspecter le bord du fleuve où se trouvaient des amas de matériaux, quelques piles de marchandises non emmagasinées.

Le gentilhomme breton se courba doucement, s'aplatit dans l'ombre de l'embarcation, rampant sur le ventre.

Un mètre à peine de chemin à parcourir et cependant une distance énorme dans cette circonstance.

Il entendit derrière lui s'approcher les pas de l'individu qui suivait le bord du quai.

C'était l'agent aux jambes torses, au corps énorme : il saisit le bordage de la barque de sa main crochue, afin de la retourner.

Mais l'embarcation était lourde et assujettie par des madriers, elle résista. Il se courba alors pour regarder dessous.

Le gentilhomme breton, plaqué dans l'endroit le plus sombre, ne bougea pas, retenant son haleine. Il était demeuré invisible.

Le mouchard passa !

Le battement de ses semelles sur la terre s'éloigna graduellement. Celui qu'il n'avait pu apercevoir se glissa alors hors de son abri.

— Je crois que voilà mes gaillards en opération, murmura-t-il.

Et il tâcha de découvrir leurs silhouettes dans l'obscurité.

Il les entendit bientôt heurter encore à une porte.

Après quelque délai, l'huis s'ouvrit, tandis qu'une clarté rouge éclairait vivement la grève, venant se refléter sur la nappe morne de l'eau.

— C'est chez Gill, la taverne où j'ai mangé aujourd'hui, observa le Français. Ils seraient donc déjà sur mes traces ?

Un instant après, les hommes ressortaient de cette auberge, ainsi qu'ils l'avaient fait de la précédente, et continuaient leurs perquisitions.

— Je crois réellement que cette nuit le meilleur abri est pour moi celui qui vient de me sauver déjà une fois, dit Henri de Mercourt.

Il ne pouvait en effet guère conserver de doute sur les visites de ces individus dans toutes les auberges du quai.

Le valet d'office, auquel, dans son indignation et sa douleur, il avait laissé deviner trop facilement qui il était, avait certainement indiqué aux argousins la direction qu'il avait prise.

Et ceux-ci, ayant conclu qu'il devait se cacher dans un des logis pour étrangers qui pullulaient dans cette partie du quai, les visitaient un à un, regardant, interrogeant, fouillant.

Il écouta encore un moment : les argousins ne revenaient pas, ils continuaient leurs investigations.

—Allons, dit le gentilhomme, c'est la destinée de ceux qui luttent comme je le fais. J'ai dormi hier à l'ombre des tombeaux, sous l'égide des âmes des trépassés ; aujourd'hui une barque qui sauve l'homme des tempêtes va me servir d'abri.

De nouveau, il s'étendit à l'endroit même où il s'était caché, afin d'échapper aux investigations de l'agent secret.

Et, confiant parce qu'il était résigné, il ferma les yeux, attendant le sommeil. Mais trop d'émotions l'agitaient, il fut lent à venir.

Son esprit revit encore de Kervien où s'était passée sa première et insouciant enfance, troublée seulement de loin en loin par l'ardente envie de courir les mers.

Il s'y retrouvera avec Martial son brave et stoïque écuyer, qui gisait à cette heure sur le grabat d'une prison, le corps martyrisé, près d'expirer peut-être. Il y revit la figure honnête et grave de Jean Dacier. Et à côté, un visage jeune et déjà mélancolique, celui de Julien, l'ancien mousse, le souffre-douleur du *Porward*, sur lequel veillait l'affection d'un colosse, celle de Joë le matelot, évadé avec eux du bateau pirate.

Où étaient maintenant Julien et Joë ? Avaient-ils abordé cette terre d'Écosse, que le jeune homme voulait tant revoir, et dans quels hasards, lui aussi, avait-il été emporté par les destins changeants ?

Pareil à un timide oiseau dont plane l'aile blanche, un autre souvenir avait voltigé au-dessus de tous ceux qu'il venait d'évoquer.

C'était celui d'Ellen, d'Ellen dont le père expirait sous la pierre d'un tombeau fermés avant l'heure, d'Ellen, dont la présence au château perdu dans la lande bretonne, avait laissé sur sa vie un rayonnement, que rien, ni le temps, ni les orages, n'avait pu affaiblir. Ellen vivante ou morte, il ne savait, et dont, pour la deuxième fois, il venait chercher le sourire radieux ou le noir sépulchre.

Etendu dans la nuit, il croyait voir son image vaporeuse et fluite inclinée vers lui, ainsi qu'une figure d'apparition ou de rêve.

Et le sommeil doucement prit et barça son âme, tandis que ses lèvres, inconsciemment, murmuraient le nom aimé, le nom ailé d'Ellen !

LXVII. — AUX PRISES

Les premières clartés du jour naissant avaient réveillé l'ennemi de Somerset.

Henri de Mercourt s'assura que nul n'était visible aux environs et se hâta de quitter son abri précaire.

—Où me cacherais-je ce soir ? se demanda-t-il.

Et, devenu fataliste :

—Dieu y pourvoira.

Mais il lui fallait se dérober durant le jour aux poursuites des agents de Somerset qui allaient circuler autour de lui et le coudoieraient peut-être.

Il se rappelait l'affirmation de Norberg Robby, faisant allusion à un signe auquel on le reconnaîtrait infailliblement.

Il ignorait ce qu'avait voulu désigner ainsi l'infâme exploiteur, et il était exposé à chaque instant à sentir une main se poser sur son épaule, tandis que le coup de sifflet de l'individu qui l'aurait reconnu ferait se ruer sur lui la meute des autres argousins.

—Quel est mon but ? se dit-il. Pour le moment accomplir une œuvre de justice, frapper à mort Somerset.

« Cet homme abattu, qui sait, peut-être, c'est Martial sortant de prison, c'est lord Mercy rendu à la liberté sinon aux honneurs, et Ellen retrouvée, ou tout au moins, la vérité de sa destinée bientôt révélée.

Et pareil au pilote qui fixe, au timonier, le but sur lequel il doit gouverner :

—Atteindre Somerset ; rien doit à cette heure me faire dévier de là. Pour y arriver, guetter dans Londres, la nuit ; et le jour errer dans la campagne où l'on songera moins à venir me chercher, ainsi que je l'ai du reste déjà fait.

Il eut rapidement mis son projet à exécution.

Le large horizon des champs rempli son âme de pensées fortes et généreuses, et il se sentit vaillamment armé pour sa lutte si téméraire.

Mais bientôt il s'aperçut d'une curiosité malveillante à son égard.

Sa tête et sa figure rase avec son vêtement d'ouvrier de la ville excitaient l'attention toujours suspicieuse des paysans.

Ils se demandaient s'ils n'avaient pas affaire à quelque malfaiteur, affilié peut-être à une des bandes qui battaient la campagne à quelques lieues de Londres.

On pensait déjà à le dénoncer aux gens de justice.

Henri de Mercourt dut réintégrer la ville.

Pendant plusieurs jours, il continua sa vie hasardeuse, fréquentant durant la journée les quais de Londres, mêlé aux porteurs de fardeaux et aux débardeurs dont il partageait les durs labeurs.

Un frisson passait sous sa peau chaque fois qu'un inconnu le dévisageait.

La nuit, selon la résolution qu'il avait prise déjà, aucun toit n'abritait son sommeil.

L'arche d'un pont, une mesure en ruine, un chantier de bois devenait sa demeure ; il s'y blottissait après avoir, durant de longues heures, guetté son ennemi.

Mais Somerset sachant le Français encore libre, encore à craindre, malgré les efforts désespérés de ses policiers, ne sortait jamais sans une escorte.

Et les bourgeois commençaient à ricaner.

—Voyez donc le lord-chief de justice, disaient-ils. Il ne marche qu'escorté comme un roi, ou comme un criminel.

—L'heure ne viendra donc pas ? grondait Henri de Mercourt.

Un autre homme que Somerset sentait également l'épouvante le tenailler.

C'était Norberg Robby, l'aubergiste à l'enseigne de la Rose la Rose sanglante.

La redoutable menace lancée par la voix de celui qu'il avait vendu pour quelques écus d'or retentissait sans cesse à son oreille.

De plus il avait appris le retour de l'insaisissable conspirateur auprès de la Tour de Londres.

Le faux Lionel ne craignait donc pas de s'aventurer dans ces parages ?

Et Norberg Robby s'attendait à chaque instant à le voir paraître devant lui, le poignard levé pour le punir de sa trahison.

Il blémait chaque fois qu'il voyait s'ouvrir la porte de sa taverne. Aussi avait-il engagé un aide, un espèce de brute féroce, non pas pour le seconder dans travail, mais afin de le défendre.

Chaque jour il s'informait, auprès des géôliers qui venaient boire chez lui, si l'on avait enfin mis la main sur son ancien pensionnaire.

Le faux Lionel demeurait introuvable.

Et l'angoisse de Norberg Robby ne faisait que s'accroître.

—Il rôde par là attendant son heure, — disait-il sur un ton dolent, — et il va paraître au moment où on s'y attendra le moins.

Dans sa pensée ce serait devant lui qu'il se montrerait, prêt à frapper.

La lividité de l'aubergiste prenait des teintes verdâtres, et il ne mangeait ni ne dormait plus.

—Ils ne le trouveront donc pas !... — se disait-il aussi.

Cependant le duc de Somerset avait promis une forte récompense à celui qui le dénoncerait ou qui réussirait à s'en emparer.

La continuité de sa terreur finit par causer, au frère de l'aubergiste du *Gué de la Mort*, une telle exaspération qu'il se demanda s'il ne se joindrait pas aux sbires.

Il ne courait pas plus de péril que d'attendre là le coup de poignard de Lionel.

La peur, la lâche peur qui, la nuit venue, mettait de la sueur à ses tempes, le retenait cependant encore.

Mais la prime offerte par Somerset !... le prix du sang !...

Il avait déjà touché cet infâme salaire.

L'instinct du lucre l'emporta enfin.

Mieux que les sbires, il reconnaîtrait son ancien client, si bien qu'il fut déguisé.

Il alla trouver le chef des argousins et lui proposa ses services.

Ce dernier lui serra la main : ils étaient faits pour s'entendre.

Une paire de pistolets cachés sous ses vêtements, déguisé, méconnaissable, le cabaretier de la Rose se mit en campagne.

Pour plus de sûreté il n'allait point seul, ayant demandé à ce qu'un estafier à qui le Français n'avait pas encore eu affaire lui fût adjoind.

—C'est le métier de cet homme d'arrêter les criminels, — s'était-il dit. — C'est lui qui s'emparera du Français. La prime sera toute entière pour moi et ce conspirateur ne pourra m'assassiner.

Du temps où le pseudo-Lionel habitait chez lui, il avait remarqué ses mains fines.

—Voyant que son déguisement de marin est éventé, il a dû revêtir les habits de son rang, — se dit-il.

Et il se mit à explorer des endroits fréquentés par les gentilshommes, se coulant entre eux, louches et rampant, son œil faux fouillant leurs traits.

Quant à descendre dans les bas-fonds, à y redescendre plutôt, il

ne l'osait pas, une terreur instinctive le saisissait à la pensée des bouges, des tavernes enfumées dans le coin d'une desquelles le couteau du faux Lionel le clouerait peut-être au mur.

Il le fallut cependant.

Déguisé en juif loqueteux, il alla par les quartiers de gens du peuple, prétextant la vente d'objets de rebut pour s'introduire partout, inspecter les lieux et les gens.

Il arriva ainsi sur les quais, profitant de son misérable costume pour se faufiler auprès des groupes, regardant à la dérobée ceux qui les composaient.

Des porte-faix faisaient la chaîne, se passant l'un à l'autre des ballots de drap.

—Eh ! le Tondu ! dit un de ces hommes, tu vas trop vite ; je suis tout en sueur.

—Bah ! tu te reposeras plus tôt.

Norberg Robby eut un haut-le-corps.

Il lui avait semblé reconnaître cette voix.

Et se repliant sous sa défroque, afin de déguiser sa taille, les yeux clignotants, il s'approcha en feignant d'offrir ses marchandises.

—Holà ! au large le juif ! cria le premier porte faix.

—Laisse donc, répondit le Tondu. Il faut bien que tout le monde vive.

Un grognement fut la réponse de son compagnon.

Mais un éclair venait de briller rapide, étouffé sous les paupières de l'espion. Cette fois il n'y avait plus de doute !

C'était bien la voix du Français.

—Serait-ce possible ? murmura Norberg Robby. Oui !... pour n'être pas reconnu, il s'est fait couper les cheveux et la barbe. Oh ! je le reconnais bien malgré cela.

Il s'assura, d'un coup d'œil, que l'autre argousin était toujours auprès de lui, tremblant malgré tout de se trouver en face de l'homme qui avait prononcé sa condamnation.

—Il faut pourtant que je voie s'il a, sous l'oreille, la petite cicatrice que j'avais remarquée.

Et, d'autant plus obséquieux que sa terreur augmentait, il s'approcha d'Henri de Mercourt, un sourire mielleux sur les lèvres.

Le gentilhomme français, jugeant que son oisiveté aurait risqué d'attirer l'attention, avait cru nécessaire à sa sécurité de se livrer de nouveau à un travail manuel, puisqu'il portait un costume de travailleur.

Un autre mobile avait raffermi chez lui cette résolution.

Le peuple, le vrai peuple, celui qui souffre et qui peine commençait à être las de la tyrannie de Somerset.

Plus de justice, plus d'équité ! L'oppression de tout ce qui était faible et humble !

Les malheureux et rudes hommes qui travaillaient à préparer, à établir la suprématie commerciale de Londres murmuraient déjà sourdement.

Henri de Mercourt avait pensé pouvoir utiliser peut-être ces fermentations de révolte.

Il étudiait le caractère de ces braves gens.

Certains étaient des caractères résolus ; de peu de paroles, mais d'action.

Il préméditait d'en associer quelques-uns à l'œuvre qu'il poursuivait.

Réunis, ayant fait le sacrifice de leur vie, ils attaqueraient l'escorte de Somerset.

Et si, selon son espérance folle, ils parvenaient à s'emparer de lui, ils le jugeraient, ils se constitueraient en tribunal mystérieux dans la planitude de leur conscience.

Et après avoir été juges, ils deviendraient bourreaux au besoin, c'est-à-dire, en ce cas, justiciers aux sens élevé et terrible du mot.

Les victimes, innombrables, du cupide, méprisable et féroce favori seraient libérées, ou vengées.

L'Angleterre respirerait enfin, délivrée du monstre qui la suçait aux moelles !

Déjà Henri de Mercourt avait sondé plusieurs de ses compagnons. Et ceux-ci ne demandaient qu'à se concerter pour agir.

C'est dans ces circonstances que Norberg Robby venait d'arriver.

La persistance de son vil sourire fit se concentrer sur lui l'attention du gentilhomme.

A son tour, il dévisagea le juif d'occasion. Et, à travers ses hailons, il reconnut Norberg Robby, le traître qui l'avait déjà livré une fois.

A cette constatation, le Français pâlit légèrement.

—M'a-t-il reconnu ? se demanda-t-il.

Et, par une tension de tout son être, il feignit l'indifférence la plus absolue.

Le cabaretier à l'enseigne de la *Rose* dirigea, avec une acuité à peine déguisée, son regard sur l'extrémité inférieure de l'oreille, vers la joue droite du gentilhomme.

—Le signe y est ! clama-t-il intérieurement avec une sensation de joie triomphante.

Jetant alors un rapide regard autour de lui, apercevant le qual encombré, sentant son compagnon d'espionnage à son côté, distinguant d'autres agents de Somerset dans la foule, il eut l'intuition qu'il n'avait rien à craindre de son antagoniste.

Et se redressant, cessant de geindre brusquement, il donna un coup de sifflet strident.

En même temps, il se jeta à corps perdu sur le Tondu avec son compagnon.

A son signal, cinq ou six autres estafiers jaillirent de la foule dans laquelle l'ombrageuse tyrannie de Somerset semait, innombrables, les espions.

Ce fut la ruée d'une meute.

Mais le faux portefaix était sur ses gardes.

—Traître ! tonna sa voix en s'adressant à Norberg Robby tu viens chercher le châtement !

Et son couteau, son redoutable couteau de boucher, luisait au soleil.

L'aubergiste était lâche autant que cruel.

Il fit un brusque mouvement de recul, laissant l'autre agent entre son adversaire et lui.

Le couteau avait tracé un cercle fulgurant : la poitrine du compagnon de Norberg Robby se trouvait devant ; ce fut elle que rencontra l'arme.

Le policier s'affaissa brusquement.

Henri de Mercourt eut un cri de colère.

Un autre, peu digne de commisération, il est vrai, avait payé pour le traître et le lâche.

Mais les argousins arrivaient.

—Sus ! hurla Norberg selon son habitude.

Et afin de ne pas se voir disputer sa prime, il se hasarda, planta sa griffe sur Henri de Mercourt, tandis que d'autres mains s'abattaient aussi sur lui.

Un grondement rauque échappa au gentilhomme.

Au milieu de ses antagonistes, comment découvrir, comment frapper l'être abject qu'il avait condamné ?

Il fléchit sous l'attaque.

Mais brusquement, pareil au sanglier coiffé par les chiens, il se secoua dans un élan formidable et se dégagea.

Un ou deux hommes seuls tenaient encore.

L'un d'eux était l'agent aux jambes torses, l'espèce de boule dogue qui s'était déjà trouvé une fois aux prises avec le gentilhomme.

Ce dernier voulait venger leur défaite dans l'auberge du *Léopard*...

De là sa tenacité : le dogue avait mordu, il ne voulait pas desserrer les crocs.

—Ne le lâche pas ! hurlait de son côté Norberg Robby.

Mais les ouvriers du port, revenus de leur saisissement, se préparaient à prêter main-forte à leur camarade dont ils avaient, à plusieurs reprises, apprécié l'obligeance. Les argousins allaient passer un mauvais quart d'heure.

Henri de Mercourt, réellement insaisissable, allait-il donc leur échapper encore, grâce à cette diversion.

La terreur, la peur de l'avenir, la rage de sa cupidité déçue donnèrent une inspiration digne de lui à l'aubergiste.

—Service du lord-chief ? cria-t-il d'une voix étranglée.

A ce titre redouté, à ces mots, équivalents à ceux-ci : *agent de Somerset*, un vent glacial sembla passer sur les ouvriers.

Ceux même qui avaient souvent manifesté leurs sentiments de haine envers le sombre duc sentirent se fondre leur virilité.

Somerset... l'homme pour lequel le peuple ressentait une crainte égale à sa haine !

Les compagnons de travail d'Henri de Mercourt regardèrent avec épouvante les adversaires aux prises.

—Vous êtes donc des lâches, et vous vous courbez toujours sous le jong de la tyrannie ! leur lança le gentilhomme.

Un frémissement courut parmi eux.

Mais le nom de Somerset les terrorisait, malgré tout, et ils ne bougèrent point.

Les argousins avaient tremblé, un moment.

Voyant que les gens du peuple hésitaient, ils reprirent courage, s'interrogeant rapidement du regard, afin de fondre ensemble sur leur ennemi.

L'exaspération donna à Henri de Mercourt une énergie nouvelle, la sainte *furia franchesa*.

Il eût pu poignarder déjà au moins un des deux sbires encore cramponner à lui.

Mais par horreur pour le sang répandu, lorsque ce n'était pas indispensable, il ne l'avait point fait.

Il leva son bras resté libre, et la poignée de son arme vint frapper en plein visage l'agent au faciès de dogue.

L'argousin poussa un hurlement de douleur et tomba en arrière aveuglé.

Alors, ses forces décuplées, en moins de temps qu'il n'en faut

pour le dire, le Breton saisit le dernier argousin, l'enleva presque, le jetant sur les assaillants.

Et, bondissant en arrière, il se trouva hors de portée.

Il y eut alors une minute saisissante.

—D'un côté, Henri de Mercourt, terrible, impressionnant avec sa tête rase, aux traits énergiques et mâles, le corps ramassé, son poing convulsé noué sur son effrayant outil de boucher, fileté de rouge,— de rouge frais,—à la lame et à la poignée.

De l'autre, groupés, les agents de Somerset, les yeux injectés, partagés entre la fièvre du butin et la crainte de la mort.

Norberg Robby vit leur hésitation, étant encore plus lâche qu'eux tous...

Il mit en joue un de ses pistolets.

Mais Somerset l'avait dit à ses agents: il voulait son ennemi vivant!

Le gentilhomme français mort, la prime devait être diminuée de moitié.

L'aubergiste à l'enseigne de la Rose s'en souvint et un sourd blasphème sortit de sa bouche.

—Le laisserez-vous échapper! grinça-t-il avec fureur; le lord-due sera sans pitié pour vous.

Ces paroles, cette menace firent leur effet.

—Oui, à lui! exclamèrent-ils d'une seule voix.

Une douloureuse contraction crispa alors les traits du vaillant gentilhomme.

Son regard désespéré tomba sur ses anciens compagnons de labeur.

Il les vit angoissés mais soumis.

—Un contre dix! murmura-t-il avec une expression inexprimable.

Et tournant son arme vers Norberg Robby:

—Tu expieras quand même, oui, traître! clama-t-il d'une voix frémissante.

Les argousins s'étaient déjà élancés.

—A lui! répéta l'aubergiste dont les dents claquaient.

Mais leurs mains ne rencontrèrent pas la proie qu'ils voulaient quand même maintenant.

Un contre dix! avait murmuré le Breton. Un contre dix, c'est-à-dire une lutte impossible, dans laquelle il devait être fatalement vaincu...

Et vaincu en abandonnant Martial, lord Mercy... et Ellen... Ellen pour laquelle il était venu braver ces dangers!

Vaincu sans avoir réussi dans son œuvre libératrice, sans avoir châtié les criminels... sans avoir baisé le bas de la robe d'Ellen,— ou le marbre glacé de son tombeau.

Il lui fallait donc rester libre.

Et, frappant la terre du pied, il avait bondi au loin.

Les ouvriers du port lui avaient livré passage et s'étaient resserrés, fermant leurs rangs...

Les sbires l'avaient manqué.

Il était déjà à l'angle d'une ruelle donnant sur le quai.

—Le Tondou est sauvé,—dirent les hommes du peuple soulagés.—

Tant mieux!

Norberg Robby leur lança un regard sanglant.

La balle de son pistolet siffla, maladroitement à cause de sa précipitation et de sa fureur, et alla s'écraser sur une pierre.

Alors, désignant le fugitif aux sbires, il s'élança avec à sa poursuite.

—Ce Somerset maudit!... murmura un des ouvriers.

Des poings se fermèrent, ces hommes se demandant s'ils ne voleraient pas, malgré tout, au secours du Tondou, ainsi qu'ils nommaient Henri de Mercourt.

Mais l'ombre menaçante des hauts gibets du favori d'Elisabeth passa devant leurs yeux.

Ils regardèrent avec anxiété autour d'eux.

Et craintifs, silencieux, encore tout impressionnés de ce qu'ils avaient vu, de ce qu'ils avaient fait, spontanément, il se remirent à leur travail sans oser échanger leurs réflexions.

Le gentilhomme jeta un regard anxieux sur ce logis.

Derrière lui personne.

Pas âme qui vive non plus à l'angle des autres voies, devant lui.

—Cette résidence doit être celle de quelque riche seigneur, se dit-il. Dans la noblesse quelques hommes croient encore à l'honneur. Celui-ci ne refusera peut-être pas un abri à un proscrit. En tout cas, il n'osera pas assumer la honte de me livrer à mon ennemi.

Il se dirigea rapidement vers la poterne ménagée à côté de l'entrée principale.

La porte céda sous sa pression.

C'était bon augure et cela le rassura.

S'il avait été contraint d'appeler, le son de la cloche aurait eu effet risqué de donner l'éveil à ses poursuivants.

Le Français pénétra à l'intérieur cherchant du regard autour de lui, et, ne voyant personne, referma avec soin.

Un vaste espace découvert s'étendait entre la grille et la maison. Il allait s'y engager, lorsqu'un bruit confus de voix parvint à son oreille.

—Déjà eux! murmura-t-il.

Le fugitif s'aplatit derrière le mur appréhendant maintenant l'apparition de quelque serviteur qui, en l'interpellant, donnerait l'éveil aux sbires.

Les bruits se rapprochaient.

Le Français entendit bientôt distinctement des pas pressés, des voix ardentes, essouffées.

Bruquement les pas s'arrêtèrent en face de la grille.

—On l'a pourtant vu s'engager dans cette rue, dit quelqu'un.

Mercourt, blotti derrière le mur, reconnut la voix de Norberg Robby.

Il ne pouvait plus conserver de doute.

—Il aura filé par une des traverses que nous voyons là-bas, répondit un de ses compagnons. Il a sur nous une avance énorme!

—A moins que...

L'aubergiste, en prononçant cette phrase inachevée, attachait son regard sur la maison devant l'entrée maintenant bien fermée de laquelle ils se trouvaient.

Elle l'attirait, avec son parc profond et boisé.

—Oh! fit l'homme qui avait déjà pris la parole, et j'ai de bonnes raisons pour croire que s'il y était réfugié ce ne serait pas pour longtemps.

Et à voix basse, il ajouta quelques mots qui n'arrivèrent pas jusqu'au Français.

—Allons! dit l'aubergiste avec un regret insurmontable. Dans ce cas, en avant. Et feu sur lui si vous l'apercevez de trop loin. Une balle ne tue pas toujours. Puis il faut en finir! Moi, il y va de ma vie!

Et donnant l'exemple, il reprit sa course.

Henri de Mercourt demeura encore un moment aux écoutes, cherchant à se rendre compte si l'un des individus ne serait pas resté en observation devant la grille.

Quittant enfin son immobilité, il avança prudemment la tête, inspectant la partie de la route qu'il pouvait apercevoir.

Ses poursuivants s'étaient réellement tous éloignés.

—Que signifient ces paroles prononcées par l'individu qui s'adressait à cet infâme aubergiste? pensait le Breton. Vais-je avoir affaire à un de ces gentilhommes qui n'ont de noble que le nom?

Il se demandait s'il n'allait pas quitter cet inquiétant abri, et, rebroussant chemin, s'éloigner dans la direction opposée à celle suivie par les argousins, quitte à braver l'aventure.

L'espèce de courant magnétique encore inexplicable qui souvent nous avertit d'une façon irraisonnée de ce qui se passe, le fit regarder autour de lui afin de savoir d'abord s'il n'avait pas été aperçu.

Le châtelain de Kervien aperçut alors un homme debout à quelque distance et qui paraissait le considérer depuis un instant.

—Le sort en est jeté, murmura-t-il.

Et prêt à braver tout ce qui pourrait advenir, il se dirigea vers le nouveau venu.

En même temps son regard expert l'étudiait avec soin: et quoi qu'il ne portât point de livrée, il devina en lui un serviteur, le gardien peut-être ou l'intendant de cette maison.

—Je vais lui demander à parler à son maître. Je lui révélerai que je suis gentilhomme, s'il le faut, je lui apprendrai qui je suis. Et si j'ai affaire à une de ces âmes bourbeuses comme il s'en rencontre que trop, malheur! ou... alors que Dieu ait pitié de moi.

Et avec une sorte de grandeur qui paraissait plus extraordinaire encore étant donnée l'humilité extrême de son costume, il s'avança.

L'autre, frappé de la fermeté de son allure, fit alors la moitié du chemin.

—Je désire parler à votre maître, dit, en l'abordant, le visiteur au costume d'homme du peuple.

—Mon maître?... fit l'homme, comme si cette question le surprénait.

Puis se reprenant.

LXVIII — LE REFUGE

Henri de de Mercourt avait réussi à distancer ses poursuivants. Mais c'était en plein jour; les argousins rencontraient, sur leur chemin, des gens pour leur indiquer sa piste.

Le Breton s'en rendait compte et comprenait que l'épuisement n'allait pas tarder à venir.

Il se trouvait dans une rue déserte, bordée de grands murs derrière lesquels passaient des arbres élevés.

Une grille se trouvait au milieu, et à quelque distance, en retrait, s'élevait une maison au toit d'ardoise, quelque seigneuriale demeure.

—Que lui voulez-vous et quel est votre non ?

Cette conversation, ce dialogue ainsi, en plein air, en face de la grille devant laquelle un des argousins pouvait survenir était rempli de menaces.

—Je lui dirai mon nom à lui-même, reprit rapidement le gentilhomme français, ainsi que les motifs personnels de ma venue.

Son interlocuteur hésitait.

Puis se souvenant que ce maître, chez lequel le fugitif venait chercher un asile sans le connaître, recevait autrefois de secrètes visites, il prononça ce mot :

—Venez.

Et le précédant, il se dirigea vers la maison dans laquelle il introduisit le visiteur par une porte de service.

Il le laissa dans une pièce étroite et meublée simplement en disant :

—Je vais avertir mon maître.

Mercourt, resté seul, laissa tombé sa tête dans sa main.

—Me voici donc sur le point de me livrer à un inconnu, murmura-t-il. Je vais jouer ma vie sur un coup de dés.

Et faisant, à cette minute critique, un fugitif retour en arrière :

—Hélas ! j'aurais pu vivre heureux dans le château où j'ai reçu le jour... au milieu de mes grandes forêts, près de la mer au tumulte de laquelle je me surpris si souvent à m'oublier. Mais une jeune fille est venue. Son regard était un sourire. Et depuis... je suis pareil à la nef ballottée sans gouvernail sur l'océan en courroux. Me voici maintenant au bord de l'écueil : que va-t-il arriver ?...

Le retour de l'homme qui l'avait introduit interrompit ses mélancoliques réflexions.

—Suivez-moi, dit celui-ci brièvement.

Continuant à le précéder, il lui fit longer un couloir couvert d'épais tapis, aux murs décorés de tapisseries et d'armes rangées en panoplies.

Cette vue confirma, chez le fugitif, la conviction qu'il se trouvait chez un très grand seigneur.

Et il eut un peu honte de l'humilité de son costume.

Son guide ouvrit une porte, souleva une portière et l'invita à entrer.

Le visiteur se trouva alors dans un salon riche et sobre à la fois, mais auquel les tentures sombres, quelque chose d'indéfinissable dans l'agencement, communiquait un aspect morose, pesant, comme glacial.

Dans ce cadre froid, il ne fut pas peu surpris d'apercevoir un jeune homme.

En était-ce bien un, à en juger par la rigidité de ses traits, le regard terne de ses yeux sans expression saisissable ?

Des yeux pâles qui contrastaient d'une façon singulière avec sa chevelure d'un noir lourd que faisait encore davantage ressortir la matité comme morte de son teint.

Il se tenait debout au fond du salon, dans l'ombre,—l'ombre qui semblait l'attirer naturellement, qui paraissait son élément naturel.

Son œil sans lueur était fixé sur le visiteur qui, impressionné malgré lui, considérait cette étrange et troublante physionomie qui peut-être rappellera aux lecteurs certains souvenirs du passé.

Le fugitif hésitait à mettre un âge sur ce visage qu'il sentait, à certains indices, être celui d'un adolescent et que marquait cependant le signe d'une précoce décrépitude.

—Ce jeune homme serait donc le maître de cette somptueuse et triste demeure ? se demandait-il. Quel présage dois-je tirer de ce que je vois ?

Il comprit pourtant qu'il avait à expliquer sa présence.

Et s'inclinant avec une aisance et une distinction qui, mieux qu'aucune parole, indiquait l'homme de noblesse.

—Monsieur, dit-il, ma visite a peut-être lieu de vous surprendre. Car j'ignore, en effet, chez qui je me trouve...

Il s'arrêta sur ces derniers mots.

Au moment de livrer son secret, c'est-à-dire de se livrer lui-même, l'instinct tout-puissant d'une légitime prudence lui faisait désirer connaître celui entre les mains de qui il allait se placer.

Les paroles énigmatiques du sbire, qu'il avait surprises n'étaient-elles pas encore dans son esprit pour un jeter un trouble qui grandissait en présence de cette physionomie indéchiffrable ?

—Mais son interlocuteur n'avait rien répondu.

Il attendait.

—Monsieur, reprit donc le visiteur d'une voix lente et voilée, je suis étranger. Et confiant dans les lois de l'honneur et de l'hospitalité en usage dans la noblesse, je viens vous demander asile.

Le jeune homme inclina légèrement la tête.

Le cœur de celui qui s'adressait à lui se serra devant ce mutisme, et la fixité scrutatrice du regard pâle attaché sur lui.

Mais il était trop engagé, il devait aller jusqu'au bout :

—J'ignore, monsieur, et votre nom et votre titre. Moi, je suis gentilhomme. Je me nomme le vicomte Henri de Mercourt, seigneur de Kervien, un des grands fiefs de Bretagne. Des dissentiments d'ordre

privé ont attiré sur moi l'animadversion d'un homme que je crois avoir le droit de haïr, le plus haut que la reine, ou avant la reine. J'ai nommé le duc de Somerset.

La prunelle de son vis-à-vis brilla fugitivement.

Henri de Mercourt vit cette lueur et ne sut trop quelle signification lui donner.

Il continua :

—J'ignore si vous êtes de ses amis ou de ses adversaires. Si un étranger se présentait au seuil du manoir de Kervien en criant : asile ! cet homme, serait-il mon pire ennemi, me deviendrait sacré. Traqué par les agents de celui que je viens de nommer, épuisé de fatigue, j'ai pu ouvrir la poterne d'entrée de votre résidence, et me cacher jusqu'à ce que les sbires lancés à ma poursuite aient disparu. Ils connaissent mon déguisement ; au premier pas dehors, je serai pris. La nuit venue, si je puis quitter ces habits d'homme du peuple, peut-être réussirai-je à leur échapper. Vous paraissez à l'âge où le cœur n'a pas encore eu le temps de se dessécher : dois-je avoir confiance ? Parlez ! mon sort est entre vos mains.

Son interlocuteur avait baissé les yeux afin de dérober la pensée qui aurait pu s'y lire.

—Je ne suis pas encore gentilhomme, répondit-il enfin. Mon père est un riche marchand actuellement en voyage pour les besoins de son commerce. Mais vous avez eu raison de vous confier à moi.

—Merci, monsieur ! prononça Henri de Mercourt avec élan. Si vous n'êtes pas gentilhomme, vous êtes digne de le devenir !

Une furtive rougeur colora le visage terne du jeune homme.

Maîtrisant le frémissement de sa voix, il reprit :

—Soyez donc le bienvenu dans la demeure de Stewart Bolton.

Ce nom ne disait rien à l'étranger.

Il eût fait trembler plus d'un habitant de Londres !

Henri de Mercourt était dans la maison de Stewart Bolton, l'âme damnée du duc de Somerset... Stewart Bolton l'infâme, le hideux intendant enrichi des dépouilles d'Avenel et de Melrose... Stewart Bolton qui, sous un faux nom, servait actuellement en Ecosse les ténébreux projets d'Elisabeth et de son favori !

Et celui qui parlait au gentilhomme français n'était autre que Percy, son fils... un fils qui déjà dépassait son père.

Le Breton lui exprimait sa reconnaissance pour ses sentiments généreux.

Quand il eut fini, le fils de Stewart Bolton dit alors :

—Mes gens vous ont aperçu avec ce costume. En changer serait provoquer leurs commentaires. Il est préférable, monsieur le vicomte, que vous le gardiez, pour le soin de votre sécurité. Veuillez me pardonner, mais... comme il faut avant tout vous sauver... nous dirons que vous m'avez été adressé par un ami comme... palefrenier.

Le gentilhomme pâlit.

Palefrenier, c'était le dernier rang de la hiérarchie domestique.

Percy feignit de ne pas remarquer sa souffrance ; infliger cette humiliation à un gentilhomme, lui qui attendait àprement le moment où il le deviendrait, le délectait véritablement.

—De la sorte, reprit-il, vous n'aurez point à sortir. Vous pourrez résider ici autant de temps qu'il le faudra pour assurer votre fuite en toute certitude... Et nul ne pensera à deviner le seigneur de Kervien sous l'humble blouse du palefrenier.

Tout en simulant une profonde sympathie pour le gentilhomme, il prenait un hideux plaisir à retourner le fer dans la blessure d'orgueil qu'il lui avait faite sans nul doute.

Certes, il avait raison, Henri de Mercourt venait de souffrir véritablement en s'entendant offrir cet office regardé alors comme infiniment bas et méprisable.

Mais, caractère imbu non seulement de la noblesse de caste, mais des sentiments de la véritable noblesse, il avait rapidement surmonté cette peine, attribuant un mobile généreux à la proposition de son hôte.

Cet avilissant office élèverait davantage en lui-même sa dignité d'homme.

—Soit, dit-il, j'accepte. Du reste, le costume que je porte m'a appris ce qu'il y a d'élevé et d'honorable dans le travail.

Un sourire de mépris plissa la lèvre imberbe du fils de Stewart Bolton.

Il jugeait le travail comme au-dessous de lui.

Il frappa sur un timbre.

L'homme qui avait introduit le vicomte de Mercourt parut à la porte.

—Je viens d'engager un nouveau palefrenier, annonça Percy avec un sarcasme qui frappa le fugitif. Conduisez-le à l'écurie !

Et réellement heureux de commander à un gentilhomme comme à un valet :

—Aidez ! ajouta-t-il avec lenteur.

Un flot de sang monta au front du Breton.

Mais il voulut attribuer à la jeunesse et à l'inexpérience mises au service d'une bonne intention ce que ce mot, prononcé ainsi, contenait d'offensant.

Et réprimant un soupir de douleur, il suivit son guide.
Mais comme il brûlait du désir, du besoin de se soustraire à cette vie affreuse !
Comme il aspirait au jour de la lutte en pleine lumière, en plein soleil, poitrine contre poitrine !

LXIX. — COMTE DE VERBROCK

Le vicomte de Mercourt sorti, Percy était tombé dans une méditation qui eût pu surprendre chez un jeune homme de son âge, mais que ne démentait pas le caractère singulier de sa physionomie.

Les réflexions qui plissaient son front ne devaient du reste pas étonner chez lui qui, tout enfant, répondait déjà, aux offres de son sinistre père, "qu'il n'aimait pas les jouets".

—Ainsi donc,—murmura-t-il—cet homme, ce Français est un ennemi du duc. C'est mon étoile qui me le livre.

Il considéra le luxe qui l'entourait.

—J'ai autour de moi toutes les somptuosités de la richesse, car mon père ne me refuse rien. Mais je ne suis malgré cela que le fils de Stewart Bolton, le fils d'un marchand, titre vague sous lequel l'ancien intendant d'Avenel cache son véritable rôle. Une seule chose me manque : un titre de noblesse... "Tu seras comte", m'avait promis mon père d'après l'engagement qu'il avait reçu de Somerset. Le duc lui a bien remis le diplôme qui me confère cette qualité, mais il retarde de jour en jour de le faire revêtir de la signature et du sceau de la reine sans lesquels ce parchemin est sans valeur.

"Oui, je devine son but, s'assurer ainsi du zèle et de la fidélité de son complice, de l'exécuteur de ses vengeances, en renvoyant à plus tard la régularisation du titre de comte Verbrock dont mon père a acquis pour moi les domaines.

Et avec une expression de force sombre, d'affreuse virilité :

—J'aurai été ainsi l'ouvrier de ma propre élévation. Un gentilhomme doit gagner son titre de noblesse, j'aurai gagné le mien moi aussi, et l'on ne pourra pas me le faire attendre plus longtemps. Ce vicomte de Mercourt qui vient de me demander asile est l'ennemi personnel de Somerset, qui le fait traquer. Je vais le livrer à mylord-duc.

Et un sourire détendant ses traits immobiles :

—Comte ! je vais être comte ! Percy Bolton va cesser d'exister. Il n'y aura bientôt plus que le comte Percy de Verbrock ; et les fils de ces orgueilleux seigneurs qui me méprisent aujourd'hui s'inclineront devant moi !...

Il se mit à marcher de long en large dans le salon, en proie à une fébrile impatience.

Un instant après, on gratta à la porte et le domestique qui avait introduit Henri de Mercourt reparut.

—Eh bien ?... prononça Percy.

Le domestique regarda fixement son jeune maître en homme qui avait deviné une partie de ce mystère.

—J'ai pensé que vous désireriez savoir ce qu'il est advenu de... votre protégé...

—Je l'attendais.

Le jeune homme ne prit même pas la peine de dissimuler. Il n'avait pas à redouter cet homme tiré des prisons par son père qui l'avait choisi à cause de son intelligence et de ses vices.

Le duc de Somerset avait accordé sa libération anticipée à son complice, à son agent, et un mot de Bolton suffirait pour le replonger dans son cachot.

Percy le savait.

—J'ai conduit cet homme au chef d'écurie, dit le serviteur, et on l'a mis à la besogne... qu'il a accepté silencieusement. Mais je vois bien que vos gens sentent déjà qu'il n'est pas des leurs.

Les lèvres minces du fils de Stewart Bolton se tendirent dans un rictus significatif.

—Ils ne le remarqueront pas longtemps !

Du velin et de la cire étaient au coin d'une table.

Percy Bolton s'assit, réfléchit et écrivit lentement ceci :

"A Monseigneur le duc de Somerset.

"Mylord,

"Seriez-vous bien aise d'apprendre qu'un gentilhomme français, le vicomte Henri de Mercourt, se trouve à cette heure dans la maison de votre serviteur Stewart Bolton, où Votre Grâce peut envoyer quelques hommes sûrs afin de s'emparer de lui ?

"Celui qui se dit, de Votre Seigneurie, le respectueux serviteur.

"PERCY BOLTON."

"Post-scriptum.—Votre Seigneurie ne croit-elle pas que cet avis mériterait de porter la signature du comte de Verbrock ?..."

Le fils de l'ancien intendant de Mercourt et d'Avenel ne céda rien initialement en rien à l'auteur de ses jours !

Il le dépassait même par la précocité de sa scélératesse.

Et son père, quoique souffrant de la sécheresse absolue de son cœur, ressentait un immense orgueil devant ce fils, dans lequel il se revoyait, grandi !

Percy relut cette missive en pesant tous les mots, et il la scella.

Il la tendit au serviteur resté immobile.

—Porte ceci au lord-chief de justice. A lui-même !

L'autre prit la lettre et la cacha dans son pourpoint.

—Ce sera fait.

Les messagers de Stewart Bolton avaient en effet directement accès auprès de Somerset.

L'envoyé de Percy sortit, allant remplir son abominable mission.

Le jeune homme écouta les pas se perdre dans la profondeur des corridors.

Et, à voix basse, il prononça :

—Comte de Verbrock !

Il conserva encore un long moment son immobilité méditative.

Qui aurait pu conjecturer les pensées qui nouaient et déroulaient leurs anneaux dans cette tête d'adolescent déjà flétrie, comme son âme, car le fond moule sa forme ?

Il passa enfin dans une pièce voisine d'où l'on avait vue sur les communs.

Et, soulevant l'angle du rideau, il chercha du regard, contempla longuement le gentilhomme qui était venu lui demander asile, et qui allait servir d'instrument à son affreuse ambition.

Le chef d'écurie, pressentant quelque infortune, n'avait pas voulu être inférieure à ses infâmes maîtres, et avait aussitôt désigné une besogne dégradante au gentilhomme.

Mais le Français avait planté la flamme de son regard dans ses yeux.

La souffrance, le labeur, soit ; mais le mépris, jamais !

Il préférerait aller braver de nouveau les saires de son ennemi.

—Je vois là des chevaux qui ont le plus grand besoin qu'un poignet vigoureux fasse reluire leur poil, avait-il dit. Je suis prêt à cette besogne. Choisis entre mon offre et mon départ.

L'autre s'était alors incliné.

La dignité des Français lui en imposait.

Puis, celui-ci avait parlé de se retirer ; et il craignait que sa retraite n'attirât sur lui la colère de son maître.

C'est pourquoi, à ce moment, Percy caché derrière la vitre, voyait, avec une jouissance faite de jalousie satisfaite, un gentilhomme panser ses chevaux.

Tandis qu'il savourait cette joie, en espérant une autre, celle dont l'ambition brûlait depuis longtemps son âme d'adolescent, son messager arrivait au palais du lord-chief de justice.

Lorsqu'on annonça, au favori d'Elisabeth, un serviteur de Stewart Bolton, il se dressa avec une flamme de contentement dans ses yeux fauves.

—Un message de lui, aujourd'hui. Il se passe donc quelque chose d'extraordinaire ? Ah ! que n'est-il ici ? Cet insaisissable Mercourt ne m'aurait pas échappé.

Et il donna l'ordre d'introduire l'envoyé.

Celui-ci lui présenta la lettre dont il était porteur.

Somerset l'ouvrit, et, aux premiers mots, eut comme un éblouissement.

—Impossible ! se dit-il. Satan serait donc pour moi au moment où je doutais de lui !

Et ardent, les veines de sa face gonflées par une ivresse formidable, il en acheva la lecture.

—Percy Bolton ! murmura Somerset arrivé à la signature. Percy, un enfant ! Bon chien chasse de race, comme disent les compatriotes de ce Mercourt, ce fou qui est venu me braver.

Et il eut un rire terrible.

Il était joyeux, car il le tenait enfin !

Oh ! les supplices qu'il avait infligés à Martial, à son écuyer n'étaient rien à côté de ceux qu'il lui réserverait.

Dans cette disposition d'esprit, il s'aperçut qu'il y avait un post-scriptum à la lettre.

Il le parcourut vivement. Sa face de soldat se détendit alors.

—Eh ! eh ! le louveteau réclame sa part à la curée.

Mis en gaieté par la nouvelle réclamation inattendue qui lui parvenait, alors que peu d'instant auparavant, il venait d'apprendre que Henri de Mercourt avait échappé à ses argousins, son rire s'éleva de nouveau.

—Il a, ma foi, raison. Et bien d'autres sont comtes ou ducs qui l'ont moins bien mérité... car ils ne m'ont jamais livré aucun de mes ennemis.

Il se sorna vers le porteur de la lettre.

—As-tu vu... la personne dont il est question dans le billet de ton jeune maître ?

—J'ignore ce qu'il a écrit à Votre Honneur, mais je devine la qui il est question. Oui, j'ai vu l'homme, les cheveux et la barbe rasés.

CHOCOLAT HÉRELLE

{ Par demi-livres et quarts. -- Quatre qualités. -- Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. -- Tablettes-
Déjeuner, Napolitains. LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

— C'est cela, fit Somerset, mon brave petit Percy, le comte Percy de Verbrock ne s'est pas trompé !

Il sonna : un officier parut. Somerset lui donna un ordre à voix basse.

Quelques minutes qui, à en juger par son agitation, parurent longues au favori de la reine, s'écoulèrent. Un étrange individu se présenta enfin, maigre et long, un squelette aux mains osseuses et énoïmes, la tête aux trois quarts enveloppée de linges, sous l'enchevêtrement desquels un seul œil apparaissait, étroit, luisant, fouilleur.

Il inclina, devant le duc, son long corps décharné.

— Seras-tu content de prendre ta revanche ? demanda celui-ci.

L'homme le regarda, son œil dardant une flamme insoutenable ?

De quelle revanche voulait parler le ministre ?

— Tu as manqué Henri de Mercourt au *Léopard de bronze*, et tu portes sa marque. Serais-tu content de le tenir enfin ?

Les mains de l'homme se tendirent comme pour happer, effrayantes.

— Serait-ce vrai ? Oui, nous avons un long compte à régler ensemble.

C'était, en effet, un des deux argousins qui avaient cru un moment s'emparer du gentilhomme français dans l'auberge où il buvait avec Chooneer, le chevalier des souterrains de la Tour de Londres.

C'était un de ceux qui, quelques années auparavant, avait jéjà tenté de l'assassiner. Voilà pourquoi il disait avoir un vieux compte à régler.

Il ne lui pardonnait pas ses défaites, surtout la dernière qui avait laissé sur lui des traces encore durables. C'est pour cela que Somerset l'avait choisi.

Percy Bolton demandait des hommes sûrs : qui pouvait l'être davantage que celui-ci qui avait une vengeance à exercer ?

— Tu prendras les auxiliaires que tu voudras, je te laisse libre, reprit le duc. Souviens-toi seulement que c'est ta revanche.

La poitrine de l'agent se souleva en une dilatation violente.

Le duc comprit qu'il pouvait être tranquille. Si Henri de Mercourt échappait à celui-ci, c'est que la fatalité s'en mêlait réellement.

Mais le gentilhomme français était chez Stewart Bolton d'où l'on ne le laisserait certainement pas sortir avant l'arrivée de ses agents, des chiens de chasse qui ne lâchaient pas lorsqu'ils avaient mordu.

Cette fois Henri de Mercourt, le chevalier, le soupissant d'Ellen Mercy son ancienne victime, allait enfin avoir affaire à lui.

— Va, dit-il ; cet homme te conduira.

L'escogriffe regarda en face le terrible duc.

— Merci, monseigneur, prononça-t-il d'une voix creuse.

Et il sortit. Somerset avait pu lire sur ses traits toute la haine qu'il ressentait, lui aussi envers l'adversaire qui l'avait défiguré. C'est pour montrer au duc qu'il pouvait se fier à lui qu'il venait de le fixer ainsi.

— Les lévriers sont lâchés, grommela Somerset resté seul dans son cabinet, en se frottant joyeusement les mains. Hallali ! hallali !

Et il siffla un air de chasse, la sonnerie de trompe de la curée.

LXX.—TEL PÈRE TEL FILS.

En quittant le cabinet du lord-chef de justice, l'agent questionna le messager.

L'autre dépeignit la maison et son entourage.

— Bien, fit l'argousin. Nous disons donc : une grande grille avec poterne, puis des murs sur les quatre faces du parc, et une porte de service sur un des côtés ?...

— C'est cela même.

— Parfait... Attends-moi là.

Et laissant l'envoyé de Percy Bolton au bas de l'escalier, l'argousin se rendit dans une salle basse où se tenaient en permanence un certain nombre d'agents prêts à répondre à leur redoutable chef.

Un homme à la figure encore maculée de sang, au buste épais, aux jambes courtes et torsées, s'y trouvait.

L'escogriffe lui fit un signe.

— Nous le tenons, lui souffla-t-il à l'oreille.

Une expression de férocité passa sur le facès de dogue de l'homme.

Il portait sur la figure la marque du coup de pommeau que lui avait asséné le gentilhomme, épargnant sa vie si peu intéressante.

Lui aussi avait hâte de venger sa défaite.

Son compagnon choisit encore quelques compagnons, une quinzaine de compères qui tous avaient quelques exploits sinistres sur la conscience.

Ils se divisèrent en deux bandes, les uns allant se poster sans bruit autour des murs du parc, les autres devant pénétrer à l'intérieur lorsque l'investissement serait achevé.

De cette façon le gibier serait aisément forcé.

Le dernier groupe ne tarda pas à arriver devant la grille.

L'agent aux jambes de chien basset, à la tête de dogue, renifla l'air.

— Norbørg Robby avait raison, quand il ne pouvait se résoudre à s'éloigner de là, voulant à toute force entrer, murmura-t-il ; il avait senti la proie.

Le chef de l'expédition ne répondit pas.

Il était content que ses collègues n'eussent pas cédé au pressentiment de l'aubergiste.

Ils lui auraient volé la félicité qu'il savourait déjà de se jeter sur l'homme dont la main l'avait ainsi arrangé.

Avec quelle frénésie il allait sanglé ses poignets sous les lanières de cuir qui entrent dans la peau.

Il irait jusqu'aux os, lui mettant la chair à vif.

Oh ! il serait bien certain que le Français ne pourrait plus même de longtemps se servir d'aucune arme.

Il se vengerait sans attendre le tourmenteur officiel ; il le torturerait, il lui ferait suer du sang pour tout ce qu'il avait souffert, et au centuple.

Il ne savait pas encore bien ce que ce serait, mais en tout cas ce serait sûrement de quoi le contenter.

Le valet ouvrit avec précaution la poterne.

— Entrez, dit-il.

La distance qui séparait la grille des communs était telle que le bruit ne pouvait parvenir là où se trouvait celui qu'on voulait surprendre.

Le digne serviteur des Bolton agissait pourtant comme si le fugitif eût été à quelques pas, tellement il avait de joie, lui le prisonnier gracié, à voir un malheureux connaître les misères des bagnes.

Les policiers se faufilèrent un à un derrière lui.

Il referma alors soigneusement, retirant toutes les clés.

De cette façon, si le gentilhomme parvenait à se soustraire à la première étreinte des argousins, il serait pris comme dans une cage.

Et il se voyait déjà assistant à une belle course de l'homme affolé se heurtant partout aux murs, aux portes cadencées, et derrière les agents avides, forcenés.

Cela lui rappellerait son passé.

Percy Bolton était à une fenêtre de la façade regardant du côté de la porte d'entrée.

Le blémissement plus accentué, la ride plus profonde et plus dure de son front d'adolescent indiquaient son impatience.

Enfin les argousins arrivaient...

Ce n'était pas trop tôt... Déjà il maudissait son envoyé, il maudissait Somerset, les sbires trop indolents à accomplir leur besogne.

Est-ce qu'on allait lui faire manquer encore son titre de comte, se demandait-il en effet.

Quand il vit apparaître son domestique et ceux qui l'accompagnaient, il respira enfin, largement.

Il vit leur file longer avec attention le perron, le mur de la façade, placés l'un derrière l'autre, guidés par le domestique que suivaient immédiatement le grand escogriffe à tournure sinistre, avec des linges masquant aux trois quarts sa face couturée, et après lui, les yeux fureteurs, le nez semblant flairer, l'agent aux jambes de chien terrier.

Ceux qui venaient ensuite ne leur cédaient guère en aspect effrayant et sordide.

Le fils de Stewart Bolton leur vit tourner l'angle de la maison.

Quittant alors son poste d'observation, il alla se placer de nouveau à la fenêtre qui avait vue sur les communs.

Il tenait à jouir du spectacle qui se préparait.

— Dis donc, le Tondou, raillait en ce moment le chef d'écurie donnant sans le savoir, à Henri de Mercourt, le même nom que les ouvriers du port. Puisque tu es palefrenier, tu dois savoir monter à cheval. Essaie donc cet étalon doré : je te préviens qu'il est un peu vif.

Et il se tourna en riant méchamment vers les autres valets.

L'animal qu'il désignait au Breton était réputé comme presque indomptable.

Il allait certainement désarçonner du premier coup le nouveau venu et lui faire même probablement quelque grave blessure.

Henri de Mercourt vit l'expression malveillante des physionomies.

Pour répondre, il jeta une selle sur le cheval, lui passa un mors.

L'ardente bête, sentant qu'on allait essayer de la dompter, frappa avec colère le sol des sabots, en commençant à s'ébrouer furieusement.

Le gentilhomme ne se laissa pas rebuter par ces signes qui lui prouvaient la mauvaise intention du chef d'écurie.

Ayant achevé de boucler les rênes, il sauta en selle.

Sa monture se cabra alors, luttant avec violence contre son cavalier.

Mais le mors, manié par une main de fer, lui brisa l'encolure, en même temps que les genoux du gentilhomme lui coupaient le souffle.

Après quelques nouvelles tentatives de rébellion, le cheval s'arrêta avec un dernier frémissement, soumis.

Henri de Mercourt regarda alors froidement l'homme sous l'autorité duquel il se trouvait momentanément.

—Voilà, dit-il. Rien n'est plus aisé.

Et il sauta à terre.

—C'est donc quelque écuyer de manège, grommela l'autre, cherchant déjà quelque autre persécution à lui infliger.

LXXI. — LES ENVOYÉS DE SOMERSET

C'était donc le moment précis où les argousins, toujours précédés du domestique, arrivaient en vue des communs.

Ce dernier leur montra du geste Henri de Mercourt.

Déjà l'agent aux jambes torses l'avait reconnu.

Et il se replait pour bondir.

Le chef de l'expédition l'arrêta.

—Attends donc, mon vieux dogue.

Cependant Henri de Mercourt leur tournait le dos, flattant le cheval qui continuait à trembler, les oreilles pointées en avant.

Trois hommes apparurent alors de l'autre côté des communs.

L'agent, au corps de squelette, attendait leur apparition avant d'agir.

Maintenant le Français était cerné.

En avant ! souffla-t-il.

Le gravier s'envola sous l'élan de ses acolytes.

La tête de dogue était bon premier, avide de planter ses griffes sur celui dont le coup de pommeau avait fait gicler le sang sur ses hideux.

Le chef, qui aurait voulu agir jusqu'au bout par surprise, l'avait rejoint, résolu à ne pas laisser un autre lui ravir une part de la joie féroce qu'il s'était promise.

Son œil luisait, épouvantable.

Henri de Mercourt se retourna brusquement au bruit.

Il reconnut les deux policiers, regarda autour de lui et vit leurs acolytes près de le cerner.

Alors la phrase incompréhensible du mouchard qu'il avait entendue lors de son entrée, lui revint à la mémoire : il se l'expliquait !

Il tira son couteau.

Mais il était enfermé, il allait être enserré entre ces hommes, ils avaient le poignard au poing, eux aussi, et ils étaient trop.

Son regard désespéré aperçut alors, plaqué derrière la vitre, l'image blême du fils de Stewart Bolton.

Ses yeux, sans éclat d'habitude, brillaient d'une façon sauvage.

—Traître ! lui cria le Français.

Et comme un fou, décidé à vendre chèrement sa vie ou sa liberté, il s'élança sur les trois hommes qui fermaient l'autre bout des communs, résolu à s'ouvrir un passage où à tomber.

L'expression de ses traits, son visage étaient tels qu'ils reculèrent.

Mais un des valets poussa vivement un carrosse, fermant le passage.

—Les laquais valent le maître ! fit l'infortuné.

L'agent, au corps d'escogriffe, dressait au-dessus de lui ses deux mains noueuses.

Il les évita, sans trop savoir comment.

Et une pensée aveuglante passa dans son cerveau.

—Le cheval !

Il n'y avait pas songé plus tôt, déconcerté par cette trahison.

D'un coup de couteau, il trancha le bridon qui attachait l'animal à l'anneau scellé dans le mur.

Et d'un seul bond, il se trouva en selle.

Des cris de colère, de déception forcenée, de rage affolée et sanglante retentirent.

Les vitres de la fenêtre, derrière laquelle se tenait Percy Bolton, les muscles de son blême visage tendus à crever, volèrent en éclat.

Sa tête livide apparut à l'ouverture, le misérable dans sa fureur, dans le délire de sa rage, n'ayant point pris le temps d'ouvrir.

—A lui ! siffla-t-il d'une voix effrayante, ou malheur à vous !

Les argousins s'élançèrent, cependant, qui aux rênes, qui aux étriers.

Mais sous les talons martelant ses flancs, le cheval si facilement irritable, s'enleva, se cabra d'une façon terrible.

Et d'un élan irrésistible, un bond de tête déchaînée, il fonça en avant, semant derrière lui, piétinant, sous ses sabots, ceux qui avaient tenté de l'arrêter.

Les rangs des argousins étaient franchis.

Mais après ?

Henri de Mercourt aperçut alors la porte de service qui coupait un des deux côtés du mur.

En deux foulées, sa monture l'eût atteinte.

Le malheureux gentilhomme regarda alors derrière lui : la distance qui le séparait des sbires encore debout était assez grande pour lui donner le temps de l'ouvrir.

Il sauta à terre, essaya de faire mouvoir la barre : mais elle était assujettie par un verrou fermant à clé.

—Malédiction gronda-t-il.

Une seule ressource lui restait : remonter en selle, galoper le long du mur où il découvrirait peut-être quelque issue.

Une échappée dans le véritable rempart qui défendait la demeure de Stewart Bolton ?

Esprit précaire !

Les limiers de Somerset se rapprochaient, d'autant plus acharnés que les plaintes des blessés les excitaient davantage.

Ils auraient raison à la fin de ce conspirateur fantôme qui, même dans la fuite, semblait se faire un jeu de faucher leurs rangs.

Henri de Mercourt vit qu'il lui fallait se hâter de regagner le temps perdu à essayer d'ouvrir la porte.

Il mit pied sur l'étrier.

Mais alors, la fenêtre à travers les carreaux brisés de laquelle avait apparu un instant auparavant la tête de Percy Bolton s'ouvrit toute grande.

Et le visage du jeune homme, de l'étrange adolescent, s'y montra de nouveau, réellement affreux dans la rage sans nom qui le défigurait, mettant sur ses traits imberbes une expression démoniaque.

Ce fugitif, qui s'était fié à son honneur, cette victime qui voulait livrer à Somerset en échange de son titre définitif de comte de Verbrock, lui échapperait donc au dernier moment ?

Jamais !

Courant précipitamment à un râtelier d'armes, il y avait décroché une carabine et l'avait chargée à la hâte.

Penché hors de la fenêtre, il la tenait à la main.

Le châtelain de Kervion se remettait en selle. Le fils de Stewart Bolton visa posément, implacablement.

Une détonation retentit.

Henri de Mercourt chancela : ses doigts se cramponnèrent dans la crinière d'or du cheval, afin de ne pas tomber.

Son regard se tourna vers son meurtrier avec une expression de reproche navrante, de mépris inénarrable.

Mais, est-ce que le fils d'un Bolton pouvait en sentir la signification !

—Il est touché ! cria-t-il avec joie.

Et le montrant à ses valets afin qu'ils se joignissent aux policiers :

—Allez tous !... Tous !

Son geste, ses paroles arrivant, dans un bourdonnement, à l'oreille du malheureux gentilhomme, lui infusèrent une énergie nouvelle.

Son sang étoilait, de larges gouttes pourpres, le polage d'or du cheval qui fremissait, impatient.

Il serra ses dents afin de comprimer le râle arraché à ses lèvres par la douleur... et réunissant tout ce qu'il possédait de vigueur morale et matérielle en une tentative suprême, parvint à se remettre en selle.

Son cheval, ne sentant plus son poids peser sur son encolure partit de lui-même, avide lui aussi de liberté, galopant, dans la buée d'or de sa queue et de sa crinière, pareil à un cheval de légende, — buée d'or rouge parfois dans l'éclaboussement sanglant de son cavalier.

—Ah ! tu n'iras pas bien loin, grinça Percy dont le mousquet fumait, inutile à présent, dans sa main énervée.

Il avait raison.

Henri de Mercourt, employant ses dernières forces à ne choir de sa monture, ballottait déjà comme un homme ivre.

Un brouillard gris couvrait ses yeux.

Si le mur avait par hasard présenté quelque ouverture par laquelle la fuite eût été praticable, il ne l'aurait pas vue, dans l'état où il se trouvait.

Son cheval maintenant traversait en bonds désordonnés des bouquets de sapins et de frênes qui se trouvaient derrière la seigneuriale demeure de l'ancien intendant et qui s'élevaient au flanc d'un monticule.

Une branche flexible fouetta le visage de l'infortuné cavalier, le rappelant à lui, par la cinglante douleur.

Il rouvrit son œil à demi clos, regarda vaguement autour de lui.

A quelque distance, à quelques mètres, il aperçut la ligne rigide du mur.

Le monticule où il se trouvait s'abaissait brusquement, en saut-de-loup, devant la muraille, avec, également, un fossé en saut-de-loup de l'autre côté.

Une double défense ménagée par l'ancien intendant.

Après ce mur, après ce fossé extérieur, le terrain reprenait montueux, la maison étant située sur les confins de la ville.

A cette vue, une inspiration désespérée surgit dans le cerveau du blessé.

Il venait d'avoir comme un réveil subit, mais sa faiblesse, une syncope pouvait le reprendre.

En tout cas, ce ne serait là qu'un répit d'un moment : enfermé entre ces murs, il n'allait pas tarder à tomber entre les mains de ses ennemis.

Tout, la mort même, était préférable à ce sort.

L'ivresse de la lutte, de la *jurta*, domine la douleur.

Le Français retint sa respiration pour ne pas sentir sa blessure.

Et d'un coup de reins brusque, il jeta résolument son cheval dans la direction du mur.

L'animal, lancé ainsi qu'un projectile, creva un taillis, arriva au bord du saut-de-loup, remplit le vide.

Ses jarrets tremblèrent.

Mais il était lancé : la force du boulet qui ne peut s'arrêter, qui s'écrase sur l'obstacle ou le brise.

Et dans l'affolement de sa course, dédoublant ses muscles avec la violence d'un ressort, il projeta dans l'espace le trait fauve de son corps, les oreilles couchées, les yeux élargés.

Les argousins, les valets de Stewart Bolton courant, éparés, le long des murs, virent passer son ombre...

— Il va y rester, dirent ces derniers.

Un coup de sifflet retentit.

C'était le signal convenu par le chef de l'expédition et ses acolytes posés au dehors dans le cas où Henri de Mercourt essaierait de franchir la muraille.

Il fallait que ce fut le cheval, jusqu'alors indompté, que l'on avait désigné par méchanceté au gentilhomme pour oser ce bond furieux, ce coup de folie.

Ses sabots de derrière raclèrent la crête du mur.

Il tomba de l'autre côté, touchant des quatre fers à la fois, et eut la violence de la chute chancela, s'abattit.

Le gentilhomme s'était dégagé à temps de ses étriers. Sans cela, il eût été écrasé, étouffé.

Il considéra, avec une sorte de stupour, l'obstacle, dans tout autre cas inaccessible, qu'il voulait franchir.

Il était donc sorti de cette maison de trahison et d'infamie !

Il est vrai qu'il était blessé.

— Qu'importe, pensa-t-il, je me traînerai jusque dans quelque broussaille : la nuit va bientôt venir, je pourrai gagner un abri... où l'on ne me vendra peut-être pas... Peut-être !...

Le sifflement de l'air à ses oreilles, la contention de ses facultés durant cette tentative effrayante l'avaient empêché de percevoir le coup de sifflet donné par le chef des argousins.

Mais ceux d'entre ces derniers qui veillaient au dehors l'avaient entendu.

Ils avaient compris qu'il y avait urgence, et ils se hâtaient d'accourir du côté où il provenait.

Le bruit de leur course parvint tout à coup au gentilhomme.

— Oh ! le piège a été bien dressé, se dit-il avec amertume. N'ai-je franchi cette enceinte que pour retomber quand même entre leurs mains, entre les griffes de Somerset ?...

Somerset, le bourreau de lord Mercy et sans aussi celui d'Ellen, Somerset, le hideux martyriser de blessés !

Le gentilhomme regarda son cheval, affalé sur les rochers, les genoux écorchés.

— Noble bête, comme moi réfractaire au joug, dit-il lui parlant véritablement, ne pourrais-tu pas me porter encore ?... me porter plus loin ?...

Il la prit par le mors.

L'animal s'agit faiblement.

Alors le noble châtelain au costume de charrier de fardeaux essaya de l'aider à se soulever.

Mais sa blessure l'arrêta net, et il pâlit affreusement.

— Oh ! péirir ! succomber ici ! gémit-il avec une amertume affreuse.

Il entendit craquer des branches.

Une tête effrayante parut à la crête du mur.

O'était celle de l'agent au corps de squelette, le chef des policiers.

Ses linges étaient tombés dans sa course et ses cicatrices apparaissaient sanguinolentes, horribles, le défigurant, faisant de lui une apparition de cauchemar.

Quelque chose de plus horrible qu'un Quasimodo... de plus inhumain surtout.

— Par ici ! hurlait-il d'une voix qui n'était vraiment plus celle d'une créature. Il est à terre. Ici !...

Et ses mains qui agrippaient le mur, cherchant à l'escalader, le désignaient tour à tour à ses hommes au dehors.

Ah ! il avait sagement agi en prenant la précaution de les poster là : l'événement lui donnait raison.

— Toi encore ! lui lança le gentilhomme.

Un ricanement épouvantable lui répondit. L'immonde sbire voyait accourir ses agents... et eux aussi avaient aperçu celui qu'il leur désignait.

Henri de Mercourt leva au ciel sa main machinalement armée encore de son couteau.

— Il le faut ! murmura-t-il.

Et la pointe de son arme se planta dans le flanc du cheval.

L'animal hennit de douleur.

La pointe acérée fouilla encore sa chair : les sabots de la pauvre bête écorchèrent le sol, et dans une brusque détente l'animal se remit debout.

— Pauvre ami, dit le Breton. La haine des uns rend les autres cruels, malgré eux !

Il appuya sa main sur sa poitrine afin de combattre une faiblesse, prélude d'une syncope qu'il sentait l'envahir.

— Non ! exhala-t-il, l'heure de s'abandonner n'est pas encore venue.

Et il essaya la sueur froide qui perlait à son front.

Les flancs de son cheval battaient à longs coups fébriles.

Henri de Mercourt attacha son regard sur les sbires qui sautaient les rochers pour l'atteindre plus vite, sur leur chef dont la face hideuse le dévorait, son long buste maigre dépassant toujours le mur.

— Je vous retrouverai, toi et ton maître, clama-t-il.

Et saisissant les rênes entre ses dents frangées d'écume sanglante, accrochant ses mains qui tremblaient au pommeau de la selle et à la crinière du cheval trop apaisé maintenant, il se hissa péniblement.

— Vite ! hurlait l'argousin ! Vite !... Les pistolets ! Feu !... feu !... Il le faut !

Le fugitif planta encore la pointe de son couteau dans les côtes de l'échalon qui n'hésita plus, huma l'air et partit droit devant lui.

Le crépitement d'une décharge s'éleva, des branches tombèrent.

— Enfer et haine ! vomit le chef avec une expression horrible.

A son tour, il visa, fit feu.

Il vit du sang.

Avait-il touché l'homme ou la bête ?

— A mort ! râla-t-il. A mort !

Sous les rayons couchants du soleil, le cheval à la robe éclairée de reflets fauves et pourpres s'éloignait par bonds saccadés.

Cris vains, menaces inutiles, imprécations qui ne pouvaient plus rien !

Ses acolytes en sueur, irrités, l'haleine sifflante, l'avaient rejoint.

Le fils de Stewart Bolton, le sinistre adolescent qui déjà avait jugé qu'un titre de comte ne peut s'acheter assez cher d'infamie, les dominait plus blême et plus sombre encore.

Et au lointain, ils virent passer, entre les arbres, la silhouette du cheval emportant son cavalier dans son galop épuisé et cependant continu, le galop d'une bête de légende.

La chance inespérée et suprême ! venait encore de se déclarer pour Henri de Mercourt.

Il leur échappait.

Mais il était étranger et n'avait aucun toit ami sous lequel il pût trouver asile.

LXXII. — A TRAVERS LA NUIT

Le fils de Stewart Bolton, l'enfant précocement mûri à l'école du mal, reprit le premier son sang-froid.

— Retourne auprès de lord Somerset, dit-il au chef des sbires, raconte-lui ce qui s'est passé. Apprends-lui surtout que j'ai tiré sur son ennemi que je l'ai touché et que s'il n'est pas mort, ce n'est pas ma faute.

Un rire glacial fit grimacer sa lèvre.

— Mais c'était une balle mâchée, de gros calibre, et j'espère qu'il ne vaut guère mieux qu'un mort. Dis-lui tout cela.

L'argousin le lui promit, en lui demandant de témoigner de son côté qu'il avait fait tout ce qui était humainement, ou plutôt inhumainement, possible pour s'emparer du fugitif.

Ses plâtres s'étaient rouverts, et il était immonde à contempler...

Il partit ainsi à la tête de ses hommes, coulant autour de lui des regards farouches.

Il ne tarda pas à arriver au palais du lord-chief.

Il voulut se présenter à son maître dans l'état où il se trouvait. Ne serait-ce pas la meilleure preuve en sa faveur ?

Le favori d'Elisabeth, en apprenant son retour, ordonna aussitôt de l'introduire.

Il lui tardait d'apprendre qu'il tenait enfin sa vengeance.

A la vue de son visage ravagé, de son front ouvert, le soudard ne put, malgré sa dureté, réprimer un léger saisissement.

— Le Français s'est donc défendu ? dit-il en détournant la tête.

Le sbire garda le silence.

— Tu te tais ! s'est donc enfui ! tonna le favori de la reine.

Et s'avançant vers l'homme, la fureur, la menace, le blasphème sur les lèvres, dans les yeux :

— Lâches !... lâches !... Vingt contre un et il vous a échappé. Lâches !

L'argousin se plaça alors en pleine lumière, afin de forcer le regard du duc à se porter encore sur son visage profondément labouré.

— C'est vrai, gronda le duc, tu ne t'es pas ménagé, toi, du moins !

Et sombre, taciturne, mâchant sa moustache, tandis qu'il marchait de long en large, irrité dans sa toute puissance, de se voir tenu en échec par un seul homme :

— Raconte-moi ce qui s'est passé, dit-il.

L'argousin fit alors le récit de son expédition, grandissant son rôle.

Mais comme l'acte d'un enfant ne peut porter ombrage aux actions d'un homme fait, même quand cet enfant, ce jeune homme, est l'étrange et impressionnant rejeton de Stewart Bolton, il raconta comment Percy avait envoyé un coup de carabine à Henri de Mercourt et l'avait gravement blessé.

— Cet enfant est déjà un homme, prononça Somerset. Il faudra que je me l'attache, il faut qu'il soit comte, afin d'avoir accès à la cour, près de moi !

L'argousin regretta alors d'avoir attiré l'attention du maître sur le jeune homme.

Et il parla de son coup de feu à lui, la balle de son pistolet qui avait amené du sang aussi.

Somerset prit une poignée d'or sur sa table et la mit dans sa main.

— Tiens, voici pour panser tes plaies. Va, dit-il ensuite, cet homme ne me bravera pas toujours. Il est seul et je suis Somerset !

L'argousin se plia en deux.

En sentant l'or dans sa main, ses yeux avaient brillé d'un éclat incisif sous son masque de sang.

Cet homme est capable de tout pour l'or.

Il sortit en rampant.

Quant à sa vengeance, il avait compris que son maître s'en chargeait.

En effet, à peine fut-il sorti que Somerset fit appeler un officier des gens d'armes de sa garde.

Un instant après, dix cavaliers quittaient le palais, sans que l'officier qui les commandait leur eût indiqué ce qu'ils allaient faire.

— Quoi ! s'était dit Somerset, j'ai fait tomber les têtes les plus hautes, j'ai refermé la porte de cachots qui sont des tombes, sur mes autres ennemis. A l'étranger même, j'ai déchaîné la mort, l'incendie et la ruine sur ceux qui osaient me braver : le château de Melrose n'est plus qu'un lieu de désolation, les pâtres s'assoient pour chanter sur les ruines de ce qui fut la tour d'Avenel ; Walter, leur orgueilleux maître, a cessé de vivre, sa famille est dispersée, son fils disparu, broyé sur quelque rocher, le trône même de cette Marie Stuart, qui avait osé prendre son parti contre moi, va sombrer sous mes coups. Et un homme, seul, sans attaches, vivant dans mon ombre, me braverait plus longtemps. Ne serais-je donc plus rien !

« Cela a trop duré. Il me le faut. J'aurai cet insensé, ce fou qui prétend s'attaquer au colosse, et par chaque goutte de son sang, par chaque râle de sa chair, il paiera, il expiera, avec usure !... »

C'est alors qu'il avait fait appeler un officier de ses gardes.

Il connaissait cet homme : une brute féroce, avec les autres rampant vis-à-vis de lui.

Le soudard lui amènerait son ennemi pantelant, ou Dieu était réellement contre lui.

L'officier, le soudard, l'air mauvais, choisit seulement dix cavaliers, des têtes bestiales et fausses, les hommes des besognes ardues.

Ils étaient supérieurement montés, certains ordres du sinistre duc, confiés à de tels agents, ayant besoin d'être promptement exécutés.

— En selle ! grogna l'officier. Je vais vous donner mes ordres en route !

Sans un mot, un rire muet dans les yeux, ces soudards sautèrent sur les étriers.

Ils allaient sans doute goûter à quelque réjouissance de leur façon.

Ils gagnèrent aussitôt le faubourg de la ville, là où se trouvait la demeure de l'ancien intendant d'Avenel.

Ils en firent le tour et atteignirent la pente boisée au haut de laquelle Henri de Mercourt avait disparu aux yeux de Percy et des argousins.

La nuit était venue.

Arrivés là, deux hommes munis de torches mirent pied à terre, et tenant leurs chevaux par la bride, marchèrent en étudiant le terrain, courbés sur le sol.

Le fils de Stewart Bolton allait et venait sur la terrasse de la maison de son père.

Son front, aux veines tendues comme des cordes, avait besoin d'air froid.

Ce titre de comte, l'ambition de son père et la sienne, la sienne surtout, car, pour lui, son père n'existait pas, ce titre pour la conquête duquel il n'avait pas reculé devant la pire infamie, voici qu'il lui glissait encore entre les doigts.

Ses regards, avec une acuité venimeuse, se fixèrent dans la direction qu'avait prise le fugitif afin de déchaîner sur lui quelque vaine malédiction.

Il aperçut alors des torches, concentra son attention et, à leur flamme grandie par moments sous l'haleine du vent, distingua des hommes en armes.

Un frémissement joyeux distendit alors sa poitrine.

Le duc a envoyé des cavaliers à sa poursuite. Tout n'est pas perdu.

Peu à peu, la troupe qu'il distinguait disparut à ses yeux.

Il ne vit plus que le reflet rougeâtre des torches sur le feuillage sombre des arbres.

Bientôt le roulement lointain d'une troupe de cavaliers galopant sur une route arriva jusqu'à lui.

— Ils ont trouvé la piste, se dit-il. Le cheval que m'a volé ce Mercourt ne pourra plus le porter longtemps. Il a plus de feu que de fond. Je vais quand même être comte.

Et il continua sa route nocturne, échafaudant dans le silence de sa pensée, des rêves d'ambition implacable et froide.

Le bond formidable tenté par le cheval qui montait le gentilhomme français, et après lequel il s'était relevé blessé, ne justifiait en effet que trop sa sinistre espérance.

Certes, l'animal auquel le vicomte de Mercourt devait son salut était une bête au sang généreux et ardent, puisque jamais jusqu'à cette heure elle n'avait supporté la domination du cavalier.

Mais les jambes entaillées par sa chute, ce n'était plus aussi qu'un cheval blessé et fourbu.

A cette heure, Henri de Mercourt, le ménageant autant qu'il le pouvait, s'éloignait pourtant pour tant le plus possible de Londres, afin que, si sa propre blessure venait à le terrasser à son tour s'il venait à tomber évanoui sur le bord de la route ou au pied de quelque arbre, ainsi qu'il le craignait par moments, il ne se réveillât pas dans les cachots de son ennemi.

— L'atmosphère de Londres est pestilentielle, se disait. Il faut que je m'en éloigne.

Et attristé :

— Ma blessure m'interdit de continuer la lutte. Pourvu même qu'elle me permette d'arriver dans quelque lieu assez retiré, pour que la police de Somerset n'en soit pas informée...

Cependant, ce n'était pas sans d'amers regrets qu'il se résignait à cette retraite.

— Mon pauvre et brave Marcial, mon fidèle écuyer, que vas-tu penser de moi ? Tu vas croire peut-être que ton maître t'abandonne. Hélas ! que puis-je dans l'état où je me trouve ? A peine s'il me reste assez de forces pour me tenir sur cette selle, et ma souffrance est atroce.

Il chemina, sa tête enfiévrée posant sur sa poitrine.

— Allons, réfléchit-il, peut-être ce qui vient d'arriver est-il un bien. Somerset, n'entendant plus parler de moi, croira que j'ai renoncé à mes projets et que je suis retourné en France, ou bien que j'ai expiré au fond de quelque fosse.

« Je surgirai alors devant lui, sans qu'il ait réussi cette fois à m'en empêcher et lui demanderai compte de ses méfaits. Je châtierai aussi ces traîtres qui, par deux fois, je viens de rencontrer sur ma route : ce Norberg Robby et ce jeune homme, dont la précocité dans le vice m'épouvante. Et je délivrerai mes amis. Si je n'expire pas d'ici-là. »

L'infortuné gentilhomme s'abandonnait ainsi à ses tristes réflexions, lorsqu'il tressaillit brusquement.

Il avait cru entendre un bruit lointain de galop.

Il écouta.

Et tout à coup une ardoise violente le saisit.

— Plus de doute, fit-il. C'est le galop d'une bande nombreuse. Il grandit, il se rapproche. Seront-ils déjà des cavaliers lancés à ma poursuite ?

Il retenait sa respiration, afin de se rendre compte de la direction suivie par la troupe qu'il entendait.

Il acquit bientôt la certitude qu'il ne pouvait plus conserver d'illusion...

Ceux qu'il entendait venaient de son côté.

— Ce sont peut-être des voyageurs, voulut-il penser.

Mais aussitôt, comprenant la fragilité de son espoir, il ajouta :

— Non, les voyageurs ne vont guère par telles chevauchées et, en tout cas, ils ne cheminent pas en si odieuse allure.

Il essaya alors d'activer l'allure de son cheval.

Mais il ne tarda pas à se rendre compte que c'était peine inutile.

— Allons, se dit-il, je vais continuer aussi longtemps que sera possible. Avant que ces hommes ne m'aient rejoint, j'aurai peut-être découvert quelque chemin de traverse, dans lequel je pourrai me jeter.

Son cheval harassé prit le pas.

C'est la fin qui approchait en effet d'une façon foudroyante.

La troupe de cavaliers dont il entendait le galop était composée des gardes de Somerset, que n'avaient pas montés à cheval.

Ils avançaient avec l'âpre résolution de goûter cette sombre joie qui, assure-t-on, est si présente chez certaines natures : les souffrances d'un être humain.

Ils avançaient, ils approchaient, impalpables comme la destinée.

Alors, refusant de se soumettre à ce destin farouche, le gentilhomme fit entrer son cheval dans le bois qui bordait la route sur un de ses côtés.

Il s'y était enfoncé déjà d'une centaine de mètres, lorsque la trombe vivante qui le poursuivait arriva à l'endroit qu'il venait de quitter.

Le vent apporta à son pauvre et courageux compagnon l'haleine des autres chevaux.

C'était une bête vaillante et fière, quoique brisée actuellement par le mal.

Et elle salua d'un hennissement douloureux ceux qui passaient.

L'officier qui commandait l'escouade tira brusquement sur ses rênes.

—Un cheval par là, dit-il. C'est celui de notre homme ; tonnerre d'enfer ! Nous allons passer comme des novices ! Nous entendant venir, il a dû se réfugier dans le bois.

Et, lançant un commandement d'un ton bref et dur :

—A cinq pas les uns des autres !

Henri de Mercourt entendit le froissement des branches, sous la poussée puissante des cavaliers.

—Pauvre coursier ! dit-il. Après m'avoir sauvé, tu me perds. Mais je ne t'en veux pas.

Et revenant de son abattement, fixant le noir des fourrés devant lui :

—Oh ! mais ils ne m'auront pas encore. Je lutterai jusqu'au bout, du reste je me traînerai sur les mains...

Il se laissa glisser à terre, faible et endolori, passa la main sur l'encolure de son cheval, comme pour un adieu.

Puis, se redressant d'un effort nerveux, il aspira une bouffée d'air afin de retrouver des forces.

Le gentilhomme écouta d'abord d'où provenait l'énorme froissement de branches qu'il entendait, et chancelant, se tenant aux arbres, il s'éloigna...

Le fracas produit par la marche, sous bois, de ceux qui avaient ordre de se saisir de lui étouffait le bruit de la sienne.

Soudain, la poussée des cavaliers à travers les fourrés s'arrêta.

Ils étaient arrivés auprès de la monture abandonnée par le gentilhomme.

—Le coquin nous a deviné ! exclama l'officier avec un jurement terrible. Sang et Dieu ! il sort donc de l'enfer, celui là !

Mais depuis combien de temps le fugitif s'était-il séparé de son cheval ? De quel côté avait-il dirigé ses pas ?

Les torches rallumées, les cavaliers interrogèrent le sol. Mais les feuilles mortes qui le couvraient ne leur indiquèrent rien.

—Si ce cheval est ici seulement depuis une demi heure, l'homme est hors de notre portée, grommela le chef de l'escouade en mâchant sa moustache. Je suis capable de perdre la faveur de Somerset... Oh ! j'arrêterai et ferai plutôt pendre dix innocents !

Et il ordonna de battre le bois.

On suppose avec quelle ardeur il fut obéi.

Tandis que ses poursuivants cherchaient autour d'eux quelque indice révélateur, le gentilhomme était arrivé à l'entrée d'une clairière couverte d'une herbe courte et drue.

Il s'y engagea.

Son tapis étouffait le bruit de ses pas.

L'énergie du désespoir décuplait ses forces ; la fièvre même qui l'embrasait les ravivait.

Aussi, quand les gardes de Somerset se mirent à battre la forêt, avait-il gagné du terrain.

L'herbe sèche et serrée n'avait pas livrée le secret de son passage ; ses poursuivants erraient au hasard.

L'officier grommelait d'affreuses imprécations.

Et ses soudards, réellement dignes de lui, mâchonnaient de sourdes menaces, promettant de faire payer au fugitif le mal qu'il leur donnait et l'anxiété qui les dévorait d'être aujourd'hui en disgrâce comme au-dessous de leur réputation.

Enfin l'officier, comprenant l'inutilité de recherches plus prolongées, les rallia.

Il décida que l'on allait camper sur place, car il ne lâchait pas sa proie de la sorte.

On recommencerait les recherches le lendemain à l'aube.

Les hommes obéirent en rechignant : ils n'avaient pas leur compte.

Il les apaisa avec ces mots :

—Mylord-duc m'a annoncé que l'homme est blessé. Peut-être trouverons-nous son cadavre.

—Un cadavre, dit l'un d'eux, ça ne peut plus servir au bourreau !

Ils obéirent pourtant. Ils le comprenaient, ils travaillaient peut-être à contre-sens, effaçant des traces qui, au jour, leur serviraient.

Henri de Mercourt les entendit s'éloigner de lui.

Ensuite, la cessation des foulées lui annonça qu'ils avaient renoncé à leur tentative.

Ils l'avaient fait du moins pour le moment, mais ils ne reprenaient pas le chemin de Londres.

Il pensa, avec raison, qu'il allaient peut-être attendre le jour pour recommencer leurs recherches.

Henri de Mercourt serait alors certainement pris, s'ils ne parvenait pas à quitter la contrée ou à trouver un abri.

—Un abri ? dit-il avec amertume. Dans ce pays, tous traîtres et félons !

Il s'était arrêté durant quelques minutes pour écouter.

Il lui fallait donc se remettre en route, il lui fallait s'éloigner à tout prix.

Il recommença sa retraite douloureuse.

Douloureuse, oh ! certes !

La courte halte qu'il venait de faire avait laissé se relâcher les ressorts tendus de son corps.

L'épuisement causé par la perte de son sang, la fatigue résultant de toutes les luttes qu'il avait eu à soutenir durant cette tragique journée, le manque de nourriture, tout cela l'accablait, surtout joint à l'intolérable martyre que lui faisait subir sa blessure.

Il trébuchait à chaque pas.

Son pied rencontra un obstacle, il crut qu'il allait choir.

C'eût peut-être été pour ne plus se relever.

Il se baissa pour l'écarter.

C'était un fagot de bourrées oublié par un bûcheron.

Le fugitif sentit, parmi les bronchages amoncelés, un bois long et résistant.

—Ce sera mon bâton de voyage, pensa-t-il, il soutiendra ma marche défaillante.

Et, appuyé sur ce bois nouveau, s'y cramponnant désespérément, il continua à s'avancer.

Bientôt une plaine découverte succéda à la forêt.

—Déjà ? murmura-t-il. Ce bois a bien peu de profondeur ! Et les agents de Somerset l'auront bientôt fouillé.

Il leva son regard empli de désolation vers les étoiles, charriant dans le ciel leurs constellations.

Son âme leur adressa une muette et désolée prière, l'invocation de la créature réduite à ses dernières angoisses.

Il traversait les champs, butant au revers des sillons, se traînant pour franchir les fossés.

Parfois, il s'affaisait.

Mais, se redressant ensuite, il repartait, continuant son implacable, son lamentable calvaire.

Son regard vague, qui ne discernait plus les objets, aperçut devant lui un miroitement indécis.

Les pieds clapotèrent dans l'eau.

Le malheureux était dans un tel état de prostration qu'il ne s'en était même pas aperçu.

La sensation du froid ranima son âme engourdie.

—Une rivière, gémit-il, que faire ?...

Savait-il où il trouverait un point pour la franchir, afin de s'éloigner, s'éloigner, s'éloigner toujours.

—Allons, dit-il. Le froid apaisera la fièvre qui me consume. Et si quelque gouffre se trouve sous mes pas, eh bien ! c'est que Dieu l'aura voulu, et ma souffrance sera terminée.

L'eau clapota de nouveau sous ses pieds.

Bientôt, elle atteignit la hauteur de ses jambes, puis sa ceinture. l'enveloppant de son cercle glauque.

Il allait toujours, fatal.

Et le contact glacial montait, atteignant sa poitrine, la hauteur de ses épaules.

—Adieu, tous, prononça-t-il. Si c'est pour aujourd'hui !

Il ne s'arrêta pas.

L'eau, cependant, ne paraissait pas aller plus haut.

Bientôt, dans une ardente espérance, il lui sembla au contraire, que le niveau diminuait.

C'était la vie !

Hélas ! il était jeune encore, et il était excusable de ne pas vouloir mourir !

Le sol se relevait, en effet.

Et bientôt le fugitif se retrouva sur l'autre bord.

Il frissonnait mais ne le sentait pas.

Ne venait-il pas d'échapper à la mort à laquelle il était résigné ? car il lui aurait été impossible de nager.

Mais, le vent de la nuit ne tarda pas à coller ses vêtements imbibés d'eau sur son drap trop épuisé pour permettre à son sang de retrouver quelque chaleur.

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va sirapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achetés à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

LA ROSÉE — (Suite)

First system of musical notation for 'LA ROSÉE — (Suite)'. It features a grand staff with treble and bass clefs. The right hand has a melodic line with slurs and accents, while the left hand provides harmonic accompaniment. The system is divided into two measures, with the first measure marked '1^a rall.' and the second '2^a'.

Second system of musical notation, marked 'N^o 3' on the left. It continues the piece with a piano (*p*) dynamic. The right hand features a melodic line with a long slur, and the left hand has a steady accompaniment.

Third system of musical notation, featuring a forte (*f*) dynamic. The right hand has a melodic line with a slur, and the left hand has a rhythmic accompaniment.

Fourth system of musical notation, divided into two measures labeled '1^a' and '2^a'. The first measure is marked *mf* and the second *p*. The right hand has a melodic line with slurs, and the left hand has a harmonic accompaniment.

Fifth system of musical notation, featuring a forte (*f*) dynamic. The right hand has a melodic line with slurs, and the left hand has a rhythmic accompaniment.

Sixth system of musical notation, starting with a *rall* (rallentando) marking and then *a Tempo*. It is divided into two measures labeled '1^a' and '2^a'. The right hand has a melodic line with slurs, and the left hand has a harmonic accompaniment.

Op. 4

ppp et léger

1^a 2^a

ff

p

1^a 2^a

f

CODA

Musical score for the CODA section, featuring a treble and bass clef with various musical notations including accents and slurs.

Musical score system with piano (*p*) dynamic marking.

Musical score system with *rall. molto* marking.

a Tempo

Musical score system with *a Tempo* and piano (*p*) dynamic marking.

Musical score system with piano (*p*) dynamic marking.

Musical score system with various musical notations including slurs and accents.

A mon cher ami JOAQUIN IBÁÑEZ

VALENCIA

MARCHE

de J. SANCHO

Accompagnement de Piano par
N. RÉBORA

Tempo di Marcia

MANDOLINE

PIANO